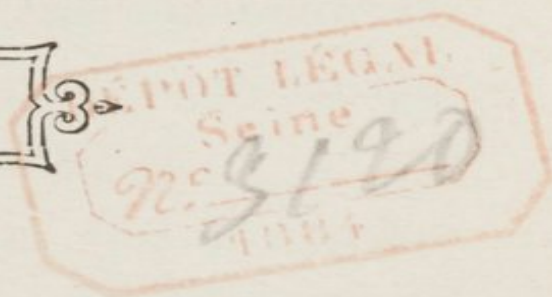


UN
AMÉRICAIN DE PARIS

PAR
DUBUT DE LAFOREST



*... Millionnaire et sans cœur, tu es
le roi du monde ! ... »*



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

—
1884

Droits de reproduction et de traduction réservés



CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18

LA CRUCIFIÉE, mœurs mœurs parisiennes 1 vol
Imprimeries réunies, B.

UN
AMÉRICAIN DE PARIS

PAR
DUBUT DE LAFOREST

Millionnaire et sans cœur, tu es le roi du monde !... »

PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1884

Droits de reproduction et de traduction réservés

A MON AMI CHARLES RAIN.

Toi, Charles Rain – fils d'un magistrat éminent dont la Franche-Comté vénère la mémoire, – as-tu songé que la plus grave sentence que puisse prononcer un juge est celle-ci :

« Prévenu, désormais vous êtes condamné à vivre seul, non pas *seul* entre quatre murs ; mais seul au milieu du monde qui fuira à votre approche. »

Eh bien, ami Charles, il m'est advenu de rencontrer un de ces pseudo-philosophes qui, d'eux-mêmes, se sont imposés cette condamnation surhumaine. La vie de mon héros s'est résumée dans ces mots : « Pas plus de cœur dans la poitrine que dans mes talons de botte. »

L'homme est allé de l'avant avec cette doctrine, sans un remords, sans une faiblesse, jusqu'au jour où, la route s'étant refermée derrière lui, défense était faite de revenir sur ses pas.

A ce Pierre Ténard – à cet Américain de Paris, faisant le mal pour le mal, sans désordres intellectuels apparents – j'ai opposé deux enfants issus de lui, à des époques différentes de son existence : un fils aîné grandi loin de son père, une nature primitive fortement armée, assez robuste pour lutter pied à pied contre celui qui voulait la façonner à sa guise ; un enfant malade, difforme, presque fou, paraissant porter les germes d'une hérédité fatale tant qu'il subit le contact du père, et retrouvant raison et santé, le fascinateur disparu.

M. Joseph Prudhomme dira :

– Le dicton : « Tel père, tels enfants, » est un mensonge.

La physiologie dira :

– Les aïeux de Pierre Ténard étaient de braves gens... Phénomènes d'atavisme...

M. Joseph Prudhomme et la physiologie auront raison tous deux.

Physiologie, atavisme, deux mots bien imprudents pour un romancier qui ne serait pas fâché de faire lire ses livres.

Ne nous trompons pas.

C'est Madame qui commence d'abord et qui passe ensuite le roman à Monsieur.

Il y a – dans Paris aussi bien qu'à Lamète – de jolies femmes qui s'évanouissent rien qu'à la pensée que M. Paul Bert fait des expériences de vivisection sur de pauvres chiens et que M. Charcot enfonce des aiguilles à tricoter dans le bras d'une cataleptique de la Salpêtrière

Ces dames ont peur de la science.

Soucieux du respect que l'on doit aux natures impressionnables, je ne serai pas assez maladroit pour dire aux femmes de France :

– Mesdames, on vous a promis un roman pour le printemps de 1884 : nous n'avons, hélas ! à vous offrir qu'un plat de science fort indigeste... Absorberez par petites gorgées...

Je connais les filles d'Ève : elles ne mordraient même pas à la pomme peu défendue.

Aussi, j'ai donné à cette observation la forme d'un roman de mœurs contemporaines. J'espère bien que les femmes blondes ne regarderont pas au travers du papier pour lire les lignes philosophiques ou seulement ennuyeuses écrites avec de l'encre dite *sympathique*, ainsi que l'on fait pour les correspondances criminelles de Sa Majesté : *l'Amour*.

Mais peut-être arrivera-t-il que le roman, une fois envoyé au diable-vauvert, il restera, dans l'esprit de quelques lecteurs, une inquiétude, un trouble, une velléité de savoir touchant mon bonhomme à figure sinistre.

– Ce Pierre Ténard – ce *parâtre* – dira-t-on – est-ce un malade ou tout simplement un malhonnête homme ?. Est-ce un névropathe digne de l'attention des médecins ou un apôtre incompris ?. A-t-il pensé : « La cruauté et l'égoïsme donnent des jouissances exquisées comme l'incendiaire qui s'écrie : « C'est beau, le feu ! » ou l'assassin : « C'est beau, le sang ! »

Cette sombre énergie du sujet dont le regard se tourne constamment vers le même objectif, n'indique-t-elle pas que nous avons affaire à un monomane ?. Tous les raisonnements à froid, tous les calculs odieux de ce prétendu réformateur de l'humanité ne sont-ils pas les causes des troubles cérébraux dont la résultante manifeste sera l'oblitération graduée et l'anéantissement du sens moral ?.

N'avons-nous pas l'exemple de cette mondaine qui, s'étant imaginée, un beau jour – à l'instar des dames chinoises – que le principal attribut de la beauté résidait dans la petitesse des pieds, exagéra le système au point de se rendre infirme et incapable de marcher ?

A ses heures lucides, la coquette définissait la monomanie d'une manière étrangement saisissante :

– J'ai commencé par me dire : « Je veux avoir de petits pieds, de tout petits pieds »... Et puis cette idée s'est ancrée dans mon cerveau pour n'en plus sortir ; je luttais pour ne pas penser à ceci : c'était plus fort que moi... La même chanson revenait à toutes les heures... Je comprenais bien que je me rendais martyr ; mais j'obéissais à un maître invisible et implacable.

Pierre Ténard, lui, n'avait qu'un objectif : mettre une plaque de fer à la place de son cœur. Il a essayé de lutter ; mais, comme pour la coquette, la même chanson est revenue à toutes les heures. Et enfin, le malheureux en a pris joyeusement son parti.

Il est l'Américain de Paris, l'homme du jour qui se rit des vieilles formules et des catéchismes rebattus. Il ne croit à rien. Il est né en France et il aime à peu près autant l'Allemagne que la France. Sa vie à lui se chiffre par *Doit et Avoir*...

Est-ce que le vieux monde va crouler ?.

Cet homme nouveau apporte-t-il la lumière ?.

A-t-il tort ? a-t-il raison ?. Que décider ?. Faut-il envoyer notre héros à Bicêtre, ou créer à son intention une chaire de philosophie non sentimentale ?.

Et pourtant, si ce monomane qui désespère de se vaincre lui-même, commet aujourd'hui un crime prévu et puni par les lois, pas plus à Paris qu'à New-York, vous ne trouverez de juges pour l'absoudre ; prêtres, pasteurs et rabbins s'entendront pour le chasser de leurs synagogues, de leurs temples et de leurs églises... A son passage, les amis détourneront la tête ; les meilleures d'entre les femmes ne craindront pas de vouer à la damnation éternelle cet irresponsable : elles le maudiront, comme la maman en deuil maudit la guerre inconsciente qui lui a tué son fils.

On criera : « c'est un SANS CŒUR ! »... Mon Américain haussera les épaules ;

Et tout sera dit.

Tout sera dit, car il n'existe pas de thérapeutique assez puissante pour transformer mon héros qui se subdivise en milliers d'êtres faibles et désarmés.

Ces *ratés-là*, Charles Rain, on les trouve dans toutes les classes de la société contemporaine, au club, à l'atelier, dans les salons et dans les boudoirs, sous la blouse de l'ouvrier fainéant et sous l'habit fleuri du viveur, sous la robe boutonnée de la bourgeoise, sous les dentelles de la marquise, sous les volants capiteux de la danseuse, sous les jupes boueuses et glacées de la fille.

Oui, des *ratés*, des hommes et des femmes qui vont au vice, envahis par des germes malsains.

En respirant ce bouquet de fleurs humaines, on sent qu'il y a de quoi plaindre et de quoi blâmer. C'est une question de nerfs pour les justiciers. Après tout, le verdict importe peu : la constatation est suffisante. Nous ne savons rien sur les causes des défaillances cérébrales et je persiste à croire qu'il ne faut rien attendre de nos cahiers de philosophie... Peut-être devinerons-nous enfin quelque chose, en étudiant les sensations, en faisant dépendre, par exemple, l'adultère de madame X... d'une gastrite inopportune qui la tenaillait ferme, en attribuant le viol commis par le sieur Y... à des douleurs musculaires très irritantes, en affirmant que mon terrible Américain avait un cancer à l'estomac.

Mais au diable la philosophie !... Voici des femmes !... Soyons prudent !...

C'est pourquoi, mon ami, je supplie les milliers et les milliers de parisiennes qui afflueront chez l'éditeur Calmann Lévy pour en sortir triomphantes, le roman de l'*Américain* entre leurs jolis bras, de voir seulement sous la personnalité complexe du héros de ce livre, beaucoup de vilains messieurs... qui ont des rages de dents.

Ces dames n'auront ni vapeurs, ni migraines.

DUBUT DE LAFOREST.

Paris, février 1884.

UN AMÉRICAIN DE PARIS

I

C'était à un bal du *Château-Rouge* : on fêtait le Grand-Prix de Paris, et l'administration de la chaussée Clignancourt n'avait rien négligé pour lutter de grâce et d'entrain avec Mabilles, le bal des cocottes huppées et des princes en villégiature.

Là-bas, le beau monde, l'aristocratie du plaisir ; ici, le peuple avec ses joies et ses gros rires.

Le jardin, planté d'arbres verts dans lesquels des lanternes vénitiennes et des verres multi-couleurs jetaient leurs lueurs, avait un aspect féerique : les allées parsemées de sable flambant comme de la bière d'or, étaient emplies de promeneurs. On dansait dans tous les coins au son de l'orchestre disposé sur la rotonde. Quelques jeunes gens, debout sur une barque pivotant sur une mare noirâtre, faisaient à coups de rames le siège d'une maisonnette en briques où un sanglier légendaire poussait de sourds grognements. Tout près de la pièce d'eau et à droite de la rotonde, apparaissaient les montagnes

russes glissant dans l'abîme et remontant au ciel de gaz, à la grande satisfaction des filles effarouchées.

Partout une animation très vive, des froufrous de robes, des cris et des refrains de quadrilles à la mode, que la majesté du chef d'orchestre était impuissante à conjurer.

Au milieu d'un groupe, se tenait une jeune fille dont la physionomie reposée contrastait singulièrement avec les visages rayonnants de ses compagnes.

On commençait l'introduction d'une valse, et bien, que les danseuses fussent déjà aux bras des valseurs, l'enfant restait là, immobile et appuyée à l'un des portants de la rotonde.

— Marguerite... allons, ma petite Margot...

— Octavie, n'insiste pas... je ne sais pas danser...

— Mademoiselle ?. fit tout à coup un grand individu à voix éraillée ; Mademoiselle ?...

— Monsieur... Monsieur...

Et l'homme, une sorte de géant éflanqué, renouvelait sa demande, pendant que les tourbillons passaient et repassaient chaque fois plus impétueux et plus hardis.

— Il ne faut pas refuser à papa... Un petit tourr seulement... mam'selle...

— Je vous en supplie...

— Tu fais ta sucrée... ta Marie Stuart... Je vas t'enlever... En route, et en avant la musique !...

Deux bras vigoureux enlacèrent la jeune fille et la transportèrent au milieu du bal, sous les rires et les bravos des spectateurs.

— Légère comme une plume !... superbe !... La... la... la... i... la la... tin la... la. i... tin... la. la. la. On se croirait à la préfecture.

Marguerite se sentait défaillir ; ses bras se cramponnaient au danseur dans une convulsion suprême ; sa tête blonde ballottait au balancement rythmé, et ses grands yeux vides semblaient cher- – cher un protecteur.

Tout à coup, une maîtresse gifle retentit ; l'homme trébucha et la fillette se sentit délivrée.

— Tu vas me payer ça, chien d'Auvergnat !

– Pas d’insulte ou je cogne, riposta le nouveau venu qui maintenait son adversaire en lui serrant le poignet droit.

– Veux-tu me lâcher ?

– Non !

– Ténard ?...

– Non !

– Une fois... deux fois...

– Non !

– Eh bien, tiens !...

Et de la main qui lui restait libre, le danseur asséna un formidable coup de poing à son adversaire.

La douleur fut vive. Ténard ne broncha pas.

– Simon, je ne te lâcherai que lorsque Lu auras fait des excuses à Mademoiselle.

– Des excuses ?...

– Oui... des excuses...

Les danses s’étaient brusquement arrêtées et un cercle se formait autour des lutteurs.

Marguerite avait retrouvé ses amis ; et, encore tout émue, elle essayait de s’interposer ; mais les femmes, qui trouvaient la chose drôle, se massaient à la queue-leu-leu et lui barraient le passage, en battant des mains.

Entendre Simon faire des excuses, ce Simon, un ouvrier chassé de tous les ateliers, un rôdeur de barrières avec lequel il fallait compter les soirs de bal, c’était pour les danseuses une véritable fête.

Les filles allaient être vengées en assistant à la correction infligée à leur bourreau ; et elles chantaient et elles criaient, saluant le châtiment ; et il semblait qu’à cette heure bénie, elles fussent relevées de leur boue et qu’un éclair de joie illuminât dans un rire de bête ces visages façonnés à la crainte et aux humiliations.

– Des excuses et tout de suite...

– Non.

– Des excuses ou je te casse le bras...

On entendit un craquement et la douleur du vaincu s’exhala en un ricanement plein d’angoisse.

Les agents intervinrent.

– Suivez-nous... Allons...

Ténard n’essaya pas de résister ; mais, en traversant la haie des spectateurs qui protestaient de son innocence, il chercha des yeux la jeune fille qu’il avait secourue. Marguerite n’était plus là.

Pendant que les agents conduisaient Ténard chez le commissaire de police du quartier, on avait dirigé Simon vers une pharmacie de la rue de Clignancourt.

Le commissaire procédait à l’interrogatoire du prévenu :

– Vos nom, prénoms ?

– Pierre Ténard.

– Votre âge ?

age

– Vingt-cinq ans.

– Où travaillez-vous ?

– Je suis employé chez M. Bélador, rue Saint-Jacques.

– Où êtes-vous né ?

– Ala Roquebrou.

– Qu’est-ce que c’est que cela... la Roquebrou ?

– La Roquebrou... Cantal.

– Vous, un Auvergnat ? Allons donc !... Vous parlez trop bien parisien, mon garçon.

– J’habite Paris depuis cinq ans.

– C’est ce que nous verrons... De quel droit, s’il vous plaît, êtes-vous intervenu dans l’affaire Simon ? Il suffisait que la jeune fille appelât un agent de police... Cette personne n’est ni votre femme, ni votre sœur... ni votre maîtresse, je suppose...

A ce moment, la porte du commissariat de police s’ouvrit brusquement et Marguerite apparut.

– Monsieur le commissaire... je vous jure que monsieur n’est pas coupable.

Le représentant de la loi se leva de son siège.

– Mademoiselle, je n’ai pas donné l’ordre que l’on vous amenât ici. Je vous prie de sortir.

Le commissaire se ravisa.

– Non... restez... vous nous serez peut-être utile... Je disais à votre défenseur qu'il n'avait eu aucun prétexte pour intervenir dans vos démêlés avec le sieur Simon... Est-ce que vous connaissiez déjà ce mauvais drôle ?

– Non, Monsieur...

– Pas plus que Monsieur, n'est-ce pas ? ajouta le commissaire en désignant le prévenu. Si encore vous étiez la maîtresse de Ténard... Certes, ce ne serait pas une excuse, mais enfin.

– Monsieur, je suis sa maîtresse.

Le commissaire ne fut pas dupe.

– C'est là un petit mensonge, Mademoiselle. Je vous sais gré cependant de l'avoir commis. Vous venez de me prouver que vous avez bon cœur et que vous n'oubliez pas les services rendus ; votre mise décente me dit aussi que vous n'êtes pas une habituée du vice... Tout ceci plaide singulièrement en votre faveur... C'est bien. c'est très bien... Votre déposition paraît sincère... Je vous remercie... Vous pouvez vous retirer. Quant à vous, Pierre Ténard, vous êtes libre : soyez prêt à com paraître demain matin devant le juge d'instruction...

Les jeunes gens sortirent du commissariat de police, et les agents, qui causaient de l'affaire, parurent surpris de voir Ténard en liberté.

Pierre baissait la tête.

– Vous n'auriez pas dû vous compromettre pour moi, Mademoiselle.

– Je n'ai aucun regret de ce que j'ai fait, monsieur Pierre... Vous ne me croirez pas peut-être, Monsieur... mais, je vous jure que je ne suis pas une mauvaise fille...

En disant ces mots, la voix de Marguerite s'était altérée ; Pierre Ténard était tout rêveur. La conversation tomba.

Quand ils furent arrivés à la rue des Martyrs, la jeune fille parut inquiète :

— Onze heures... Je vais être grondée...

– Oserai-je vous demander la permission de vous reconduire jusque chez vous, Mademoiselle ?

– Merci, Monsieur, je ne veux pas vous importuner davantage... Vous ne savez pas qui je suis... Mon père est écrivain public... Nous habitons la rue Cardinal-Lemoine... bien loin d'ici, comme vous voyez...

– Mais je loge dans- la rue Saint-Jacques ; nous sommes presque voisins, Mademoiselle...

– Alors, monsieur Pierre, je serai heureuse de vous présenter à mon vieux père... Nous sommes pauvres. La vue de la misère ne vous effrayera pas ?

– La misère me connaît, Mademoiselle, et souvent elle m’a traité en enfant gâté.

Ténard voulait qu’on prît l’omnibus ; la jeune fille s’y refusa. Les incidents de la soirée l’avaient trop fortement impressionnée. Le grand air lui ferait du bien et elle voulait reprendre ses sens, craignant d’effrayer sa famille avec son visage encore tout bouleversé.

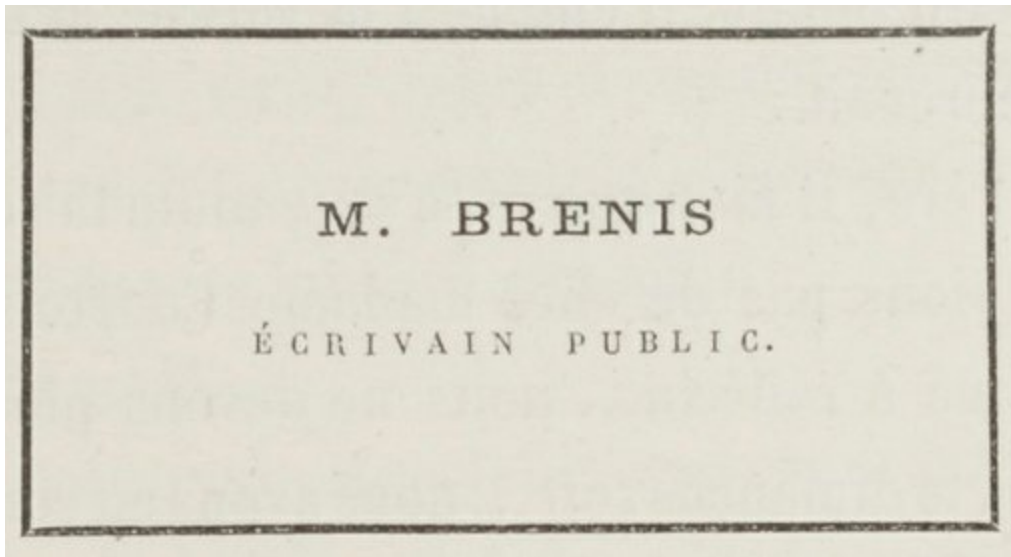
Pierre devint causeur, et, les deux jeunes gens prenant intérêt à se conter leur histoire, la route ne parut pas longue.

Au haut de la rue Cardinal-Lemoine, à l’endroit même où l’on vient de construire le manège de l’École polytechnique, s’élevaient, en 1853, des baraques en planches qui servaient de refuge à quelques marchands de journaux et de jouets d’enfants. Sur l’une des portes se lisaient ces mots :

C’était là, dans douze mètres carrés de bois peint en vert, que logeait la famille de Marguerite.

– Ce n’est pas un palais, fit la jeune fille en ouvrant la porte, mais nous y vivons heureux.

Un vieillard était assis devant une table surchargée de paperasses et éclairée par une lampe dont l’abat-jour avait été découpé dans de vieux manuscrits.



– Bonsoir, mon père, dit Marguerite, en essayant de sourire.

– Bonsoir, fillette ; tu rentres bien tard... Madame Courtois n'est pas raisonnable de vous garder aussi longtemps, un dimanche.

Et, comme Pierre Ténard restait sur le seuil de la porte contemplant la figure austère de l'écrivain public, il entendit la voix de la fillette qui reprenait :

– Père, il faut que je te dise toute la vérité : Je ne viens pas de chez madame Courtois. La patronne à réfléchi... nous ne devons plus travailler, le dimanche soir... nous avons eu congé... Je suis allée au bal...

– Au bal ?

– Oui... au bal... dans un bien vilain endroit... au *Château-Rouge*... Je ne dois rien te cacher... Ta fille a été joliment punie de sa curiosité, va.

Alors, Marguerite se mit à conter au vieillard la scène du *Château-Rouge*, l'intervention de Ténard, la comparution chez le commissaire de la rue de Clignancourt.

M. Brénis hochait la tête.

– Tu m'avais promis de ne plus fréquenter Alice et Octavie. deux mauvaises connaissances... Que tout cela te serve de leçon... Oh ! si je pouvais te garder avec moi, tu en aurais fini avec l'atelier de madame Courtois... Mais il faut vivre.

– Cher père...

– Il faut vivre, reprit-il douloureusement. Enfin, ton défenseur est un brave garçon et j’aurais été fier de lui serrer la main.

– Il est là...

– Comment, Monsieur, vous vous êtes permis ?... fit le père Brénis en s’adressant durement à Ténard qui, les yeux mouillés de larmes, n’avait pas perdu un mot de cette scène.

– Ne te fâche pas, mon père.

L’écrivain public devint plus calme.

– Pardon, Monsieur... Il y a tant de misérables dans la grande ville... Je vous remercie... Nous ne sommes pas riches... nous tenons à l’honneur... C’est bien à vous d’avoir défendu ma malheureuse enfant...

– J’ai fait mon devoir, Monsieur : voilà tout.

– Il faut espérer que l’affaire n’aura pas de suites...

– Ne vous désolez pas... Je serai sans doute acquitté ; et, quand bien même je ferais quelques jours de prison...

– La prison ?... interrompit vivement Marguerite.

– Oh ! Mademoiselle, je ne serais pas déshonoré pour cela... Il y a prison et prison... Mais vous n’avez pas tout dit. j’ai le devoir de parler à mon tour.

L’ouvrier de la maison Bélador prit place à côté du père Brénis et il fit un tableau si vivant et si pittoresque de l’apparition subite de la jeune fille au commissariat de police, que l’écrivain public eut un élan de fierté.

– Oui... oui... faisait M. Brénis, notre Margot est l’ange du foyer...

– Vous me permettrez de venir vous voir, continua Ténard en se levant pour prendre congé.

– Je vous le demande même, mon brave garçon... Nous sommes intéressés à ce que votre dévouement ne vous porte pas malheur.

Il n’y eut pas de poursuite judiciaire ; et, comme Ténard prit l’habitude de venir causer avec M. Brénis, il s’établit entre ces deux hommes une très vive sympathie.

Pierre Ténard, on le sait, était né en pleine Auvergne. – De bonne heure, il avait quitté le pays natal pour se joindre à la compagnie d’ouvriers chaudronniers que dirigeait son unique parent, François Lamoureux.

Étamer les casseroles, raccommoder les chaudrons de cuivre, il n'avait fait que cela. Mais il fallait une autre occupation à cet enfant à l'intelligence déliée et à la volonté opiniâtre. Orphelin, libre de lui, il rêvait la fortune ; et, de temps à autre, l'œil vigilant de son oncle le surprenait, les mains inoccupées et les yeux pleins d'éclairs.

Dans la guimbarde recouverte de toile où l'on entassait les vieux étains produit des échanges, Pierre cachait soigneusement des livres d'arithmétique et de géographie. Et, pendant les veillées d'hiver, à moitié accroupi dans les granges d'auberge, il passait presque toutes ses nuits dans des lectures absorbantes, dissimulant de son mieux la lampe que les garçons lui prêtaient, après avoir soigné les chevaux des voyageurs. C'étaient alors des visions de contrées lointaines et merveilleuses où l'or se gagnait sans peine : géographie et mathématiques faisaient apparaître à ses yeux éblouis des théories de trésors inépuisables que les additions les plus folles ne parvenaient pas à réunir.

Être seul !... être seul !...

Il fallait être seul pour résoudre le problème que son imagination laborieuse avait enfanté.

Pierre quitta son oncle à une foire du pays natal et il vint à Paris en qualité d'ouvrier étameur de la maison Bélador. A un moment, il pensa que la solitude devenait inutile quand elle ne créait pas de loisirs et il songea à se marier.

Tout était calcul dans cette singulière organisation. Le jeune homme s'était dit que sa situation ne lui permettait pas d'épouser une jeune fille riche : ses longs entretiens avec la fille de l'écrivain public lui firent comprendre qu'il trouverait en Marguerite une femme intelligente et laborieuse qui l'aiderait à accomplir ses vastes projets.

M. Brénis avait quarante-deux ans. Sa vie n'avait pas été heureuse. Ancien employé au ministère de la marine, il fut obligé de quitter son poste pour soigner sa femme, qu'une péritonite emporta quelques mois après ses couches. Il devint alors le protecteur de sa fille Marguerite, consacrant ses journées à donner des leçons de musique, jusqu'au moment où une paralysie des deux jambes ne lui permettant plus de courir le cachet, il s'installa en qualité d'écrivain public dans la rue Cardinal-Lemoine.

C'était un vrai musée que la chambre de M. Brénis. On y voyait des serpents empaillés, des cages pleines d'oiseaux chantants, une multitude de gravures, toutes les questions romaines italiennes, anglaises, suspendues à des petits crochets de fer ; çà et là, une boîte à violon, une lanterne magique, des faïences et surtout un verre de Bohême qui faisait l'admiration de tous les visiteurs. Ce verre contenait de l'eau distillée et dissimulée sous un double fond. Quand il avait devant lui quelque étranger, l'écrivain public faisait semblant de lui jeter l'eau à la figure. Le client reculait épouvanté, se demandant si le bonhomme avait encore sa tête. Alors, on voyait le visage du père de Marguerite s'illuminer d'un large rire ; et tout doucement, et avec une abondance de détails et une prolixité de souvenirs pénibles à entendre, il disait l'histoire de son verre qui avait été donné par un prince d'Autriche à un général français, lequel général français en avait fait cadeau., . Enfin, le verre se trouvait entre les mains de M. Brénis qui pour tout l'or du monde n'eût pas consenti à s'en défaire. Dans ses rares moments de repos, l'écrivain public sifflait sur un flageolet des airs que répétait un merle voletant en liberté sur la table de travail.

Depuis quelques mois, un nouvel hôte était venu se réfugier dans la maison pauvre, madame Zoé Bouleau, la sœur de M. Brénis. Dans l'intimité, on la nommait tante Zouzou : elle était douce et fière encore, malgré ses nombreux malheurs, une lamentable odyssée.

Ténard épousa Marguerite. Après cinq années, trois petits marmots braillaient dans le misérable appartement de la rue Saint-Jacques. Il fallait nourrir les enfants, aider au beau-père, et l'ouvrier étameur ne se sentait plus de force à accomplir pareille tâche.

Pierre avait des raisonnements à lui qui arrachaient des larmes à Marguerite.

A l'entendre, il s'était marié afin de pouvoir se reposer des soucis de la vie matérielle sur une femme laborieuse ; il n'allait plus à l'atelier, parce qu'il reconnaissait que son avenir était brisé. Ah ! s'il avait su rester garçon, il serait parti pour l'étranger ; mais non, le devoir était là...

– Le devoir, faisait-il d'une voix saccadée, raisonnement de philosophe... Le cœur humain... quelle bonne blague.

A ses heures troublées, lorsque les visions de fortune qui l'avaient envahi pendant son enfance le reprenaient tout entier, un nuage passait sur son front et un sourire étrange crispait ses lèvres.

Cependant, il essaya de résister à ses mauvais instincts et il retourna à l'atelier. Ses camarades de la maison Bélador devaient décider de sa vie.

Un soir que Ténard rapportait la paye de la semaine à sa femme, il fut appréhendé par deux amis en train de rire et de philosopher.

– Eh bien, Ténard tu nous quittes ? fit un gai compagnon à la mine alerte et au corps-délié.

– Quand on a femme et enfants.

– Enfants au pluriel, sans doute, intervint un grand diable d'aj usteur sur fer dont la barbe rouge, décimée çà et là par les éclats du feu, avait de fauves lueurs.

– Oui... au pluriel... trois enfants... trois enfants.

– Et tu trouves le moyen de nourrir tes mioches ?

– En économisant...

– Digne d'un prix Montyon... Je ferai mon rapport à l'Académie française.

– Allons, farceur viens prendre un verre sur le pouce, reprit Françonnet, le premier interlocuteur.

Pierre se laissa entraîner ; et, quand les trois amis furent installés dans l'établissement du père Huriot, situé rue Saint-Jacques, à quelques mètres de la maison de Ténard, Gallichet, l'ajusteur sur fer, prit la parole.

– Pierre, tu es un triple sot de te priver de tout pour élever tes enfants...

– Je ne puis pas les tuer... murmura Ténard d'une voix sourde.

– Non... mais tu peux t'en débarrasser... Les hospices ne sont pas faits pour les chiens...

– Moi, je ne suis pas marié, dit Françonnet ; mais je sais bien que je ne tirerais pas le diable par la queue pour donner à manger à mes petits.

Ils se versèrent à boire, et Gallichet reprit la conversation, la pipe entre les dents :

– Les riches, eux, ne sont pas si bêtes. Un enfant... Jamais davantage, afin de ne pas diviser la fortune ; il faut que ce soient les pauvres qui peuplent la nation. Il faut qu'après avoir sué sang et eau pour élever des

hommes, on les envoie à la boucherie... On en fait, une pâtée dans les guerres... Tenez, les enfants, pas plus tard qu'hier, je suis allé à une conférence... Un citoyen a prononcé un discours superbe sur la loi de Malthus...

– La loi de Malthus, qu'est-ce que cela ? demanda Françonnet.

– Attendez.

Et solennellement, l'ajusteur sur fer tira de sa poche un petit journal noirci par la fumée de l'atelier.

– – Tu es intelligent et instruit, Pierre, tu nous expliqueras ce que nous ne pourrions comprendre... – Voici : « L'augmentation des moyens de subsistance n'est nullement en rapport avec l'accroissement de la population. »

– Ça, c'est vrai, cria Françonnet.

– N'interrompez pas... « La population s'accroît en progression géométrique de vingt ans en vingt ans, comme de 1 à 2, à 4, à 8, à 16, tandis que les moyens de subsistance n'augmentent que dans la progression de 1 à 2, à 3, à 4, à 5... »

– Donc, fit Ténard tout rêveur, nous arriverons un jour à mourir de faim...

– Tu l'as dit. Je continue : ... « Dans l'intérêt général, l'État doit employer la contrainte pour limiter l'accroissement de la population... »

Gallichet se leva.

– Ça, c'est trop fort, mon vieux copain... Je voudrais bien voir comment le gouvernement s'y prendrait pour empêcher les femmes d'avoir des enfants...

– C'est impossible, en effet, objecta Pierre...

– Avec des amendes, on en viendrait à bout, continua le lecteur ; mais là n'est pas la question... Moi, je suis marié ; je n'ai pas d'héritier... deux bouches à nourrir... Ténard ne gagne pas plus que moi et il élève trois citoyens pour la patrie... Ténard est un imbécile qui travaille pour le roi de Prusse...

– L'État devrait nourrir les enfants, vociféra Françonnet plein d'enthousiasme... Père Huriot, ma tournée, s'il vous plaît ?

– Voilà, Messieurs.

Et le père Huriot, un gros homme apoplectique, remplit de nouveau les verres de vermouth-cassis.

– Qu'est-ce que vous pouvez bien raconter là ? fit le marchand de vin.

– Nous causons politique, répondit Françonnet qui n'aimait pas que les étrangers se mêlassent à la conversation.

Le père Huriot tourna les talons en esquissant un sourire.

– Mouchard, va ! conclut l'ajusteur sur fer. Ténard, les deux coudes sur la table, semblait profondément réfléchir :

– L'État doit nourrir les enfants...

– Quand on les lui porte...

– Le gouvernement aurait une grande mission à accomplir, continuait Ténard. Il faudrait créer une immense pouponnière en dehors de l'enceinte de Paris...

– Mais cela existe, riposta le partisan de la loi de Malthus... les crèches... les hospices... l'administration des enfants assistés...

– Belle administration !... on confie les enfants à des marâtres et, plus tard, on les place comme domestiques... Si les enfants sont intelligents, ils sont perdus pour la société...

– On ne peut pas en faire des marquis pourtant ?... Au surplus, le père a toujours le droit de reprendre son fils...

Gallichet secouait la tête.

– Tout ça, c'est des bêtises... Le mieux est de ne pas avoir d'enfants... J'en tiens pour Malthus, moi... A la santé de Malthus !... à la mémoire du grand philosophe !... Un chic type !...

Les ouvriers restèrent là jusqu'à la nuit ; et, quand Pierre Ténard se leva de table, à moitié ivre, il balbutiait :

– Si je n'avais pas eu de mioches... si je ne m'étais pas marié... je ferais des prodiges... je voyagerais... je deviendrais quelqu'un...

Gallichet donnait le bras au gendre de l'écrivain public :

– Je suis sûr, moi, que, si tu étais livré à toi-même, tu réussirais... Tes connaissances... ton savoir...

– Il faudrait ne pas avoir de cœur...

– L'associé du patron, M. Weil, disait l'autre jour en parlant de toi : « Ce garçon n'est pas un homme ordinaire, il a été fou de se marier ; son esprit

aventureux le destinait naturellement aux spéculations hardies... »

Ténard accompagna ses amis jusqu'à leur domicile : on voulut le reconduire. Il refusa. Il avait besoin d'être seul pour réfléchir sérieusement.

Tout le long des rues, les idées qu'il venait d'émettre lui trottaient dans la tête. Il se disait que Malthus avait raison... Les enfants étaient la ruine d'un père. Un homme ne pouvait arriver à quelque chose qu'à la condition de diriger ses actes et de régler sa conduite d'après ses propres inspirations... Les soucis de la famille, les besoins du ménage, tout cela menait un ouvrier intelligent à la misère et à l'abrutissement...

Ah ! il avait été fou de s'amouracher d'une, fillette, lui qui était parti de l'Auvergne avec l'intention formelle de vivre en garçon, de réunir quelques économies et d'aller un jour à l'étranger tenter la fortune... Triple sot. Au *Château-Rouge*, il s'était posé en chevalier galant ; il avait arraché une jeune fille des bras d'un vilain drôle ; résultat social : deux vieillards, trois enfants et une femme... Seul, il était seul pour gagner le pain de tous... Les bouches à nourrir étaient là, béantes, affamées... Et il se tuait de travail, et tous les projets hardis que ses nuits troublées avaient préparés, et toutes ces contrées superbes où la fortune se gagnait sans peine, il ne les exécuterait pas, il ne les verrait jamais...

Intelligent ! il était intelligent, tous le disaient du moins, et il était condamné à anéantir tous ses rêves... Marié, père de famille, voilà les chaînes qu'il devait rompre... Il sentait en lui une âme de philosophe ; il savait que sa puissance intellectuelle ne demandait qu'à faire ses preuves... Il n'était plus libre ?... Eh bien, il ferait en sorte de le redevenir... On crierait à l'égoïsme ?... Pour réussir dans ce monde, il fallait être égoïste et mettre une plaque de fer à l'endroit du cœur... Battre les chaudrons de cuivre, rendre à l'usage les casseroles vieilles, se brûler le visage aux étincelles de la forge, tout cela n'avait guère disposé Ténard à la poésie sentimentale... Il était un homme pratique dans toute la brutalité du mot . . . il le montrerait.

Depuis de longues heures, Marguerite attendait son homme dans la grande pièce froide et dénudée qu'ils occupaient au cinquième étage d'une maison de la rue Saint-Jacques. La chambre, autrefois divisée par une cloison, restait avec ses brèches béantes à hauteur d'appui, le propriétaire,

que l'on obligeait souvent à attendre les termes échus, refusant de faire des réparations. Malgré tout, les quelques meubles de la famille étaient proprement tenus. La femme était assise auprès d'une croisée ayant vue sur la cour et elle raccommodait le maillot de son plus jeune enfant. Marguerite prêtait l'oreille aux bruits du corridor et, pleine d'angoisse, elle reprenait, sa tâche, se levant de temps en temps pour écouter dormir ses petits, couchés tous les trois dans le même lit.

Ce n'était plus la jeune fille charmante et timide du *Château-Rouge*. Le masque de la douleur résignée avait envahi ses traits ; les yeux fatigués par les veilles perdaient peu à peu leur éclat, et la bouche, naguère souriante, prenait comme des contorsions subites, pendant que la taille, déformée par la maternité, semblait s'affaisser sous le poids d'un fardeau invisible. Seule, la chevelure d'or avait gardé ses flamboiements superbes sous le chaste bonnet blanc qui la recouvrait.

Un pas se fit entendre et la porte s'ouvrit doucement. Ténard ne vit pas sa femme, sans doute ; car, sans parler, il s'installa auprès de la cheminée, où se mouraient quelques brindilles de bois.

– Pierre, dit Marguerite, j'ai été bien inquiète.

L'ouvrier étameur roulait une cigarette ; il prit une braise au foyer et suivit avec attention la fumée qui s'envolait de sa bouche.

– Tu ne réponds pas ?...

Marguerite vint auprès de Ténard et lui prit la main.

– Tu parais bien absorbé ?...

– Oui... bien absorbé... J'ai fait la noce aujourd'hui. J'en ai assez, de cette vie de galérien... Je ne veux plus être un jobard...

Il se leva brusquement.

– Marguerite, es-tu, oui ou non, une femme intelligente ?

– Je ne sais pas, moi... Que veux-tu me dire ?... Ton regard m'effraye...

– L'heure est venue de prendre une détermination. Nos enfants nous ruinent... Il faut les envoyer...

– Les envoyer ?...

– A l'hospice...

– O mon Dieu ! Est-ce toi, Pierre, qui parles ainsi ? C'est impossible...

– Très possible... Écoute...

Ils s'assirent tous deux sur un banc de bois placé dans l'embrasure de la fenêtre et Ténard exposa froidement son plan. Il ne voulait plus être malheureux ; si sa femme consentait à se débarrasser des marmots, il l'emmènerait avec lui dans les voyages qu'il comptait entreprendre très prochainement.

La femme ne lui laissa pas achever l'exposé de son plan :

– Non... non... Je mourrai à la peine, mais je garderai mes petits.

– Marguerite ?...

– Non... Non...

– Tes enfants sont destinés à mourir de faim... Là-bas, on leur donnera à manger...

– Encore une fois, non.

Commençons par en expédier un... Nous verrons ensuite...

– Malheureux... tu n'as donc pas de cœur ?...

– Peut-être...

Elle le regarda tristement :

– Ténard, ce sont tes camarades qui te perdent.

– Allons donc, les camarades... Je suis un philosophe, voilà tout... La famille me gêne pour atteindre mon but. Je m'en débarrasse...

– Et tu veux envoyer aux « Enfants-Trouvés », un de nos petits anges ?... Et lequel choisirais-tu ? – Le plus jeune, celui qui a le plus besoin de sa mère... Tu sais comme ils meurent dans les hospices... Ils sont couchés dans le lit... Je n'ose regarder...

– Il faut en finir, reprit Ténard d'une voix stridente.

– Eh bien, puisque tu le veux, choisis. Je t'en défie !...

Et la mère, affolée, se dirigea vers le lit et écarta vivement les rideaux de serge rouge.

Ils étaient là, calmes et reposés, les petits êtres... Leurs têtes se touchaient et ils se tenaient par les mains comme pour se défendre, les uns les autres.

Le père haussa les épaules et sur ce visage d'homme aucun muscle ne tressaillit.

– Ténard... Ah ! tu me tues...

Marguerite s'agenouilla auprès du lit de ses enfants.

– Je prie Dieu qu’il te rende à la raison...

– C’est cela, prie le bon Dieu. je te garantis qu’il t’enverra du pain...
Moi, je vais dormir... Je vois qu’il n’y a rien à faire avec les âmes sensibles... Tu peux pleurnicher, ma belle...

Il se mit au lit et il ne tarda pas à s’appesantir sous les lourdeurs de l’ivresse.

La mère restait toujours là, gardien vigilant du berceau. A un moment, l’aîné des petits, celui qui entrait dans sa quatrième année, ouvrit les yeux. Sa voix tremblante disait :

– Mère... petite mémère... Pourquoi papa veut-il nous envoyer à l’hospice ?

– Que dis-tu, malheureux ?... soupira Marguerite épouvantée.

– Oh ! j’ai entendu... Je ne dormais pas... Et tu sais, mémère, si l’on doit en prendre un... il vaut mieux que ce soit moi... Je suis plus fort... Mon petit frère Jean, il mourrait comme une mouche...

Et, au souvenir de la cruelle vision, l’enfant se mit à fondre en larmes ; une convulsion le secouait et ses bras suppliants se dressaient vers sa mère, comme à l’apparition des anges, qui, la nuit, passaient dans ses rêves.

– Mon chéri, ne pleure pas... Dieu aura pitié de nous.

– Mais papa...

– Ton père ne pense plus à ses mauvaises idées... Allons, Charlot, il faut dormir... dors, mon ange... Ta mère vous aime tous, de toute son âme. Elle vous garde.

Le lendemain, comme Marguerite était sortie de très bonne heure pour porter à son magasin l’ouvrage qui pressait, Pierre se réveilla. Il chercha sa femme... Elle n’était pas là... L’homme se frotta les mains et – selon son langage d’atelier – il eut un sale regard. Il s’habilla rapidement, s’approcha du lit. Les enfants dormaient... Un châle était étendu sur une chaise auprès de la cheminée... Ténard parvint à dégager le petit Jean des bras de ses frères et il l’enveloppa dans le châle...

Cela fait, il descendit dans la rue muni de son fardeau.

– Avec deux enfants seulement, murmura-t-il, la mère, pourra encore gagner du pain.

Son plan était arrêté. S'il déposait l'enfant dans un hospice à Paris, on arriverait à le retrouver : il fallait l'emmener au loin. Il se dirigea vers la gare d'Orléans et prit un billet pour Limoges. Pendant la route, quelques voyageurs de troisième classe parurent surpris devoir Ténard bercer le petit : il conta que la mère attendait son fils en Limousin. On le plaisanta sur son rôle de nourrice : il accepta la plaisanterie, se lança dans un éloge extraordinaire de la paternité, et, à la nuit tombante, il arriva à Limoges.

Il connaissait la ville pour y avoir travaillé avec son oncle Lamoureux ; il savait les rues presque désertes qu'il devait suivre pour arriver à l'hospice et y déposer le nouveau-né.

Marguerite était revenue dans sa chambre, où manquait un de ses petits... Elle cria, elle cria si fort, la pauvre, que bientôt toute la maison fut sur pied... Les locataires, effrayés, regardaient la femme qui poussait des hurlements de fauve entourée des deux enfants qui, eux aussi, pleuraient et criaient avec leur mère :

– Mon enfant... Je veux mon enfant...

Et elle se tordait les bras ; et ce pauvre corps de femme allait et venait, comme dans une danse macabre, secoué et meurtri jusque dans ses entrailles...

On manda la justic... Hier encore, Ténard avait dit à sa femme qu'il voulait se débarrasser de l'un de ses enfants... Les recherches n'aboutirent à rien. Marguerite faillit en perdre la raison ; mais Charles, son fils aîné, entourant son cou avec ses bras, lui rappela qu'elle était encore mère : elle se raidit contre le mal, souffrant toujours d'un vide qui s'était fait en elle, du morceau de son cœur, du lambeau de sa chair qu'on lui avait arraché.

Quant à Pierre Ténard, après avoir déposé son fils à l'hospice de Limoges, il se rendit à Bordeaux et il s'embarqua sur un transatlantique. Quelques mois plus tard, l'ouvrier de Paris se faisait naturaliser citoyen américain.

– La famille ?... La patrie ?... Des blagues, tout cela, grondait-il... Mon petit Ténard, tu es un homme très fort...

II

Il n'y a pas de pays en France où l'homme tienne autant au sol natal que dans ces contrées un peu déshéritées du Limousin. Tandis que les habitants de la Creuse vont chercher fortune à Paris en qualité de maçons et que ceux de la Dordogne quittent les champs pour s'adonner à un métier quelconque, le paysan limousin vit avec sa terre, et le fils succède aux ancêtres dans ces noirs domaines trop souvent submergés par les pluies d'hiver. De vastes bruyères, des terrains soigneusement préparés par les amendements calcaires ; des taillis ombreux, coupés par des routes blanches, et, au milieu des prairies., les étangs qui dorment sous les senteurs des iris et des nénufars, donnent à ce pays un aspect solennel et désolé. Les soirs d'hiver, au milieu des allées de châtaigniers décimés, on aperçoit des huttes, faites de bois mort et de feuilles, où se tiennent des hommes qui surveillent des échafaudages grossiers : c'est là que se prépare le charbon, et malheur au paysan imprévoyant qui n'a pas bien surveillé sa fournée : le pain de la famille est en jeu. Le bois brûle lentement dans la nuit profonde et les flocons épais qui montent dans le ciel éloignent les oiseaux de proie qui fuient au loin avec des piaulements et des battements d'ailes.

Mais, quand revient le printemps, le paysage s'illumine d'un aspect tout nouveau. Le soleil dore les bruyères fleuries, les coteaux pleins de verdure contrastent avec les nappes d'eau silencieuses et les terres labourées qui disparaissent sous la luxuriante récolte. La vie est partout, jusque dans ces coins d'ombre où les fillettes mènent paître leurs brebis, jusque dans ces broussailles séculaires qui retentissent des mille bruits de la nature ensoleillée.

Si la récolte est bonne, la joie est sur tous les fronts : il faut si peu de chose pour vivre dans ces lointains isolements.

En 1880, par une chaude journée de septembre, deux jeunes paysans, assis à l'ombre des châtaigniers qui bordent le chemin du village de Nègre-Combe, causaient de leurs amours. La fille, grande, svelte, aux cheveux aussi noirs que les ailes des merles qui sifflaient dans les hautes branches des arbres, semblait s'abîmer dans le regard du jeune homme qui la contemplait. Vêtue d'une robe de coutil gris, la chevelure parée d'une poignée de marguerites arrachées à un jardinet voisin, elle parlait doucement à son amoureux :

– Vois-tu, Nègre-Combe, il faut excuser mon père : le brave homme a tant travaillé...

– Si tu savais, la petiote, combien je suis heureux que toutes les discussions soient terminées... Je n'avais que ça dans les oreilles : « Moitié du pré des Granges ; »... « Tant pour la noce, »... « tant pour les habits »... Hé !... j'ai vu -le moment où ta famille me refusait tout net, parce que je ne paraissais pas tenir à l'argent. – Vous êtes riches...

– Plains-toi donc...

– Qu'importe, la Petiote ; c'est toi que j'aime et non pas ton bien...

– Oh ! pour cela, mon ami, je pense de même, et, quand je n'aurais pas un sou vaillant...

– Chère Blanchette !...

– Tu m'aimeras toujours quand je serai ta femme ?...

– Si je t'aimerai ?... Tu portes bonheur à tous ceux qui t'approchent... Tu es la bonne fée du village ; je voulais être soldat : le sort a décidé que je ne ferais qu'une année de service... A mon retour de Limoges, je t'ai retrouvée aussi dévouée et aussi aimante... et plus jolie que jamais...

– Oui, je sais, tu désirais être militaire, devenir officier...

– Et tu as été bien heureuse, n'est-ce pas, que je fusse compris dans la deuxième partie du contingent ?... Enfin, je n'ai pas à me plaindre puisque tu as su décider ton père à prendre pour gendre un bâtard, un trouvé...

– Un bâtard ?... Tu as l'air d'un marquis...

– Tu me vantes toujours, la petiote... Mais voilà le soleil qui baisse... je veux terminer ma rangée. On devient paresseux au régiment.

– Mon petit Jean, tu devais bien t’ennuyer dans cette vilaine caserne...

– Je travaillais beaucoup... C’est une grande satisfaction de s’instruire, et puis je pensais à ma Blanchette et cela me donnait du courage...

Et, les yeux pleins d’amour, le jeune paysan jeta bas sa veste et se mit hardiment à la besogne. Sa pioche s’enfonçait dans le sol et se retournait ensuite vivement pour écraser les grosses mottes de terre.

Blanchette suivait le travail d’un air inquiet.

– Jean, tu vas prendre du mal, murmurait-elle, pendant que les grands blés d’Espagne auxquels le jeune homme donnait la dernière façon, s’emplissaient peu à peu de cette douce lumière du soir qui invite au repos les rudes travailleurs du jour.

Droit comme un chêne, les cheveux crépus, le teint mat, le fiancé de Blanchette travaillait en bras de chemise, vigoureux, presque élégant dans sa puissante musculature. L’année passée au régiment l’autorisait à porter la moustache, distinction assez rare chez les paysans du Limousin.

La besogne terminée, les jeunes gens reprirent le chemin qui menait au village. Lui, la pioche sur l’épaule, l’air attentif et affectueux ; elle, les joues rosées, les yeux pleins de flammes, coquette sous sa robe de campagnarde. Ils marchaient, enivrés de soleil.

– Te souvient-il, Jean, du jour où le bœuf de chez Ridoin sauta les barrières du pré Gardel ?... Il courait sur moi parce que j’avais un fichu rouge... C’est toi qui m’as sauvée...

– Ne parlons plus de cela...

– Si, parlons-en... Sans toi, j’étais morte.

– Alors, il faut que je t’embrasse... Là, une fois pour le père Mathurin... Une autre fois pour la mère Nicole, qui t’aime tant... A mon tour, mignonne...

– Me voici toute rouge...

– Tu es jolie, mon amour.

– Maintenant, je n’ai plus de tristes pensées. On m’avait fait peur avec mademoiselle Suzette.

– Mademoiselle Suzette, la fille du maire... Oh ! petite jalouse... Est-ce qu’elle voudrait d’un paysan ?...

– Et si elle en voulait ?...

– Alors.... alors.... c’est moi qui n’en voudrais pas.

Ils s’arrêtèrent avant d’arriver à la maison ; et, dans le grand silence de la campagne qui s’endormait, ils se regardèrent les yeux dans les yeux.

– Je suis heureuse... mon Jean aimé... heureuse de penser que, dans quelques jours, j’appartiendrai à un homme loyal et intelligent... Je me sens fière de toi et je ne puis dire tout l’orgueil que j’éprouve à te confier mes joies et mes espérances...

– Tu avais pourtant le choix, la Petiote ; les épouseurs ne manquaient pas.

– C’est toi seul que j’aime, fit-elle toute joyeuse. Je sais bien qu’à la ville on se moque des amours d’une paysanne ; il faut bien qu’on le sache, la villageoise manque d’usage peut-être, mais elle a un cœur tout comme les autres...

– Chère Blanchette...

Quand les Mathurin, petits propriétaires du village de Nègre-Combe, perdirent leur fils, la mère Nicole demanda et obtint de l’hospice de Limoges le placement d’un nourrisson. Ce fut un jeudi, jour de marché, que la Nicole fut à la ville et rapporta dans ses bras un être souffreteux et vieillot dont le visage pâli disait les douleurs muettes.

– – Femme, tu aurais pu choisir plus fort. L’enfant n’a pas pour deux jours de vie...

Nicole reprenait :

– Regarde-le, notre homme... Ne dirait-on pas le petit défunt ?... La même bouche, les mêmes yeux, le même sourire... Il y aurait à s’y tromper... C’est pour cela que je l’ai pris... On ne sait pas d’où il vient... Quand il a été déposé à l’hospice, on a trouvé autour de son cou un morceau de papier sur lequel étaient inscrits son prénom et la première lettre de son nom de famille : Jean T***.

Petit-Jean. Petit-Jean...

Et le campagnard, tout remué par le souvenir du fils qu’il avait perdu, caressait l’enfant avec douceur.

– Pauvres trouvés, fit Nicole, on dit que le bon Dieu les protège et qu’ils portent bonheur aux familles qui les recueillent.

Les voisins qui examinaient les membres grêles de l’enfant, conseillèrent aux Mathurin de renvoyer le petit à l’hospice.

– Pour sûr, il va mourir... On vous cherchera chicane. Les inspecteurs ne plaisantent pas...

– Si c'était le nôtre, conclut Nicole, il faudrait bien l'élever...

L'enfant grandi, on obtint de l'administration le droit de le conserver en payant la redevance annuelle.

Grâce aux défrichements qu'il entreprit plus tard, Jean donna la fortune à ceux qui ne possédaient que l'aisance. Doué d'une activité incroyable, le jeune paysan suivit les cours d'adultes de l'école primaire ; il devint un savant, tout en restant le premier laboureur de la contrée. Il apprit le secret de sa naissance, le jour même où les anciens de la commune lui donnèrent le nom du village, où il devint : *Jean Nègre-Combe*.

La soirée était admirablement belle dans ce village de Nègre-Combe, à moitié perdu dans l'ombre et dans la verdure. Sous la ramure des grands chênes, les paysans devisaient entre eux, et les femmes, assises sur leurs chaises de paille, rêvaient aux souvenirs d'antan et aussi aux joies présentes. Mais la conversation portait surtout sur le prochain mariage qui allait avoir lieu. Oh ! tous les voisins voulaient être de la fête ; car, dans ce pays où les hommes ne sont pas tous bons et où quelques vieilles femmes sont méchantes, les uns et les autres s'accordaient à reconnaître que Jean Nègre-Combe était l'enfant adoptif du village.

A un moment, tous les causeurs furent debout et les visages rayonnants devinrent tristes. On venait d'apercevoir, au détour de la route, un cavalier qui se dirigeait, bride abattue, du côté de Nègre-Combe. Il courait si fort, qu'on crut à un malheur, à un incendie.

Deux jeunes gens se hissèrent sur le faîte d'une grange ; et, comme on attendait avec impatience le résultat de leurs observations, ils faisaient signe avec la main qu'ils ne pouvaient encore rien dire et que l'horizon bleu sur lequel se détachaient les blanches étoiles n'avait rien perdu de sa splendeur.

On entourait le messenger et on le pressait de questions.

Un vieux, qui avait servi sous l'Empire, leva en l'air son bâton :

– Vive Dieu ! c'est le retour de l'impératrice qu'on nous annonce...

Un autre vieux cria : Vive l'Empereur !...

Le cavalier, qui venait de confier sa monture à l'un des fils Bernot, frappait à la porte de Mathurin.

Nicole se présenta.

– Notre homme est couché... Que voulez-vous ?..

– Voilà, la mère... vous me connaissez bien ?

– Oui... t'es le fils à Le Hallier, l'aubergiste...

– Tout juste, la mère...

— Parle ?...

– Faut vous dire... j'ai besoin de rassembler mes idées. C'est mon père... non, c'est un monsieur... un monsieur riche tout plein qui m'envoie ici... Le comte a dit comme cela à mon père : « Vous avez un cheval ? – Oui, monsieur le comte. – Il faut envoyer le gamin au village de Nègre-Combe... C'est très pressé... très pressé... » Et voilà... Puis le monsieur m'a donné une belle pièce de cinq francs, en ajoutant : « Il faut que le père Mathurin t'accompagne ici... » Et voilà...

Les commentaires menaçaient de devenir éternels... Jean voulait suivre son père chez Le Hallier.

– Non, fit Mathurin... puisque ce monsieur a quelque chose de grave à me dire, ça le gênerait de voir du monde... Vous m'attendrez au haut de la côte...

– Ne reste pas trop tard, notre homme...

Au fond, Mathurin ne s'en allait pas le cœur tranquille. Il cherchait, questionnait son conducteur et ne trouvait pas. L'enfant lui offrit sa monture. Il refusa pour penser mieux à son aise, et tous deux, s'entretenant de choses et d'autres, ils firent la route à pied, le fils Le Hallier tirant par la corde la bête qu'il avait si vivement pressée.

L'auberge tenue par Le Hallier est située à l'angle des quatre chemins qui précèdent le village. Au-dessus de la porte principale, un brandon indicateur supporte une plaque de fer représentant des cavaliers magnifiquement montés. Les cavaliers élèvent des étendards de couleur rouge où se lisent ces mots :

« Où allez-vous ?

« Chez Le Hallier. – Bon gîte. – Bonne table et le reste. »

C'est là que les paysans se réunissent le dimanche et poussent les billes sur un billard, un billard à blouses, démanché, effiloqué, où l'on fait sécher

le linge de la lessive et dont le tapis jadis vert a la mine attristée d'une prairie fauchée, cuite par le soleil.

L'aubergiste attendait Mathurin. Avec un air mystérieux, il prit le bras du paysan et prononça lentement ces mots :

– On vous attend là... dans le petit salon...

Ce que Le Hallier appelait le petit salon était la seule chambre tapissée de l'établissement. Sur la cheminée de bois imitant le marbre, des vases ébréchés remplis de fleurs artificielles ; dans l'encadrement, une glace dorée, des tableaux de saints, une descente de croix, et tout le long des murs, des gravures d'Épinal dissimulant çà et là les déchirures faites au papier d'un bleu douteux.

Mathurin traversa la cuisine, où quelques paysans jouaient aux cartes en buvant du vin blanc, et il pénétra dans la pièce voisine. Le Hallier l'avait introduit : sur un signe du personnage qui se trouvait là, l'aubergiste disparut en saluant avec obséquiosité.

– Veuillez vous asseoir, mon ami, dit d'une manière affectueuse le monsieur inconnu. Je suis le comte de Tinders, et, si je vous ai fait venir ici, malgré l'heure un peu tardive, c'est que les affaires dont nous avons à nous occuper sont de la plus haute importance.

Le mari de Nicole prit place sur la chaise qui lui était désignée, et, tout en faisant tourner son chapeau entre ses doigts, il attendit les questions de son interlocuteur.

Le comte paraissait avoir une cinquantaine d'années. Haut de taille, un peu maigre, les cheveux crépus, grisonnants, le teint que donne la vie passée dans les pays chauds : une sorte de masque grisâtre.

– Mathurin, j'ai toujours mené assez rondement les affaires et je vais aller droit au but : L'hospice de Limoges, – l'administration des enfants assistés, si vous préférez-vous a confié, il y a vingt et un ans, la garde d'un nourrisson.

Le paysan eut un soubresaut ; mais le regard bienveillant du comte lui fit reprendre bonne contenance.

– Oui... oui... notre Nègre-Combe... un beau et un vaillant, je vous l'assure, m'ôssieu le comte. Faut m'excuser si tout de suite, comme ça, je n'ai pas répondu... Quand on me parle de notre fils, voyez-vous...

– Quand l'enfant a été sevré, vous avez obtenu l'autorisation de le garder ?...

– Voici, môssieu le comte, nous venions de perdre notre chérubin, et une maison qui n'a pas d'enfant, c'est comme qui dirait un oiseau sans ailes... Alors môssieu le maire et môssieu le curé ont fait les démarches nécessaires... Bref, le petit abandonné est devenu notre enfant... Nous sommes heureux : il va prendre femme.

– Ah ! il se marie ?...

– Et il prend un bon parti...

– Vous l'aimez bien, votre fils adoptif ?...

– Est-ce que ça se demande ?... Quand la Nicole, ma chère femme, a été malade, le Nègre-Combe est parti au milieu de la neige pour aller quérir le médecin... Notre femme saignait du nez tant qu'elle pouvait... J'avais beau mettre des clefs dans son cou, rien n'y faisait... Enfin, le Nègre-Combe a ramené môssieu Guinchamp et le docteur a dit : « Votre fils est un brave garçon, il a tellement couru qu'en arrivant chez moi, il est tombé comme une masse... Quelques minutes de retard et j'étais impuissant : votre femme était morte... » Alors, voyez-vous, pendant que le médecin contait ça et que la Nicole renaissait à la vie, j'ai pris le garçon entre mes bras et je me suis mis à pleurer comme une bête... Aussi, il faut voir comme elle l'aime, son sauveur... Notre Nicole l'aurait fait, môssieu le comte, qu'elle ne l'adorerait pas mieux... A la maison, il est toujours debout le premier, le dernier couché... et beau... et savant... Faudrait pas lui en remontrer pour l'écriture et le calcul. Si vous l'aviez vu en militaire !... Superbe,

Môssieu... Il était superbe !..

– Donc, maître Mathurin, vous considérez le Nègre-Combe comme votre fils, et jamais vous n'avez pensé que ses vrais parents viendraient le réclamer ?.

– Jamais, môssieu le comte...

– Cependant, mon bon ami, vous ne devez pas ignorer que ce jeune homme a un père, une mère, peut-être vivants encore...

– Un enfant abandonné n'a ni père ni mère.

– Enfin, si ses parents...

– Faudrait voir...

– Certes, ce serait une injustice de ne pas vous indemniser des soins que vous et votre femme avez donnés à l'enfant...

– Nous indemniser ?... Le Nègre-Combe a gagné plus qu'il n'a coûté... Et, du reste, m^ossieu le comte, nous n'avons jamais réfléchi...

– Ce que vous venez de dire, Mathurin, fait le plus grand honneur à votre caractère... Mais, encore une fois, Nègre-Combe n'est pas votre fils...

– C'est tout comme...

– Et si son père venait le réclamer ?

– Je refuserais de le rendre.

– La loi...

– Je me moque bien de la loi...

– Allons, maître Mathurin, il nous faut en finir... J'ai pris tous les ménagements... C'est au sujet de ce jeune homme...

– Eh bien ?

– Je connais son père...

– Après ?

— ... Qui m'a donné l'ordre de le ramener immédiatement à Paris.

– Son père ? Le père de Nègre-Combe ?... Vous vous moquez... Qu'il vienne donc me le prendre ?... Tonnerre de Dieu ! je lui casse la gueule...

Mathurin s'était dressé : ses yeux brillaient comme des braises et, les bras croisés, son bâton passé sous l'aisselle droite, il regardait fièrement son homme.

– Oui... dites-lui qu'il vienne !...

– Maître Mathurin, le père... c'est moi.

– Vous, m^ossieu le comte ?... Non...non pas... non, vous ne l'auriez pas renvoyé... C'est moi... le père... La Nicole, c'est sa mère... Il ne connaît que nous...

– Maître Mathurin...

– Il n'y a pas de maître Mathurin, ici : il y a un homme contre un homme, cria le paysan en frappant la table avec son bâton.

Mais, tout à coup, l'habitant de la campagne croisa son regard avec celui de son interlocuteur, et, malgré lui, l'habitude du respect, ou une crainte peut-être lui fit courber la tête.

– Vous avez voulu vous gausser de moi, m^ossieu le comte... me faire une frayeur... Je ne suis qu'un paysan, moi ; il faut m'excuser... Quand vous m'avez dit que le Nègre-Combe était perdu pour nous, j'ai pas compris la chose... C'était pour m'éprouver... J'ai senti ma pauvre caboche qui s'en allait... Je ne suis plus fou, m^ossieu le comte... L'épreuve est passée...

– Je suis le père de Nègre-Combe, Mathurin.

– Bon !... vous y revenez... Vous voulez me rendre malade...

– Je ne plaisante pas... Vous et votre femme vous serez payés, largement payés, et ma reconnaissance pour vous sera éternelle... Je donnerai dix mille francs pour commencer...

– Dix mille...

– Vingt mille... trente mille, même, pour éviter toute difficulté...

– Un enfant, ça ne se vend pas, dit Mathurin en hochant douloureusement la tête.

– Comment pouvez-vous supposer, mon brave homme, que j'aie voulu rire de vous ?... Ce n'eût pas été généreux... En deux mots, voici mon histoire. J'étais étudiant à Paris : j'avais fait la connaissance d'une jeune ouvrière, belle, honnête autant que modeste... Elle mourut, hélas ! en donnant le jour à un enfant, et ma famille, qui, par les indiscretions d'un ami, apprenait ce qui se passait, me força à quitter la capitale. On inventa un conte et l'on me fit croire que mon fils avait suivi sa mère au tombeau... Je voyageai, cherchant à l'étranger, en Chine, en Amérique, en Australie, l'oubli d'une douleur qui ne pouvait être consolée... Je me mariaï à Saïgon, où j'exerçai les fonctions d'interprète près du tribunal civil... De mon union avec une jeune fille anglaise naquit un malheureux être difforme, hideux, pour lequel l'existence n'est qu'un supplice et qui me laisse sans espoir... J'habite la France depuis six mois à peine. C'est depuis quelques jours seulement et par un hasard providentiel que j'ai su enfin que mon fils était vivant et qu'un de mes oncles, pour le dérober à mes recherches, avait eu la cruauté de l'emmener de Paris et de le déposer à l'hospice de Limoges... Dieu a puni mon parent qui est mort frappé de démence ; c'est par une note écrite de sa main que j'ai appris la vérité... Je doutais encore... Enfin, à Limoges, l'administration a compulsé ses registres... Jean, mon petit Jean, avait été recueilli par une famille honnête. – Mathurin, soyez sans

inquiétude, l'enfant ne vous oubliera pas... Je l'emmène à Paris pour lui rendre la situation qui lui appartient... Il reviendra souvent au village... Vous serez toujours son père.

Le paysan s'accouda sur la table et de grosses larmes brûlèrent ce visage façonné aux morsures du soleil.

Le Hallier, que le comte avait mandé, apporta des liqueurs ; mais Mathurin refusa de boire.

– Merci... Non... Je n'ai pas le cœur à la boisson... Vous êtes le père de Nègre-Combe... Un seigneur, notre Nègre-Combe ?... Qui aurait dit cela ?... Quand Nicole l'a apporté de là-bas, il n'était pas plus gros... Un air maladif...

– C'était en 1859, n'est-ce pas, Mathurin ?

– Oui... 1859...

– Au mois de novembre...

– Un peu avant la Sainte-Catherine... Il faisait un froid de loup et la Nicole l'avait enveloppé dans ma limousine...

L'homme s'arrêta brusquement, et puis des paroles sortirent comme un râle de sa poitrine oppressée :

— O mon Dieu... vous ne savez pas ?... J'aimerais mieux que le feu du ciel eût incendié nos granges... Ah !... ils m'attendent en ce moment... tous, au haut de la côte... Nicole, Nègre-Combe, la petiote, les voisins aussi. tous... Ils vont croire que je suis devenu fou...

– Il vaut mieux cependant, père Mathurin, que vous les prépariez à la nouvelle... le coup sera moins dur... Vous reviendrez ici, demain matin, avec... notre fils... Mon ami, prenez courage... Allons, vous êtes un homme, que diable !... et un brave homme...

Le comte lui serrait les mains et le campagnard restait étourdi comme si un marteau lui eût fracassé le crâne.

Il chancelait. Quand il traversa la cuisine de l'auberge, les paysans attablés le virent si pâle, qu'ils insistèrent pour faire la route avec lui.

Il refusa.

La route était blanche et les grands arbres des talus, baignés d'une douce lumière, se détachaient comme des ombres mouvantes aux yeux troublés du paysan. Il marchait, la tête basse, paraissant ignorer le chemin ou plutôt

retardant sa marche. On eût dit que des êtres fantastiques lui barraient le passage. Plein d'angoisse, il restait au milieu de la route, dans une sorte d'immobilité étrange. Tous ces grands arbres, il les connaissait comme sa poche, et cependant il paraissait fouler une terre inconnue.

Mathurin avait peur d'arriver à la maison, lui qui, les jours de foire, hâtait le pas et était toujours rendu avant le coucher du soleil... Maintenant, il faisait le traînard, essuyant ses pleurs, interrogeant l'horizon.

– Emmener le Nègre-Combe... ce n'est pas possible.

Et il criait tout haut :

– Qui a dit cela ? Ah ! ben oui, faudrait voir !.

Et, comme, dans la nuit profonde, rien ne lui répondait, il se disait à lui-même :

– J'ai rêvé sans doute... Mes idées ne sont plus claires... Réfléchissons un peu : on est venu me chercher... Je suis allé chez Le Hallier... Ai-je bu ? Non... Dans la cuisine, les Bérias, les Moreau, les Vincent jouaient à la bourre... Mais le comte ?... Ah ! oui... Il m'a fait causer au sujet de notre Nègre-Combe... Oh !... ce Nègre-Combe, c'est son fils... Il doit obéissance à son père... Oui, obéissance... Me voici aux Thermes... Après le versant, je vais les voir là-haut... Ah ! si le tonnerre pouvait m'écraser...

Au village, on commençait à être inquiet. Mathurin ne revenait pas ; hommes et femmes s'étaient assis sur le talus de la route :

– Vous savez comme est Le Hallier... Ils seront restés à boire avec le monsieur...

– J'ai mauvaise idée, dit la Petiotte à Nègre-Combe.

– Allons un peu plus loin, murmura Nicole. Tout le monde se leva, et, presque au même instant, on aperçut Mathurin qui revenait à petits pas.

Alors les plaisanteries commencèrent.

– Eh ! eh ! la mère Nicole, il se fait vieux, le petit père.

– Il a la crampe dans une jambe, cria Berlureau.

– Lorsque nous revenons du marché, fit un autre, nous sommes obligés de tirer la langue pour le suivre.

Mathurin vit son monde debout et il se remit à pleurer ; on n'apercevait pas son visage, on s'amusait encore.

– Vieux brigand, il aura rencontré quelque connaissance en route.

– C’est que ç’a été un gaillard dans le temps.

– Un vigoureux lapin...

Les rires cessèrent au moment où le paysan apparut, tout en sueur, le visage défait. Il était si pâle, qu’on en resta muet et aussi pâle que lui.

– Seriez-vous malade, père ? demanda Nègre-Combe. tout tremblant.

– Pour sûr, c’est une mauvaise nouvelle, dit Blanchette.

– Viens, notre homme ! cria la Nicole en prenant violemment son mari sous le bras...

Les voisins s’étaient aperçus que leur présence pouvait gêner la famille et ils demeuraient sur la route.

– Les bœufs vendus auront quelque mauvais cas, dirent les Boulard.

– Les Mathurin sont bien un peu fiérots aussi, murmura le grand Vigier... Ça se cache de nous... Ça fait des embarras...

– Il est de fait, continua l’aîné des Boulard, que Mathurin s’enfle comme un bœuf depuis que son fils épouse mam’selle Blanchette...

– Bah ! le mariage n’est pas encore fait...

Sans prononcer une seule parole, les Mathurin, suivis de la Petiote, que l’on considérait déjà comme faisant partie de la famille, étaient rentrés à la maison.

Nicole posa la lampe sur la table ; et, comme Mathurin gardait toujours le silence, Blanchette voulut se retirer.

– Je vous gêne peut-être...

Le paysan releva la tête :

– Non.. non... Tu n’es pas de trop pour pleurer... Mes amis... Nicole... Nègre-Combe... la Petiote... mes pauvres amis... nous sommes bien malheureux... bien malheureux !...

Quelque chose l’étouffait... Il faisait signe avec la main qu’il voulait parler et qu’il ne le pouvait pas.

Il s’assit sur l’une des chaises de la cuisine et puis il se dressa, avec un gros soupir d’enfant.

Il appuya sa tête endolorie, dans ses mains et il pleura si fort, lui, l’homme des durs labours, que du chemin on entendait ses sanglots pareils à des gémissements de bête blessée. Enfin, il se crut plus solide.

– Voici... Nègre-Combe n'est plus notre fils. Son père est venu le chercher... Il va nous quitter...

Il avait dit cela d'un seul trait, pour se débarrasser plus vite.

Il y eut un silence après lequel Nicole prit la parole :

– Ils ont voulu se rire de toi, notre homme.

– Je savais bien que vous me prendriez pour un fou. J'ai toute ma raison... Femme, notre Jean est le fils d'un comte... notre fils est mort pour nous !...

– Fils d'un comte !... cria la Petiotte.

Et les beaux yeux de la fillette, qui s'étaient portés sur son fiancé, prirent une expression de tristesse et d'orgueil.

– On vous trompe, mon père, dit Nègre-Combe avec le plus grand calme... Je n'ai pas d'autre famille que la vôtre... Je ne reconnais à personne le droit...

– Ton père est riche...

– Eh ! que me fait sa fortune !... L'homme qui m'a jeté à l'hospice ne saurait être mon père.

– Le comte de Tinders prétend que jamais il n'eût consenti à se séparer de toi... Ta mère est morte... On fit courir aussi le bruit de ta mort... C'est un parent du comte qui t'a placé à Limoges... Oh ! je ne sais plus ce que je dis...

– Ce que je sais, moi, reprit le paysan, c'est que vous êtes mon père... que la Nicole est ma mère... que Blanchette sera ma femme...

– Nous allons nous reposer, mon fils. Mais, demain...

– Demain ?...

– Tu te rendras chez Le Hallier avec Nicole...

– Quel malheur !...

Et Blanchette, tout éplorée, se jeta dans les bras de la mère de Nègre-Combe.

Au matin, le comte de Tinders se promenait tranquillement devant la porte de l'auberge, quand il vit venir un jeune homme à la physionomie douce et distinguée. Derrière le paysan, marchait une vieille paysanne qui s'en allait, clopin-clopant, les yeux rouges.

– Ah ! Monsieur, soupira le jeune paysan, vous brisez ma vie.

– Votre père ne vous a donc pas dit.?

– Je sais tout, Monsieur.

– Et ce sont là les seules paroles que vous trouvez à me dire ?

– Allons, mon Nègre-Combe, dit la Nicole, avec un ton de doux reproche, il ne faut pas faire comme cela.

: – Pardonnez-moi, Monsieur ; mais cette étrange révélation.

Le comte considéra son fils avec bienveillance.

– Je n’ose encore vous appeler mon fils ; mais, s’il est quelque chose au monde qui puisse vous convaincre de tout l’amour que j’ai pour vous, c’est l’émotion profonde qui me trouble à cette heure... Vous êtes l’image vivante de votre pauvre mère... Oh ! je comprends vos sentiments de gratitude pour vos parents adoptifs... Vous ne les abandonnerez pas... Vous reviendrez au village toutes les fois que vous le désirerez...

– Oui... tu reviendras, faisait la Nicole.

Jean Nègre-Combe parla ainsi au comte :

– Écoutez, Monsieur. Il ne m’est plus permis de douter... Vous êtes mon père... je vous obéirai... Laissez-moi vous dire seulement que j’ai promis d’unir ma vie à celle d’une jeune fille digne de mon amour...

– Vous remplirez vos engagements...

– Vous me laisseriez... ? Oh ! non, Monsieur. je ne voudrais pas partir avec cette espérance, si plus tard...

– Vous serez libre, Monsieur...

– Alors... vous êtes bon... Je vous aime...

Et, avec un abandon tout filial, Nègre-Combe se laissa tomber dans les bras que son père tendait vers lui.

– Et toi, mère..., fit-il ensuite en pressant sur son cœur la vieille Nicole... Dis-leur... dis à tous que je vous aime bien... que je reste votre fils...

Une calèche louée à Limoges par le comte de Tinders attendait devant l’auberge.

On se mit en route pour correspondre au train qui partait, le soir même, pour Paris.

III

Le comte de Tinders habitait un hôtel de l'avenue des Champs-Élysées. C'était un de ces magnifiques étrangers, – un de ces rastaquouères qui plantent brusquement leur tente dans la capitale : venus, on ne sait d'où, titrés, on ne sait pourquoi, leur fortune sert de masque à leur passé, et ceux qui les fréquentent assidûment n'ont pas le droit d'être curieux. Ils habitent la grande ville depuis quelques mois à peine qu'ils sont déjà considérés comme des parisiens de vieille date. Joyeux viveurs pour la plupart, connaissant un peu de toutes choses l'ignorance même où ils laissent le monde de leurs antécédents fait que, s'ils ne vont pas jusqu'au faubourg Saint-Germain, ils regardent de haut les financiers enrichis et les épiciers gravement retirés des affaires.

Une sorte d'intuition laborieuse les tient au courant de tout ce qui se dit, de tout ce qui se prépare ; et, comme ils payent grassement leur entourage et que les gens sérieux n'ont rien à envier à leur bagou tapageur, les uns admirent, les autres se taisent.

Le comte était immensément riche. On disait à Paris qu'indépendamment du territoire considérable qu'il possédait dans la basse Cochinchine, il était propriétaire de plusieurs mines d'or en Amérique. Le noble étranger avait été invité au « Cercle des Mirlitons » par un de ses amis, le jeune baron de Boistel ; et, depuis plusieurs semaines, il s'était amusé à perdre de fortes sommes à la bouillote et au baccara. La déveine lui était apparue comme une fée bienfaisante : il jetait l'or à pleines mains, et les joueurs, impassibles d'ordinaire, regardaient avec une sorte d'inquiétude cet homme au masque tragique, aux larges dents blanches, à la barbe grise, qui se faisait un malin plaisir de voir la fortune s'acharner contre lui.

– Eh ! cher comte, vous êtes un des princes de la terre, et le nabab, le fameux nabab du second empire, serait à peine digne....

– Le nabab ?... Connais pas..., interrompait-il de sa voix brusque. Un politiqueur sans doute ?.. moi, je méprise la politique... La France a besoin de se transformer ; elle représente le vieux monde maintenant ; il faut que l'Amérique lui donne un peu de sang nouveau... Je suis Américain, moi, et je m'en vante.

L'Américain sentait un désir impérieux de faire parler de lui. On citait déjà quelques-unes de ses excentricités. Ainsi, un jour, il avait invité nombre d'amis à dîner, et chaque convive était sorti de l'hôtel, muni d'un superbe lingot d'or sur lequel était gravé le menu du repas ; une autre fois, il avait écrit au préfet de la Seine pour obtenir l'autorisation d'illuminer l'Arc-de-Triomphe. On lui fit observer que l'Arc-de-Triomphe était un monument national et qu'on l'illuminait seulement à l'occasion des fêtes publiques... Le comte parut très froissé de la réponse.

– Eh bien ! qu'on me le vende, écrivit-il au préfet avec un sans-gêne qui émerveilla les reporters parisiens.

L'hôtel de l'avenue des Champs-Élysées avait été meublé d'une façon princière. A son retour de Saïgon, le comte s'y était installé en compagnie de son fils, un enfant de douze ans, un être difforme que les domestiques appelaient entre eux le prince Tam-Tam, en souvenir des voyages aventureux que le petit maître leur avait contés : une vieille dame anglaise, mistress Jackson, lui servait de gouvernante dans l'appartement qu'il occupait au deuxième étage. Tout le monde à Paris ignorait que le comte de Tinders eût un fils, tant l'Américain avait pris soin de le dérober aux regards de ses invités. Le prince vivait seul avec la femme dévouée qui avait juré à la mère mourante de consacrer sa vie à l'enfant disgracié de la nature.

Cependant, depuis quelques jours, le visage du nain s'était éclairé d'une joie. Sa gouvernante lui avait confié que son père ramènerait bientôt un frère, un grand frère, et le prince devinait qu'il trouverait dans cet inconnu un soutien et un protecteur.

– Hector, voici votre frère, dit le comte en s'adressant à l'enfant.

Jean Nègre-Combe – que nous appellerons désormais le vicomte Jean de Tinders – considéra le petit avec une sorte de terreur.

Haut d'un mètre, un cou de girafe supportant une tête énorme, des yeux noirs, assurément très beaux chez une autre personne, mais affreux sur ce front cuivré, à cause même de leur disproportion avec le reste du corps : tel apparaissait le prince Tam-Tam. Il s'était levé à l'arrivée de son père. Son dos resta courbé comme des ailes d'oiseau repliées avant le vol.

Un cœur d'or battait sous cette enveloppe si mal façonnée ; une intelligence très vive brillait sous ce crâne vieillot qui présentait tous les stigmates d'une honteuse hérédité. L'enfant était né dans la basse Cochinchine, et l'on disait que sa mère, pendant la gestation, avait eu peur des horribles caricatures des pagodes chinoises.

Le vicomte sembla vaincre une répulsion instinctive ; mais les grands yeux noirs qui se portaient vers lui avaient une expression si douce, qu'il s'avança vers son frère et le pressa dans ses bras.

Le nain sentit comme un frisson courir à travers son être ; il redressa la tête et se prit à pleurer.

– Pourquoi pleurez-vous, Hector ? demanda le grand frère avec bonté.

– Jamais... jamais personne ne m'a embrassé comme vous venez de le faire... Je vous aimerai bien... Oh ! je vous aimerai de tout mon cœur, Monsieur...

– Vous voyez si j'ai du malheur, dit le comte qui paraissait insensible à cette scène fraternelle. – Allons, venez, Jean... J'aurais donné tout au monde pour vous épargner la vue du monstre...

– Mon père...

– Pensez-vous que ce soit une vie de rester face à face avec lui ?... Je voulais m'en séparer... Plus tard, peut-être... Maintenant, chassons ces idées sinistres et venez avec moi. Je vais vous montrer le seul endroit paisible où s'abrite mon existence désolée.

Le comte et son fils venaient de traverser une somptueuse galerie de verre où les plantes grimpantes formaient un rideau de verdure ; des arbres, de grands arbres étendaient leurs ramures jusqu'au haut du vitrage et les passiflores y jetaient leurs lianes dans une amoureuse étreinte. Çà et là, au milieu des verts gazons, des massifs d'azalées, de camélias, de pivoines, de

primevères de la Chine, de résédas, de rhododendrons et de bruyères fleuries. Toutes ces fleurs vivaient en pleine terre et la douce température de la serre était embaumée par les plus suaves parfums.

Le comte souleva une draperie masquée par un palmier gigantesque et il invita son fils à pénétrer dans une petite chambre dont il referma aussitôt la porte. Tendue de papier blanc à fleurs roses, ornée seulement de quelques chaises de paille, la chambre avait un aspect d'humilité touchante, depuis les rideaux de mousseline blanche qui recouvraient, un lit d'acajou jusqu'à la pendule de porcelaine et aux mille riens qui encombraient la cheminée de marbre.

En face de la cheminée et au-dessus d'une fenêtre grillée et destinée sans doute à servir de refuge à des oiseaux, apparaissait un portrait à l'huile : c'était l'image d'une femme pleine de jeunesse et de vie.

– Votre mère. soupira le comte en se découvrant.

La femme était belle, de cette beauté radieuse que donne une âme tranquille. Elle portait un bonnet blanc, et ses cheveux d'or pâle ramenés en bandeaux sur son front encadraient sa douce figure de keepsake. Ses yeux avaient une expression toute maternelle et ses mains délicates étaient occupées à un travail de broderie.

– Cette chambre représente exactement celle que votre mère occupait dans la rue Saint-Jacques ; ma mémoire a été assez fidèle pour ne rien oublier... Seulement, celle que j'aimais ayant disparu de cette terre, les oiseaux de la fenêtre ne chantent plus ; les heures se sont arrêtées ; les fleurs des corbeilles sont mortes ; mortes aussi mes espérances et mes joies... Souvent, je suis las du bruit et du luxe, las de Paris ; et seul, ici, je viens prier pour elle. Le calme de cette retraite me repose de mon existence passée... Jean, voici le prie-Dieu que votre mère a brodé aux jours de notre bonheur ; voici le fauteuil où elle avait coutume de s'asseoir pendant ses veillées laborieuses...

La rigidité du paysan s'abîma dans un élan de tendresse et il pressa avec effusion les mains de l'homme qui lui parlait, de cet homme si froid et si hautain dans sa longue redingote boutonnée et qui, à cette heure, avait des sanglots d'enfant.

– Vous avez bien souffert, mon père...

– J’ai été malheureux, bien malheureux... Mais je bénis le Ciel, qui m’a permis de retrouver le fils que je croyais perdu pour toujours.. Jean, cette maison est la vôtre.

A dater de ce jour, le vicomte commença sa métamorphose. Un des premiers tailleurs de la capitale fut chargé de l’habiller ; Jean eut des professeurs d’escrime et d’équitation.

Le jeune homme n’avait pas oublié le village : il écrivit aux Mathurin et à la Petiotte qu’il était heureux et que son père l’autoriserait bientôt à aller passer quelques jours à Nègre-Combe.

Un matin, le comte de Tinders reçut la visite du directeur d’une agence de la rue Montmartre, auquel il venait d’envoyer une lettre très urgente.

– Monsieur Lejet ! annonça un domestique à livrée bleu et or.

Le visiteur était un vieillard maigre, au front bombé et à la voie cauteleuse. Il portait une barbiche blanche en pointe, à l’instar des maçons de la Creuse, et tenait le reste de son visage parfaitement rasé. C’était un Parisien, un vrai Parisien de derrière les fagots du boulevard Montmartre, ainsi qu’il le disait lui-même avec un petit rire métallique.

Depuis plus de trente années, il dirigeait un bureau de renseignements : sachie, il l’avait, passée tout entière dans l’étude des dossiers contestés, enseignant aux uns la manière de faire valoir leurs droits aux successions en déshérence, recherchant les filiations, anoblissant ceux-ci, enrichissant ceux-là. Il était connu de messieurs les avoués de la capitale comme un auxiliaire des plus précieux. Là-bas, dans son bureau de la rue Montmartre, où le soleil ne pointait jamais et où son corps amaigri semblait crier contre la rareté de l’air, sa tête d’oiseau s’enfonçait dans les dossiers poudreux, et il en sortait toujours quelque chose, à la plus grande gloire de la procédure française. On disait même, à voix basse, dans le quartier, que la préfecture de police avait eu recours à lui dans des cas difficiles.

C’était cet homme que le comte avait chargé de prendre des renseignements sur Jean Nègre-Combe.

Le comte de Tinders mentait au père Mathurin en affirmant que l’administration des Enfants-assistés de Limoges lui avait fourni des indications précises au sujet de la résidence de son fils. Un incendie récent ayant fait disparaître les dossiers des jeunes assistés, l’inspecteur

départemental, tout entier à la reconstitution des registres, ne put adresser à l'hôtel de l'avenue des Champs-Élysées que des lettres assez peu affirmatives.

Le richissime Américain s'était confié à M. Lejet. La situation fort délicate exigeait toute l'attention du bonhomme. Une erreur sur la personne aurait eu des conséquences désastreuses. Le père Lejet ne se sentit pas au-dessous de la tâche : il aimait les affaires un peu ténébreuses ; et, dès que le père lui eut conté l'histoire que plus tard il devait confier au vieux Mathurin, le directeur de l'agence se rendit dans le département de la Haute-Vienne.

Dans les conditions où le comte prétendait que son fils avait été placé à l'hospice de Limoges, l'enfant rentrait dans la catégorie des *abandonnés* et non des *assistés*, ces derniers étant toujours reconnus par la mère et inscrits sur un registre spécial au moment même de l'effectuation du dépôt.

M. Lejet ne pouvant attendre la reconstitution des dossiers de l'hospice de Limoges, résolut de résoudre le problème par la seule force du raisonnement. Un vrai malin que ce M. Lejet.

Avec la froide logique d'un statisticien, il arriva à se convaincre qu'il y avait cent chances contre dix que le nourrisson eût été placé dans l'arrondissement de Limoges, et cela à cause même de la nature malade du nouveau-né, l'inspecteur départemental étant mieux à même de surveiller le placement de l'administration. La statistique, ce témoin brutal mais irrécusable de toute vérité, lui indiqua encore que, sur cent nourrissons, il en meurt trente ; que, sur les soixante-dix restants, il y en a cinquante qui continuent à vivre jusqu'à l'âge de vingt ans avec leurs parents adoptifs. Mais l'enfant avait dépassé cet âge et il ne restait plus que dix chances sur cent qu'il fût encore dans l'arrondissement de Limoges. Absent, il était soldat ou bien encore, domestique dans un département voisin : les *assistés* ou les *abandonnés* ne se résignant qu'avec peine à demeurer dans le pays où leur triste histoire est connue.

Lejet se mit à explorer les villages, questionnant les paysans, poursuivant sa marche avec une opiniâtreté singulière, et, de recherches en recherches, après deux mois de séjour en Limousin, il arriva au village de Nègre-Combe.

Celui qui l'envoyait lui avait donné des ordres formels : une fois bien certain que le jeune homme était le fils du comte, il devait savoir par lui-même si le campagnard était intelligent et susceptible d'une transformation complète qui lui permît de faire honneur à son nom. Dans le cas contraire, le mandant se réservait le droit d'agir à sa guise.

Lejet apporta un si grand tact à sa mission, que jamais les Mathurin ne purent soupçonner que le marchand de noix achetant, sans marchander, leur récolte à venir, était l'envoyé du père de Nègre-Combe. Sa tâche accomplie, le directeur revint à Paris, tout enorgueilli. Le comte de Tinders se disposa à s'assurer par lui-même de la vérité des faits allégués par son mandataire.

– Je suis très satisfait de vos services, mon cher monsieur Lejet, dit le comte au directeur de l'agence ; malheureusement, il nous reste encore beaucoup à faire... Je suis un étranger, moi... je me moque de tout ce monde qui vient à mes fêtes... Il m'est rarement arrivé d'aimer quelqu'un : c'est même à cet égoïsme farouche du travailleur que je dois ma fortune et mes joies secrètes... Eh bien ! aujourd'hui que j'ai retrouvé mon fils et que plus que jamais j'espère façonner cette jeune intelligence, il me vient des craintes subites... J'ai peur que cet enfant ne regrette un jour la vie misérable qu'il menait là-bas. Cette sotte amourette dont je vous ai parlé semble le tenir au cœur... Il faut l'en arracher.

– Bien, affirma Lejet ; mais le moyen ?...

– Le moyen ?... Je ne connais pas grand monde à Paris, bien que vos journaux soient remplis de mon nom et de mes prétendues extravagances... Monsieur Lejet, je veux marier mon fils et cela le plus tôt possible...

– Monsieur le comte, fit Lejet, je suis tout à votre service.

– Connaissez-vous une famille qui soit disposée à agir rapidement ?

– Monsieur le comte tient-il à la noblesse ?

– Parbleu !

– J'ai votre affaire.

– Voyons ?...

– D'abord, il n'y a pas de dot.

– Je me moque de la fortune.

– Une jeune fille jolie comme un bouquet... Elle monte à cheval comme défunt Franconi... Une perle... une vraie perle...

– Comment connaissez-vous cette demoiselle ?

Par l'écuyère qui lui donne des leçons...

– Ah !...

– Oui, monsieur le comte.

– Le nom de la jeune personne ?

Mademoiselle Lucienne de Dives-Laram... Sa mère est une femme de beaucoup d'esprit à laquelle j'ai déjà rendu quelques petits services d'argent.

– Très bien... Mademoiselle Lucienne est âgée de ?...

– Dix-huit ans... Blonde comme les maïs... des yeux de saphir... une taille de guêpe...

– Vous parlez en poète, monsieur Lejet...

– On fait ce qu'on peut. J'affirme, monsieur le comte, que votre fils deviendra amoureux de la demoiselle.

– Mais... l'entrevue ?...

– Si vous voulez bien, monsieur le comte, je vais en dire deux mots à l'écuyère.

– Il n'est peut-être pas de bon goût de mêler une écuyère... Ma foi, je n'ai pas le temps d'attendre...

– Personne ne saura rien.

– Monsieur Lejet, agissez de votre mieux, je ne vous oublierai pas.

– Monsieur le comte a été déjà trop bon pour moi...

– C'est bien... Quand pensez-vous que mon fils puisse rencontrer mademoiselle ?...

— L'écuyère ?...

– Non... l'autre...

– Dès que j'aurai vu madame Raphaël, j'aurai l'honneur de prévenir monsieur le comte... Madame Raphaël accompagne parfois ces demoiselles à Maisons-Laffite... à Boulogne-sur-Seine. Des jeunes filles de la meilleure société... un escadron superbe...

– Est-elle honnête au moins, votre écuyère ?

– Oh ! monsieur le comte, dit M. Lejet en souriant ; c'est moi qui lui ai fait avoir la place...

– Alors, hâtez l’entrevue. il faut que le vicomte laisse là ses sornettes et qu’il envoie à tous les diables le souvenir de la paysanne...

– Il s’en fichera comme de ses bottes... je m’en charge, moi, conclut le directeur de l’agence, avec un geste de vanité.

– Savez-vous, cher monsieur, que vous êtes très fort. oui, très fort ?

– Monsieur le comte me flatte...

– Je parie que vous n’avez pas de famille. pas de charges... personne qui vous inquiète... S’il en était autrement, il vous serait impossible d’être servi aussi puissamment et par votre intelligence et par votre volonté.

– Je suis seul au monde...

– Eh ! Monsieur, c’est là votre force...

Le directeur de l’agence parut réfléchir à cette parole et il fit avec la tête un signe d’acquiescement.

Jean de Tinders se façonnait au monde ; et si la rude enveloppe du campagnard manquait encore de l’élégance aristocratique, les membres bien découplés, la poitrine admirablement développée, la taille svelte, la chevelure noire, la beauté du visage hâlé sous le soleil méridional, disaient que bientôt la métamorphose rêvée par le comte serait accomplie.

A l’hôtel de l’avenue des Champs-Élysées, le jeune paysan avait été accueilli avec une politesse à laquelle il était loin de s’attendre. Il fallait, pensait-il, que son père eût une autorité bien grande sur les valets qui le servaient pour que ces figures placides ne se révoltassent pas à ses ignorances du monde. Parfois, il n’osait commander à ces hommes corrects, toujours corrects, qui s’inclinaient à son passage : il se rappelait les admirations naïves de son enfance au suj et des beaux domestiques des châteaux du Limousin.

Le comte tenait surtout à dégrossir l’enveloppe campagnarde ; on s’occuperait ensuite de réformer le moral. Il était, après tout, bien permis à un gentilhomme de passer pour un sot.

Aussi, chaque matin, un professeur d’équitation venait donner des leçons au vicomte dans la grande cour de l’hôtel. Et l’élève qui, autrefois, montait d’une seule main sur la jument de chez Le Hallier, étonnait son maître par sa solidité et sa hardiesse. Les leçons étaient seulement consacrées à l’élégance du maintien, et le professeur affirmait que, dans quelques

semaines, le vicomte serait en état de parader au Bois. Il en était de même pour les exercices d'escrime ; le poignet, trop raide encore, finirait par s'assouplir ; la riposte était vive et la résistance physique surprenante.

Le jeune homme avait déjà visité la plus grande partie des monuments de la capitale ; et, comme parfois son admiration naïve s'était exprimée bruyamment, le comte lui avait répété qu'il appartenait à un monde où la réserve et le scepticisme sont de mode.

– Voyez-vous, Jean, continuait le père, il faudra être réservé avec les quelques amis auxquels je vous présenterai... Si l'on vous questionne sur votre existence passée, vous répondrez que vous avez perdu vos parents à un âge où vous ne pouviez les connaître... Vous ajouterez que vous avez été confié tout petit aux soins d'une tante qui habite la Haute-Vienne... Pour tous, votre jeunesse s'est passée à la chasse... Il faut vous poser en campagnard ; il faut causer agriculture, amendements calcaires, toutes choses que vous possédez à merveille... Vous parlerez de vos bois, de vos terres, de vos étangs, de vos prairies... A Paris, on aime les gens qui sont propriétaires... Il suffira que vous ayez conté cette histoire une ou deux fois à vos camarades pour que ceux-ci se fassent un honneur de la propager du café de la Paix, à Tortoni.

– Mais, mon père, vous m'autoriserez à retourner au village... Ils sont inquiets, là-bas... Ma fiancée m'a écrit une lettre qui me peine beaucoup...

– Comment ! vous pensez encore à cette paysanne stupide ?...

– Un serment...

– Jean, vous avez le devoir d'obéir à votre père...

– Vous m'aviez promis...

– Je tiendrai ma promesse... Nous reviendrons ensemble à Nègre-Combe... Vos parents adoptifs ont eu vingt ans de votre vie. Et, moi qui vous retrouve après une existence tourmentée, j'ai bien le droit de jouir un peu de la présence de mon enfant...

Jean était vaincu par ces paroles prononcées d'un ton affectueux, et il mettait tout son courage à refouler au fond de son cœur chagrin les souvenirs du village. Quand le tailleur vint apporter la redingote noire et le pantalon de couleur qui devaient remplacer ses vêtements du dimanche ; quand son chapeau de feutre à larges bords fut délaissé pour un chapeau à

haute forme ; que ses lourds souliers plats eurent fait place à des bottines pointues ; que des chemises de batiste succédèrent aux grosses chemises de toile si fortement empesées par la mère Nicole ; que ses mains encore calleuses disparurent sous des gants de peau, gênants parfois, mais toujours supportés, le vicomte plaça religieusement ses vieux habits dans l'armoire à glace de son cabinet de toilette. Ils étaient là, dans l'étage le plus élevé, les vêtements du campagnard, bien pliés, bien étendus entre des linges bien blancs : le chapeau et les souliers avaient été recouverts de papier ; la montre fut, elle aussi, suspendue à un clou, dès que le jeune homme eut été mis en possession d'une montre Louis XV, une montre de famille, avait dit M. de Tinders.

Parfois, le soir, après une promenade en voiture ou une visite au « Cercle des Mirlitons », au moment où le vicomte se retirait dans ses appartements somptueux et qu'il entr'ouvrait les fenêtres qui donnaient sur le jardin de l'hôtel, il se sentait envahi par les souvenirs. Les charmilles qui frémissaient doucement, les massifs de fleurs éclatantes au milieu de la nuit constamment troublée par le murmure qui montait de l'avenue, lui suggéraient mille pensées. Ces arbres poudreux symétriquement taillés, ce sable fin qui semait de teintes d'or les allées du jardin, ces longues murailles recouvertes d'une noire verdure, enserrées dans des châssis de fer, tout cela ne valait pas le Limousin.

Il revoyait les masses profondes des hêtrées, les frondaisons plus claires des collines verdoyantes ; il lui semblait entendre les hurlements des loups dans la forêt Jamaye, où il allait braconner, aux jours du dimanche, en compagnie de ses camarades. Les grands étangs silencieux, les prairies toutes vertes, les chansons des bouviers, les flambées joyeuses de l'hiver, la splendeur des cieux favorisant les récoltes, les arbres succombant sous le poids des fruits, les danses folles, autant de visions enivrantes !... Le spectacle qui s'offrait à sa vue lui semblait rapetissé... Il étouffait dans cette magnifique demeure.

Sans doute, il commençait à chasser la crainte qui obséda son esprit, lors des premiers jours de son arrivée à Paris, où il osait à peine s'asseoir sur les chaises à haut dossier et à cuir de Cordoue de la salle à manger ; où lui, habitué à boire dans des verres épais, il tremblait de frayeur en élevant le

verre de mousseline contenant des vins jusqu'alors inconnus... Que de courage et que d'attention il fallait déployer à chaque moment pour vaincre les mauvaises habitudes, pour surveiller ses coudes disposés à envahir la table, pour se servir convenablement de la fourchette et du couteau d'argent et résister au désir de se lever de table pour prendre à sa droite le pain que le valet vigilant présentait à gauche dans une pannetière d'argent.

– Regardez-moi, disait le comte... Faites comme moi.

Le vicomte ne perdait pas de vue les mouvements de son père ; et, malgré cela, il n'était pas de jour où son éducateur ne fronçât le sourcil devant quelque lourde maladresse.

De sa chambre, il regardait le ciel, dont il n'apercevait qu'un tout petit coin, et il se disait qu'à Nègre-Combe, on voyait de plus haut et de plus loin. Peu lui importait, après tout, les couleurs chatoyantes des fleurs artistement disposées ; aux ombrages parfumés des arbustes aux feuilles vernies et aux fleurs poitrinaires qu'il apercevait à cette heure, il préférerait l'âcre senteur des bois où il aimait à s'égarer avec sa Blanchette et où, tous deux, ils s'étaient endormis les mains dans les mains, pour se réveiller les yeux dans les yeux.

Quand il prenait un bain, dans la salle ornée de statue de marbres et pavée de mosaïque, il descendait, vêtu d'un péplum de satin bleu, et les essences rapportées du lointain pays du petit prince Tam-Tam le plongeaient dans une griserie étrange ; souvent, le valet de chambre, inquiet du long séjour que son maître faisait dans la grande baignoire de marbre, rentrait dans la salle. D'une manière inconsciente, le gentilhomme sortait du bain, se laissait éponger, chausser, habiller, sans prononcer une seule parole. Tout ce qu'il voyait, tout ce qu'il ressentait était si en dehors de ses habitudes passées, qu'il se demandait parfois s'il n'était pas le jouet de quelque hallucination.

Parfois aussi, le sentiment du réel le reprenait tout entier : il considérait froidement les objets de luxe qui l'environnaient, et il regrettait sa vie de campagnard... Ah ! il avait bien perdu sa gaieté, le jeune paysan, et il souriait avec amertume au souvenir des grosses malices que les gars du village faisaient aux fillettes, à la saison des bains. On cachait les vêtements sous les meules de luzerne nouvellement édifiées, et au milieu des bouquets

de clématites et des saules aux larges ramures se dressaient les jolies baigneuses, pareilles à des naïades s'ébattant à travers les roseaux.

A ses heures troublées, l'enfant adoptif des Mathurin se rappelait l'examen singulier dont il fut l'objet à l'auberge du village : en vérité, son propre père l'avait soumis à une vérification, comme celle que les marchands imposaient aux bœufs, lors des foires de la Saint-Georges et de la Saint-Michel. Il n'oubliait pas non plus certaines interrogations blessantes sur sa constitution, auxquelles il avait répondu en rougissant et dont le comte avait tiré la conclusion suivante : ((Le nom des Tinders ne mourra pas avec nous. »

Que serait-il donc advenu s'il eût été difforme comme le prince Tam-Tam ? Sans doute son père n'eût pas voulu se charger d'un nouveau monstre... Le comte était allé le prendre parce que son fils plus jeune lui faisait horreur et qu'il avait besoin de quelqu'un pour porter son nom... Eh bien, il regrettait d'avoir obéi à son père : il aurait dû fuir bien loin avec la Petiote, là-bas, dans le Poitou, du côté de Civray, où Blanchette avait des parents... Toutes les recherches eussent été impuissantes à découvrir sa retraite ; il se serait marié ; le comte aurait fini par l'oublier.

Ainsi pensait Jean de Tinders. Il n'avait que faire des belles soirées parisiennes dont on l'entretenait et qu'il connaissait déjà par les récits qu'on publiait dans les journaux et dans les livres : il regrettait le village ; et dans son cerveau obscurci passait encore la vision des bals de chez Vincent, où l'on accompagnait le violon du ménétrier en claquant des mains, en se coupant, en s'entrecoupant aux mesures de la bourrée triomphante. Il serait au bal en compagnie des camarades et des bonnes fermières épanouies sur les côtés de la salle enguirlandée.

C'eut été un spectacle à la fois comique et douloureux que d'entendre ce beau jeune homme richement vêtu, la tête chaude encore de la frisure d'un Lespès ou d'un Louis, fredonner les airs de la bourrée du pays.

Si mô maï voulïo ¹
Lo bourréïo, lo bourréïo ;
Si mô mai voulïo
Lo bourréïo forïo.

Si mô maĩ né vô pâ
Lo bourréio, lo bourréio ;
Si mô maĩ né vô pâ
Lo bourréio faraĩ pâ.

La chanson s'en allait à tire-d'ailes ; restaient seulement les tristesses de l'heure présente.

1 Si maman le veut
La bourrée, la bourrée ;
Si maman le veut
La bourrée, je ferai...

Si maman ne le veut pas
La bourrée, la bourrée ;
Si maman ne le veut pas,
La bourrée, je ne ferai pas...

Succombant sous les effluves qui gonflaient son cœur malade, le campagnard cherchait dans son armoire à glace les habits d'autrefois qu'il y avait placés, et, pendant une grande partie de la nuit, il restait à pleurer bien fort ses joies perdues. Au matin, le comte voyant ses paupières rougies, essayait de lui donner du courage :

- Je vous obéirai, mon père.
- J'y compte, Monsieur.

Cependant l'habitude du bien-être commença à gagner cette nature primitive. Les leçons d'escrime et d'équitation Jean les interrompait quand il le désirait, et ses maîtres eux-mêmes paraissaient surpris qu'il pût tenir aussi longtemps à la fatigue. Pourquoi donc crier contre le sort ? Il fallait être raisonnable, et, puisque toute sa vie passée se représentait, à son esprit, l'enfant ne devait pas oublier que naguère, il avait crié contre Dieu, lorsqu'au milieu des rudes travaux de l'hiver, il se sentait pris de l'onglée et qu'il gémissait sous le poids des infortunes qui pèsent si rudement sur les travailleurs de la terre. Désormais, il n'aurait plus à redouter les frimas et il pourrait se moquer des morsures plus cruelles encore du soleil méridional.

Et, peu à peu, le vicomte vit disparaître le sourire contraint qui crispait ses lèvres ; il se laissa vivre. Son amour-propre l'invitant à faire honneur à ses maîtres, sa démarche fut moins lourde ; son rire se façonna et fut de bon ton ; son accent devint moins traînard ; sa contenance mieux assurée ; ses

maines perdirent un peu de leur rugosité ; et, dans le langage parisien, il fit ample provision de banalités.

Il se disait que sa famille adoptive devait comprendre sa situation nouvelle ; qu'au surplus, il n'oubliait personne, achetant aujourd'hui une *jeannette* d'or à la mère Nicole et envoyant demain une collerette brodée à Blanchette. Déjà, il se faisait servir avec un peu moins de timidité, imitant parfois les airs hautains de son père parlant aux valets ; prenant enfin, les allures du monde auquel il appartenait. Mais il était une chose qu'il ne pouvait combattre et que son éducation première avait profondément enracinée, une chose que l'habitant de la campagne porte en lui et qui s'attache à sa vie comme une robe de Nessus : l'esprit de parcimonie.

Le paysan, en effet, est habitué à l'épargne : l'enfant adoptif des Mathurin avait appris que l'argent se gagne avec peine et il hésitait à suivre le comte dans ses fastueuses prodigalités. Les pièces d'or qui roulaient dans ses poches, il les comptait avec une sorte de religiosité qui donnait à rire à son père :

– Nous sommes riches, extraordinairement riches, affirmait le comte de Tinders.

Et, comme son fils ne paraissait pas convaincu, l'Américain étalait devant lui les feuilles parisiennes, et il lisait à haute voix les articles des chroniqueurs payés annonçant à la France qu'un richissime étranger, Mécène des Arts, honorait Paris de sa présence.

La lecture achevée, il se frottait les mains en ajoutant :

– La presse est encore bien au-dessous de la vérité. Propriétaire en Chine, propriétaire en Amérique, propriétaire en France. Riche !. riche !. Mon fils, nous pouvons faire le bien et le mal.

Jean voulait faire le bien ; il savait que son vieux maître d'école, M. Gauffier, était pauvre et qu'il désirait ardemment acheter une petite maison dans le village. Il écrivit au notaire, paya la maison de ses deniers et fit remettre les titres de propriété à l'instituteur.

Le comte de Tinders souscrivait à toutes les intentions généreuses de son fils.

– Les Mathurin ne veulent pas d'argent. Envoyez-leur des cadeaux... Achetez tout ce qui vous passera par la tête.

Le bon cœur du vicomte le conduisait souvent dans les appartements du deuxième étage de l'hôtel, dont la plus grande partie était réservée à son malheureux frère, le prince Tam-Tam.

A son départ de Saïgon, M. de Tinders manifesta le désir de confier son enfant aux soins d'une famille française de la basse Cochinchine ; il dut céder aux instances de mistress Jackson, la gouvernante du prince.

Il fut convenu que le nain viendrait en France, mais qu'il vivrait à Paris entouré d'une sorte de mystère, sous la garde de mistress Jackson. Le père ne voulait pas exposer son fils aux railleries de ses amis.

De haute taille, la figure allongée, les traits fortement marqués, des papillotes blondes encore malgré l'inévitable vieillir, des yeux bleus et dans le port de tête une allure majestueuse et résolue, donnaient l'air d'une reine exotique à l'excellente mistress Jackson. Le prince l'appelait « maman Josué », et c'était la seule personne qu'il aimât au monde.

Pour distraire le petit prisonnier, la gouvernante avait essayé de reproduire l'installation qu'il possédait en Chine. C'étaient les mêmes nattes où l'enfant s'étendait dans son costume bariolé, les mêmes images aux couleurs éclatantes, les mêmes ombrelles peintes, les brûle-parfums de bronze, la collection d'armes antiques, les écrans, les coupes d'écaille, les minuscules coffrets, les jeux d'échecs, les éventails, les instruments de musique aux cordes grossièrement tendues sur des tiges de bambou, et jusqu'au palanquin dans lequel le prince aimait à se reposer.

Hector savait qu'on l'appelait le prince Tam-Tam. Il riait de ce nom, autant qu'il est permis de rire à un infortuné dont toute la vie se passait entre quatre murailles, après avoir traversé la mer plutôt comme un colis que comme un être vivant. Le nain comprenait qu'il était un objet d'horreur ; et quand, par mégarde, il s'approchait d'une glace et qu'il se voyait si laid, l'enfant se montrait le poing à lui-même, puis, brusquement, il éclatait en sanglots.

L'hôtel de l'avenue des Champs-Élysées avait été acheté par correspondance sur les indications de M. Lejet, ce diable d'homme que l'on rencontrait partout. De Marseille, on était venu directement à Paris ; des voitures bien fermées avaient pris les voyageurs à la gare et le nain avait circulé dans la ville, plongé dans une demi-obscurité. On l'avait contraint à

ne rien voir de Paris, de crainte qu'il ne s'exposât aux regards indiscrets de la foule.

Le vicomte Jean venait de sonner à la porte de l'appartement du petit prince.

Ce fut mistress Jackson elle-même qui vint ouvrir.

– Puis-je voir mon frère, Mistress ?... Depuis bien longtemps, je voulais revenir. Ce n'est pas ma faute...

Le visiteur avait laissé tomber ces mots avec un accent de sincérité si touchant, que la digne femme en fut toute bouleversée. Déjà, elle avait pu se convaincre de la générosité de caractère de son jeune maître, et elle lui savait gré de venir voir ce monstre, que le père dénaturé n'osait regarder et que le paysan nommait simplement son frère.

– Oh ! monsieur le vicomte... Hector sera bien heureux... bien heureux... Comme vous êtes bon d'avoir pensé à lui...

Et, tout aussitôt, elle cria :

– Monsieur Hector !... monsieur Hector !... C'est votre frère qui vient vous voir... Vous savez bien... le frère Jean... le grand frère...

En ce moment, le nain était occupé à dessiner les arbres du jardin ; sur ses genoux était posée une planche d'ivoire recouverte de nombreux croquis. Il essaya de se lever. D'un geste affectueux, le vicomte le pria de rester assis, comprenant bien que les petites jambes n'avaient pas besoin de fatigue.

Le campagnard prit entre ses mains gantées les mains fluettes qui se tendaient vers lui, et la pression qu'il leur donna fut si douce et si fraternelle, que le prince eut un rire de bébé.

– Vous êtes bon... frère, je vous aime, disait-il d'une voix tremblante.

– Je suis votre frère...

La gouvernante s'était retirée.

Hector regardait son interlocuteur avec des yeux chercheurs.

– O vous qui êtes si beau, si grand ; vous qui avez un visage d'homme, dites-moi encore que je suis votre frère... Vous n'avez pas peur du monstre, n'est-ce pas ? continua-t-il, les dents serrées et la figure toute pâle.

– Hector, vous êtes mon frère... Plus je vous vois, plus je me sens pris de compassion pour vous dont la vie est si triste... Je viendrai souvent causer

avec vous de votre beau pays... J'amènerai notre père...

– Notre père...

– Oui... Je saurai bien le décider à aimer son fils.

– Notre père a peur de moi... Le maître... oh ! le maître !... soupira-t-il, tout craintif.

– Mon Hector, on vous a trompé...

– Non... non !...

– Je ne veux plus que vous pleuriez, moi.

Alors, ce fut le nain lui-même qui, enhardi par ces bonnes paroles, se jeta dans les bras du campagnard.

– Non... petit... tu ne pleureras plus...

– Notre père m'avait dit : « A notre arrivée en France, je vous donnerai un grand frère. » J'ai pensé tout de suite que c'était le bon Dieu qui vous envoyait vers moi pour me protéger.

– Vous protéger ?...

– Oh ! oui, vous ne savez pas, Monsieur ?... Maman Josué est bonne ; mais elle n'est pas la plus forte et le maître voulait me laisser là-bas, tout seul. tout seul. tout seul !

La petite voix s'était altérée, et c'est en hochant sa tête énorme que le nain ajouta :

– Dieu aurait bien pu me faire moins laid.

– Puisque votre frère vous aime.

– C'est donc vrai, que l'on peut aimer un monstre ?. Je ne vous fais pas horreur, monsieur Jean.?

– Ne dites pas ainsi. Appelez-moi Jean. Nommez-moi votre frère. Regrettez-vous votre pays ?

– Oui. c'était bien joli. de grands arbres avec de larges feuilles vernies. des maisons toutes blanches.

– Paris est une ville magnifique.

– Je n'ai pas vu.

– C'est vrai, pauvre frère. Et vous rappelez-vous votre maman ?

– Maman ?... Elle était belle... belle comme la Vierge qui est là, au-dessus de la cheminée... Morte. Grand-papa mort aussi... Morts... Maman

Josué seule pour m'aimer... Il y avait là-bas de grandes fontaines... Et puis tout le monde était habillé avec des vêtements de couleur...

– Seriez-vous content d'être à table avec nous ?

– Non...

– Pourquoi ?...

– Mon père... Le maître...

– Je lui parlerai...

– Il n'y a que deux êtres que je regarde sans avoir peur, c'est maman Josué et vous...

– Cher frère...

Mistress Jackson rentrait dans la chambre.

– Monsieur le vicomte, Monsieur vous fait appeler...

– J'aurais voulu rester encore...

– Non... fit le prince, le maître se fâcherait.

– Il ne faut plus dire : le *maître*...

– Hector, votre frère a raison, affirma la gouvernante.

– Maman Josué, est-ce que tu ne crois pas qu'il vaudrait mieux pour moi être mort que de vivre en faisant horreur à mon père ?...

IV

Le directeur de l'agence de la rue Montmartre, le frétilant M. Lejet, ne demandait pas mieux que de compléter son œuvre en mariant le plus tôt possible le gentilhomme campagnard qu'il était allé – ainsi qu'il le disait en souriant repêcher dans les eaux du Limousin.

L'Américain s'était montré généreux : l'agent d'affaires, plein d'enthousiasme, s'occupait maintenant de la question matrimoniale, et il comptait beaucoup sur le concours d'une certaine dame Raphaël qui donnait des leçons d'équitation à plusieurs jeunes filles titrées de Paris.

C'était le moment des vacances et la plupart des élèves avaient déserté le manège de la rue Chaptal : les unes étaient revenues dans leurs châteaux de province ; les autres se trouvaient encore dans les stations thermales du midi de la France. On ne voyait à l'établissement qu'un tout petit nombre d'habituées, des jeunes filles de grande naissance, mais de toute petite fortune.

Avec le patronage de M. Lejet, madame Raphaël avait été admise au manège Lerain, le plus beau manège de Paris, le mieux outillé, le plus aristocratique.

Grande, brune, la chair bronzée, le sang chargé de fer, svelte et nerveuse comme les amazones du grand fleuve, madame Raphaël était devenue professeur d'équitation, après une chute qu'elle fit à l'Hippodrome, du temps qu'elle était écuyère. Pendant une course au galop, le cheval d'une des concurrentes avait frôlé de trop près *Bijou-d'or*, monté par Raphaël. La bête, prise de peur, s'encapuchonna ; l'écuyère et le cheval roulèrent ensemble au milieu de la piste. L'amazone était gisante sur le sol. Le sang affluait au nez et aux oreilles de la jeune fille : on la crut morte. Les courses

s'étaient arrêtées et les chevaux haletants, tout surpris de se sentir maîtrisés, faisaient cercle autour du corps, regardant avec leurs bons yeux de bêtes la femme et le cheval, immobiles tous deux. Les écuyères frémissantes descendaient une à une de leurs chevaux et venaient se ranger autour de leur camarade.

On criait... on trépignait... C'est en vain que la cloche du *starter* demandait le silence. En homme avisé, le directeur fit transporter sa pensionnaire à la pharmacie voisine.

On enleva à Raphaël son costume et on en revêtit une autre femme... Celle-ci parut au milieu du cirque, toute défaillante, la robe ensanglantée, soutenue par les écuyers en culottes à bandes d'or. La représentation continua sans autre incident.

Madame Raphaël resta quatre mois à l'Hôtel-Dieu ; et peu à peu, la jeunesse luttant contre le mal, elle se rétablit : une légère claudication rappelait seule cette aventure, quand M. Lejet recommanda la demoiselle au manège Lerain. Bijou-d'or, – le cheval que montait Raphaël, le soir de son accident – ne faisait point partie des écuries de l'Hippodrome, il appartenait au comte de Lamaison, un de nos sportsmen les plus connus ; le comte fit cadeau du cheval à l'écuyère : l'Hippodrome lui alloua une rente de trente-deux sous par jour, et la pensionnaire du Cirque devint rapidement l'un des meilleurs professeurs de l'école Lerain.

Depuis que madame Raphaël donnait des leçons aux jeunes filles nobles, elle avait sensiblement modifié sa conduite. Elle habitait la rue de Constantinople, ne recevait jamais d'homme chez elle ; et si, parfois, elle se rendait en visite chez quelques amis, elle faisait toujours en sorte d'être prête à neuf heures du matin pour ses leçons. Le dimanche seulement, elle pouvait en prendre un peu plus à son aise. Tout s'arrangeait à merveille pour que la jeune femme continuât à mener une vie honnête.

A Paris, les concierges s'occupent fort peu de leurs locataires ; mais le hasard avait voulu que madame Raphaël se livrât d'elle-même à la surveillance presque tyrannique de sa concierge, madame Chapuzet. Celle-ci, dont la mémoire était encore remplie du *fait divers* de l'Hippodrome, considérait l'écuyère comme une victime du sort : la jolie boiteuse lui plaisait et elle veillait sur elle avec une sollicitude vraiment étrange.

– Mam’ Phaël, vous avez une bonne position ; il faut la conserver... Les hommes, voyez-vous, c’est des trompeurs.

M. Lejet dut user de ruse pour pénétrer dans l’appartement de sa protégée. Il se présenta comme un parent éloigné de la dame.

Madame Chapuzet, qui mirait ses traits flétris dans l’armoire à glace de sa chambre tendue d’Andrinople, eut un haussement d’épaules.

– Allons... allons, mon petit père, je les connais, tous ces oncles d’Amérique. Vous n’avez rien à faire ici... Oh ! je vous connais bien, vous voudriez décrocher la timbale.

– Quelle timbale ? madame Chapuzet ?..

– Ma petite Phaël, parbleu !.. Elle n’est plus une enfant, hélas !... elle mériterait de l’être. Mais, Monsieur, elle se tient convenablement. Ce serait mal de la relancer... oh ! oui, Monsieur. très mal.

Le directeur de l’agence exposa qu’il ne venait point en galant, mais bien en homme d’affaires, et que c’était à lui que madame Raphaël devait sa position au manège Lerain.

– Comment, Monsieur, s’écria madame Chapuzet, c’est vous qui êtes le petit père de la rue Montmartre ?... Phaël vous aime beaucoup... Montez, Monsieur, vous n’êtes pas un homme, vous êtes un ange... Phaël m’a souvent parlé de vous... Laissez-moi vous regarder : vous ressemblez à mon pauvre défunt...

C’est ainsi que M. Lejet, attendri par le commérage de la vieille dame, grimpa cinq étages et s’arrêta à une porte où se lisaient ces mots sur une carte imprimée :

Madame Raphaël

*Professeur d’équitation au « manège Lerain » de 9 à 11 heures,
de 2 à 5 heures.*

Il sonna. Une soubrette vint ouvrir, et, voyant un homme, recula tout étonnée :

– Monsieur ?...

– Madame Raphaël ?... Dis-lui que c’est son oncle.

La soubrette cria :

– Madame... Madame. votre oncle !..

On entendait une voix fredonnant au piano :

– Quelle bonne blague ! mon oncle ! Décidément la maman Chapuzet se relâche de sa surveillance... On va décrocher la timbale... Pas danger... Chat échaudé...

– Bonjour, Raphaël...

– Tiens... papa Lejet ?...

Ils se prirent les mains :

– Tu es heureuse ?

– Oui...

– Sage ?...

– Sage. Asseyez-vous donc.

– Sais-tu que tu es installée comme une princesse... Fichtre !... du palissandre... armoire à glace Louis XV... des tapis turcs... Mazette !...

– Mince de fortune... du goût, voilà tout, dit la dame avec un geste gracieux.

La soubrette s'éloigna. Raphaël, en peignoir blanc, ravissante avec sa coiffure à la chien, prit place sur une causeuse et indiqua un siège au visiteur.

– D'abord, père Lejet, madame Chapuzet a dû vous dire qu'en vous laissant pénétrer ici, je vous faisais une grande faveur... Je ne reçois jamais personne... Les mères des demoiselles auxquelles je donne des leçons me font surveiller de près, et vous comprenez, mon cher...

– Parfaitement, ma petite Raphaël. Je comprends tout ceci et tout cela... Aussi, je ne me pose pas en amoureux... Depuis longtemps, j'ai passé l'âge des passions... Je suis dans la période du travail, maintenant, comme dit M. de Cassagnac...

Elle le regarda en souriant. Ses jambes nonchalamment croisées se mouchaient sous l'étoffe du peignoir ; ses pieds étaient coquettement chaussés d'espadrilles bleues et sa jupe de percale mouvementée par une trépidation du corps presque continuelle, laissait apercevoir des jambes nerveuses, minces à l'attache et graduellement arrondies, sur lesquelles se tendaient des bas de soie d'une blancheur éclatante. Les exercices du matin empourpraient encore les pommettes de ses joues, et sa chevelure ceinturée

d'un large ruban de velours rouge s'éparpillait en boucles soyeuses sur sa collerette blanche. Sa main droite se levait à la hauteur de son front et rappelait encore le petit air d'autorité doctorale qu'elle savait si bien prendre pendant ses commandements.

La jeune femme était fort jolie. M. Lejet ne broncha pas. Il continua sa harangue sur un ton nasillard pour mieux dissimuler l'importance qu'il attachait à ses questions.

– Tu as beaucoup d'élèves, petite ?

– Peuh !... une dizaine... Les vacances...

– Mademoiselle de Dives-Laram est encore à Paris ?

– Vous connaissez mademoiselle Lucienne ?

– Oui et non.

– Elle ne monte pas mal... la main un peu dure, cependant... C'est comme mademoiselle Marthe de Lumeau... Pas assez de souplesse dans les doigts.

Madame Raphaël parlait d'un ton sec, par phrases coupées, sans s'apercevoir que son interlocuteur s'intéressait assez peu aux détails de l'école.

– N'est-ce pas, petit père, que votre Raphaël a la voix du commandement ? fit-elle en se campant brusquement devant Lejet et en disposant ses jupes d'un revers de main... Tout le monde dit que j'étais née pour être militaire... Un joli militaire qui boite...

– Ça ne te gêne pas pour monter à cheval ?

– Mon Dieu, non... La jambe fracturée n'est pas celle qui travaille...

– Tu gagnes ?

– Trente francs par jour... Je suis le professeur des professeurs... On aurait beaucoup plus d'argent ; mais il nous est expressément défendu de recevoir quoi que ce soit de ces demoiselles, même lorsque nous les accompagnons à la promenade...

– A la promenade ?

Elle se rassit cavalièrement en reprenant sa première position.

– Cela vous étonne, mon petit père ?... Hier, j'étais à Maisons-Laffitte avec les deux demoiselles de Fontanges, vous savez, les filles du sénateur qui fait de si beaux discours contre les républicains... L'autre jour, j'ai

accompagné au Bois la petite baronne de Saint-Mür, une mioche qui n'a pas treize ans et qui fait des embarras à bouche que veux-tu... Quand nous sommes sorties du manège, elle m'a regardé d'un air étonné et fièrot : « Vous vous mettez à côté de moi, Madame ?... – Mais, oui, Mademoiselle, ai-je répondu : si je vous laissais aller seule, vous vous casseriez le cou, à vingt pas... » Sa mère l'a grondée... moi, je l'ai fait trotter sec pour la punir... Heureusement que mes élèves ne sont pas toutes comme la Saint-Mür... Les Laroche-Taillade, qui sont au château de Miremont, sont charmantes... Marthe de Lumeau est un bébé gentil à croquer : elle se marie avec un député légitimiste... je vais avoir un beau cadeau...

– Quel cadeau ?...

– Ah ! vous ne savez pas ?... Il faut que je vous explique... Ces demoiselles ne nous donnent rien en dehors des leçons ; mais il est d'usage que, lorsqu'elles se marient, elles nous fassent un petit don... Ma Marthe, à moi, qui habite un des grands hôtels de la place Vendôme, m'offrira, j'en suis certaine, quelque chose de très chic... Si elles étaient toutes comme elle. A côté de ça, il y a des pimbèches... des pas bien riches, quoique nobles... Ainsi, Julie de Lansac-Terrace n'a presque rien à se mettre sur le corps...

– Tu ne me parles pas de mademoiselle de Dives-Laram ?

– Tiens, c'est vrai... Vous avez prononcé son nom... Je ne me rappelais plus... Qu'est-ce que vous pouvez bien lui vouloir, à mademoiselle Lucienne ?.. Un peu poseuse... bonne fille... sans le sou... Elle cherche toujours querelle aux Laroche-Taillade, aux Brunoy et aux Saint-Mür. La mère ?... Oh ! la mère... Enfin, que lui voulez-vous ?... Elle monte à ravir et a un chic pour saluer au passage... Je ne vous dis que ça.

– Je veux la marier.

– Vous vous occupez donc aussi des mariages ?

– Je fais un peu de tout.

– A merveille.

– Est-il permis aux hommes d'assister aux leçons ?

– Pour cela, bernique, mon cher... Quand ces demoiselles sont avec nous, aucun homme ne pénètre dans le manège... Faudrait voir !... M. Lerain ne plaisante pas avec le règlement... Les dames seules, les mères,

tantes ou cousines qui ne montent pas, sont admises dans les tribunes... les messieurs attendent à la sortie...

– Diable !...

– C'est comme cela... Et pas autrement... Ces demoiselles ont leurs amazones dans les salles : elles viennent en costume de ville et elles s'habillent chez nous.

– Est-ce que tes élèves prennent leurs chevaux à l'Établissement ?

– Les sans le sou, oui. La Lansac, par exemple... Les autres amènent leurs bêtes, dès qu'elles savent monter. Il n'y a pas de plus joli cheval que mon *Bijou-d'or*, que m'a donné le comte de Lamaison... Malheureusement, il a une queue de rat...

– Merci de tes renseignements, Raphaël : tout ceci est fort intéressant ; maintenant, j'ai à te parler d'une chose sérieuse ?

– Pourquoi ne le disiez-vous pas tout de suite ? Allons, parlez...

– J'ai besoin de toi pour faciliter une entrevue au jeune homme qui désire épouser mademoiselle de Dives-Laram.

– Il ne va donc pas dans le monde, votre jeune homme ?

– Il est un peu sauvage... Il a toujours habité la province...

– Est-il noble ?

– De la plus vieille noblesse.

– Tant mieux, parce que Lucienne n'épousera jamais un parvenu... Est-il beau garçon ?

– Gentil au possible.

– Grand ?

– Taille au-dessus de la moyenne... Des moustaches superbes...

– Il est bon cavalier ?

– C'est Lejallais de l'Hippodrome qui lui donne des leçons.

– Lejallais ?... alors, je connais votre jeune homme... Il n'en a pas tant que ça, de leçons, en ce moment, le vieux Lejallais... Ce doit être ce grand godiche... Oui... oui... oui... un paysan du Danube...

– Pardon, de la Haute-Vienne.

– Le vicomte de... de... Turlulutu...

– De Tinders...

– Jean de Tinders... C'est bien cela... le fils du fou qui voulait acheter l'Arc-de-Triomphe. Ces dames en parlaient, l'autre jour... Je l'ai aperçu dans l'allée des Acacias avec son domestique... Quel pataud !... Et c'est ça que vous voulez ?...

– Raphaël, tu parles sans savoir... Le vicomte de Tinders est un grand seigneur... Il a passé sa vie à la chasse... C'est un homme capable de faire plaisir à une femme...

– Je ne dis pas non... je ne le connais pas... C'est Lejallais qui parlait de lui en fort mauvais termes à M. Lerain... Il était là, répétant toujours : « Quel idiot !.. quel rustre !... »

– Lejallais est un imbécile.

– Je sais bien... mais, franchement, je ne crois pas que votre bonhomme fasse l'affaire...

– Peut-être...

– Euh !... Il est bien riche ?

– Il est riche...

– Malgré tout, je n'ai pas confiance. Lucienne vous dévisage un homme avec une audace. – Quelquefois, elle me fait trembler...

– Le vicomte n'aura pas peur.

– Quel âge a-t-il, votre vicomte ? continua madame Raphaël.

– Vingt ans... vingt-et-un ans...

– Ça irait très bien... mais... psst !... Sapristi, c'est Lucienne qui se payerait de beaux chevaux ; et c'est pour le coup que ça ferait enrager la Santa-Columba...

– Qu'est-ce que c'est que ça, la Santa-Columba ?...

– Immaculée-Conception-Dolorès-Dora-Clémentine-Mercédès-Augusta de Santa-Columba, marquise. de je ne sais plus quoi.

– Fichtre !...

– Un vrai ruban...

– Raphaël, revenons à nos moutons ; veux-tu, oui ou non, m'aider à marier ta Lucienne ?

– Oui, parce que je suis certaine d'avoir un beau cadeau...

– Tu auras deux cadeaux.

– Vous donnerez de votre côté... Savez-vous ce que je voudrais ?... Une charrette anglaise pour *Bijou-d'or*... L'âge l'adoucir, ce gamin.

– C'est promis.

– Bien sûr ?

– Parole d'honneur !

– J'ai confiance en vous, petit père.

– Il faut que le mariage ait lieu le plus rapidement possible.

– Je comprends...

– Non... Tu ne comprends pas... Oh ! mais pas du tout... pas du tout...

– Le gentilhomme campagnard s'est amouraché de quelque fille ?... Hein ?... je devine... Vous n'ajoutez rien ; donc la raison ne me regarde pas... Attendez... Mademoiselle Lucienne ne viendra pas demain mardi... ni mercredi... Jeudi matin, elle sera au manège avec son amie la vicomtesse de Brunoy... J'essayerai d'arranger quelque partie où votre jeune homme pourra nous rencontrer...

– C'est cela.

– Je vous rendrai réponse ?...

– Chez moi, si tu veux bien... 25, rue Montmartre... au petit premier... Aie confiance, mignonne... Tu n'as pas oublié ?

– Non ; vous avez été très bon pour moi, quand je suis sortie de l'hôpital... Sans vous, je serais morte... ou pis encore, sur le trottoir...

– Pauvre chatte, va !

– Vous êtes laid, mais je vous aime bien...

Madame Raphaël se dressa tout à coup :

– Le temps change, il va pleuvoir... Ma jambe me fait mal...

– Tu souffres toujours ?

– Ce n'est rien... Le changement de temps...

– Tout est convenu : tu viendras chez moi me rendre compte de ce que tu peux faire ?

– Quel jour ?

– Vendredi... de midi à deux heures.

– Parfaitement... Nous avons longuement causé... Je suis si bavarde... Voulez-vous prendre un petit verre de chartreuse ?... sans façon...

Raphaël pressa un bouton électrique.

La bonne accourut :

– Clorinde, de la chartreuse et des verres !...

– Épatante !...

– Ah ! mon cher ami, je suis plus heureuse ici qu'à l'Hippodrome... et puis je fréquente du beau monde et j'ai appris à me tenir... Un seul défaut... je parle trop... Si vous saviez combien il est pénible d'apprendre quelque chose à des demoiselles de bonne famille... Elles doivent saluer avec grâce... Si c'est une dame qui passe en voiture et que l'on soit en selle, haut la cravache ! vers les lèvres !... baissez graduellement !. Pour saluer un homme, un simple signe de tête... Hop !... hop !... Il y en a qui se retournent au Bois pour voir galoper les messieurs ; c'est moi qui te les arrange...

– Prenez-vous quelque chose à la Cascade ?

– Ah ben, oui, jamais de la vie !... Faudrait voir... du monde comme il faut... Je te les amène... je te les ramène... au trot !... au galop !... hop !... hop !... La piste tremble aux Champs-Élysées !...

– Tu vas t'éreinter, ma pauvre fille.

Elle se grisait, en effet, avec son verbiage, la jolie Raphaël, tant elle se trouvait joyeuse de faire savoir à son protecteur qu'elle était arrivée à quelque-chose.

Ils choquèrent leurs verres, portèrent leur santé réciproque et, bien que boitant un peu, madame Raphaël accompagna M. Lejet jusqu'à la porte de son appartement.

Écrivez-moi ; mais ne revenez plus ici, mon oncle... maman Chapuzet monte la garde... Des hommes ? jamais !...

– Je crois, ma parole, que tu veux te faire canoniser ?

– Ne dites donc pas de bêtises.

– A vendredi...

– Au revoir, petit père.

M. Lejet se frotta les mains et murmura :

– Chez Tinders, maintenant...

Le vicomte Jean venait de partir pour Montmorency, en compagnie d'un membre du cercle des Mirlitons, un ami de son père, le jeune baron Armand de Boistel. Ce dernier avait reçu du comte la mission intime de dégrossir le

campagnard, et il en profitait de son mieux, allégeant même la bourse de son camarade.

Le comte de Tinders attendait M. Lej et, le seul homme avec lequel il pût causer librement, et il lui fit part de ses espérances au sujet de la transformation de l'enfant adoptif des Mathurin.

– Je sais bien, dit-il, que le baron de Boistel auquel j'ai confié mon fils, a une réputation détestable. qu'il est joueur en diable, coureur de cabotines et coureur de dots... C'est précisément pour cela que je l'ai choisi... Je veux que Jean soit joueur, débauché ; qu'en un mot, il ait tous les vices... tous les vices... Il est à bonne école, il réussira... Vous êtes étonné de mon langage ?

– J'avouerai franchement à monsieur le comte.

– C'est que, mon cher monsieur, vous n'appartenez pas à notre monde. Pour être armé contre le mal, il faut le connaître... J'espère qu'avant huit jours, le vicomte aura pour maîtresse la toute blonde Reither de la Comédie-Française et qu'il fera des folies pour elle... A propos, si madame Raphaël décide que l'entrevue en question aura lieu au bois de Boulogne, n'ayez aucune inquiétude au sujet de notre cavalier... Jean n'est pas gracieux en selle ; mais il est solide comme un pont... Ernest, le valet d'écurie, disait, il y a un instant, qu'il fallait que le jeune homme eût un rude corps pour monter *Feuille-de-Frêne*, une bête enragée... En ce qui touche l'escrime, Jean deviendra une bonne lame... un bras d'acier et un jarret de fer... M. Geanty, le maître d'armes, se déclare aussi satisfait que Lejallais, le professeur d'équitation.

– M. le vicomte est doué d'une intelligence supérieure.

– Certes... les études qu'il a faites là-bas dans sa province l'ont singulièrement développé... Il écrit gentiment... Après tout, le moral m'importe peu : je lui recommande surtout d'être toujours ganté... Ces diablesses de mains me font ombrage avec leurs cicatrices ; mais j'ai trouvé l'explication : il dira partout que les médecins lui ont conseillé de s'adonner aux travaux manuels, à cause de la faiblesse de sa constitution...

– Le vicomte n'est pas en peine.

– Pourvu qu'il n'aille pas tomber amoureux de votre écuyère... J'aime mieux pour lui la Reither, une actrice, cela pose toujours un jeune homme,

tandis que votre Raphaël...

– Raphaël ?... charmante enfant.... une timbale, comme dit madame Chapuzet.

– Elle doit être vicieuse ?

– Je ne crois pas...

Au moment où le directeur de l'agence de la rue Montmartre se retirait, mistress Jackson entra toute bouleversée dans le cabinet du comte.

– Monsieur... monsieur... le petit prince a eu un étourdissement... Je suis venue vous prévenir... Mon Hector...

– Donnez des ordres ; on ira chercher le docteur.

– Si Monsieur était assez bon pour venir le voir... Il souffre tant, le pauvre petit et monsieur le vicomte n'est pas là... Venez, Monsieur, je vous en prie...

– Mistress, je n'ai pas le temps aujourd'hui... mon banquier...

– Oh ! Monsieur...

– Si Dieu était juste, il reprendrait le monstre.

La gouvernante regardait son maître avec des yeux pleins de larmes.

– Quelle affreuse parole, Monsieur... Comme votre visage est devenu mauvais...

– Pour la dernière fois, mistress...

– Je ne vous ai jamais vu avec ce visage... Vous me faites peur et je me demande si c'est bien à un homme que je parle...

– Insolente !...

– Vous n'êtes pas bon, Monsieur, Dieu vous punira.

La gouvernante revint bien attristée auprès du malheureux enfant.

– Il n'a pas voulu venir ?

– Non, fit-elle d'une voix sombre.

Le nain eut une parole si amère, que mistress Jackson le supplia de ne plus parler.

– Maman Josué, es-tu bien sûre que cet homme soit mon père ?

Et puis, il murmura les dents serrées :

– Le maître disait l'autre jour qu'il voulait me faire mourir... Et moi, si je tuais le maître ?...

Le soir, le vicomte Jean et le baron de Boistel revinrent de Montmorency. La journée avait été superbe. Ces messieurs étaient allés en chemin de fer jusqu'à Enghien, et, là, ils avaient loué des chevaux qui les conduisirent jusqu'à la forêt de Montmorency..

Armand de Boistel était originaire de la Dordogne ; il avait fait son droit à Rennes. Certains incidents étant survenus dans son existence désordonnée, depuis plusieurs années, il vivait à Paris des aumônes de son ancienne maîtresse, madame Pauline Télén, l'une des jeunes étoiles de l'Opéra-Comique.

Au cercle, le comte de Tinders s'était encore laissé gagner fort crânement une centaine de louis par Boistel ; le baron était devenu le familier de l'Américain.

Toujours mis à la dernière mode anglaise, toujours paré de son monocle et de ses favoris blonds ardents, Armand de Boistel s'enorgueillissait d'être le mentor du provincial.

Et, comme, malgré soi, on copie un peu le ton et les allures des personnes qui vivent dans votre intimité, le vicomte Jean semblait se poser déjà en gentleman.

Le comte de Tinders regardait son fils avec orgueil.

– Cher enfant, je suis fier de toi ; tu me consoles de mon malheur... Ah ! comme il est à plaindre, l'homme qui, parvenu à l'âge mûr, n'a pas un autre lui-même pour lui survivre...

Et le comte ajoutait tout bas :

– Je n'ai pas toujours pensé ainsi...

V

Le village de Nègre-Combe était bien changé depuis le départ de l'enfant adoptif des Mathurin.

Partout les mêmes plaintes se faisaient entendre.

– C'est bien la peine d'élever des enfants pour qu'ils vous plantent là quand ils sont grands.

– Mais, disait-on, le Nègre-Combe n'était pas le fils des Mathurin... Son devoir exigeait qu'il se rendît aux ordres de son père, si heureux de le retrouver.

– Le Nègre-Combe appartenait aux Mathurin, puisque ce sont les Mathurin qui l'ont élevé, et que, sans eux, le *trouvé* serait mort bien certainement à l'hospice de Limoges.

C'étaient des commentaires interminables, les mauvaises langues se donnaient libre carrière :

– Ils étaient trop fiers d'un gars qui n'était pas le leur.

– Pour sûr que la Nicole en perdra la raison, cette vieille avare qui se privait de tout pour faire un magot à *l'épouseu* de la Petiote.

– Ils se vantaient de n'avoir qu'un fils pour pouvoir tout lui donner... Eh ! *viéclaze*, quand on veut compter avec l'avenir, il faut avoir plusieurs enfants.

– Té, les gens malins n'aiment pas à diviser leur fortune...

Mais ceux que le départ de Nègre-Combe, avait profondément affligés, c'étaient les *anciens* du village. Ils causaient entre eux, sur les talus du chemin, les vieux *peiri*, et l'on entendait les voix grêles qui se répondaient, pareilles à un concert de cigales oisives.

– Ce Nègre-Combe, qui nous aurait dit cela ?

– Vois-tu, Nicolas, quand il y a un garçon qui en sait un peu plus long que les autres, il faut toujours que quelque diable s'en mêle pour lui donner l'idée de quitter les champs... Aussi, on s'étonne que les paysans restent ignorants lorsque ceux qui pourraient les instruire les abandonnent... Ah ! de mon temps, on était bien plus attaché à la terre... Si l'on s'en allait, c'était malgré soi, quand l'Empereur faisait ses levées. Aujourd'hui, depuis plus de dix ans pourtant, on ne parle plus de guerres et nos jeunes gens désertent encore leur hameau... Dame, ils voient de belles choses ; ils ont des habits plus fins ; et, s'ils pleurent au départ, au bout de quelques mois ils ont oublié le village. Notre département est encore l'un de ceux où la paysan tient à la terre ; mais, en vérité, je vous le dis, l'heure est proche où le Limousin sera aussi dépeuplé que la Creuse...

– Maître Pierre, vous voyez clair dans les affaires, vous...

– Tout concorde pour ruiner l'agriculture... les impôts sont lourds... les gars qui nous restent manquent de courage en voyant leurs camarades à la ville, et ils pensent avec raison que ceux qui occupent un bon emploi peuvent se moquer de la gelée et de la grêle... Il viendra un jour où, personne ne voulant cultiver les champs, la France périra...

– Oh ! vous exagérez, maître Pierre.

– Je vois les choses telles qu'elles sont, Nicolas. Tout récemment encore, nous avons perdu le fils à Pilou, qui va à l'École normale... De celui-ci, je n'ai rien à dire : il sera instituteur et il se rendra utile. Autrefois, on ne savait pas lire, et c'était un tort. Aujourd'hui, il est bien que le paysan apprenne à lire, à compter, à régler lui-même ses petites affaires ; mais mieux vaudrait encore rester dans l'ignorance que de se croire obligé de désertier le sol natal... Nos jeunes gens vont dans les villes. Ici, le grand air en faisait des hommes ; là-bas, ils meurent comme des moucheron... Le médecin disait encore, l'autre jour, que les gars élevés à la campagne et transplantés dans les villes deviennent presque tous poitrinaires... Ah ! la conscription nous enlève bien assez de travailleurs sans que nos enfants s'en aillent d'eux-mêmes... Le gouvernement devrait donner des primes à ceux qui vivent avec la terre et font vivre les autres ; il faudrait instituer des caisses de retraite pour les cultivateurs... C'est mal d'oublier ainsi les campagnards et de leur refuser tout encouragement... Si la France ne relève

pas l'agriculture, la France est perdue... Oui, mes amis, c'est la fatalité qui a voulu que cet enfant – l'espoir du village – nous fût violemment arraché... Pauvre Jean !.. Fallait-il pas qu'il fût le fils d'un comte, lui, qu'on a jeté à l'hospice comme un chien ? Je me rappelle combien il a été difficile à élever, ce *drôlard* tout frêle, tout délicat... Les médecins le condamnaient : on disait qu'il allait mourir... Eh bien, les Mathurin se sont saignés aux quatre veines pour en faire un homme ; il est devenu plus fort que le grand noir qu'il abattait par les cornes ; il s'est instruit à l'école de M. Gauffier ; il a appris le latin avec notre curé ; et, dès qu'il a été robuste comme un chêne et savant comme un livre, on est venu le réclamer... Ce n'est pas juste, cela. non, ce n'est pas juste...

– Cependant, maître Pierre, les Mathurin ont consenti à son départ.

– Ils ont consenti, dis-tu ? Mais, Jérôme, pouvaient-ils s'y opposer ? Le comte leur a prouvé clair comme le jour qu'il était le père et qu'il allait faire à son enfant une vie de bonheur. Ils ont consenti ?... Est-ce qu'on refuse quelque chose à un seigneur, à un noble ?... Je vois encore la Nicole aussi pâle qu'un linge après le départ de son fils... Elle s'était contenue, la malheureuse, mais la douleur était trop forte et elle l'a couchée toute raide au milieu de sa grange...

– Mademoiselle Blanchette aussi est bien à plaindre...

– La Petiotte, si attentive et si bonne, passe maintenant sans saluer personne. Elle a comme une honte au cœur... Son temps, elle l'emploie à lire des livres de piété que lui prête notre curé, des histoires de saints, de saintes... que sais-j e encore ?.. Monsieur le curé est toujours à répéter : « Apprenez à souffrir, ma chère enfant ; c'est une cruelle épreuve à laquelle Dieu vous soumet ; soyez forte... » Forte ?... Elle deviendra folle un jour ou l'autre, ou bien elle partira pour Paris et elle fera quelque mauvais coup... Elle, si rieuse d'ordinaire, elle refuse d'aller au bal ; et, si nos femmes lui parlent, elle les regarde avec ses grands yeux vides... On dirait que le diable a emporté son âme... Hélas ! tout va mal dans le village : on n'a de goût à rien... Oh ! ce Nègre-Combe que j'ai fait danser sur mes genoux, s'il savait tous les malheurs que son absence nous prépare !..

– Ne vous désolez pas, maître Pierre, le Nègre-Combe est un brave cœur, il reviendra au pays.

L'orateur hocha la tête :

– Ah ! vous les connaissez bien peu les jeunes gens de la ville... Une fois sortis de chez nous... bernique !.. Va-t-en voir s'ils viennent ! Et les citadins s'étonnent parfois que nous les haïssions ? En vérité, pouvons-nous aimer ceux qui nous arrachent nos fils ? Après tout, mieux vaut encore que nos gars ne reviennent jamais au village... La ville les gâte... Ils prennent de grands airs, et ils ont peur de se salir en touchant- nos mains calleuses... Le neveu à Bijard le cardeur se pavanne avec un chapeau à haute forme : il fait des signes de sa main gantée : « Adieu, mon brave... – Au revoir, Pierre... » Et puis il s'en va en dodelinant de la tête et en fumant de gros cigares, lui qui, naguère, manquait de chemise et se contentait de la poignée de châtaignes blanchies que notre femme lui donnait par commisération.

– Le petit Neutrain, l'employé de la Banque, ne vaut pas mieux que Bijard...

– Neutrain ?.. En voilà un autre. Il était payé pour nous faire voter... Il nous suivait partout, l'imbécile, en nous débitant de longues tirades en français et ne comprenant pas que nous crevions de rage de voir qu'il faisait semblant – le sot – d'avoir oublié notre patois...

– Le Nègre-Combe ne fera pas ainsi...

– Eh ! eh !...

– Est-il vrai que les Mathurin n'aient rien gardé de l'argent du comte ?

– Pas un sou... Cet or que Le Hallier avait reçu pour eux leur brûlait les doigts... Le maire l'a accepté pour le bureau de bienfaisance... Et encore, il s'est trouvé des pauvres qui n'en voulaient pas : on disait que c'était le prix du sang et que cet or porterait malheur...

La conversation cessa tout à coup : les vieillards venaient d'apercevoir Mathurin et la Petiote qui marchaient côte à côte, indifférents aux mille bruits des hêtrées pleines de chants d'oiseaux et de battements d'ailes.

Lui, tout cassé par l'âge, les yeux pleins d'effroi et paraissant chercher le sens de quelque mystère inexplicable ; elle, muette et pâlie, le regard fixe, et belle encore sous le masque de la douleur.

La pauvrete se disait que les lettres devenaient rares et moins familières ; et, comme ses parents les Pitois ne comptaient plus sur les promesses de Nègre-Combe, ils la tourmentaient pour la décider enfin à prendre un parti.

On craignait pour sa raison, car elle restait de longues heures sans parler, fuyant ses compagnes, refusant de prendre part aux bals du dimanche, et, chaque soir, rêvant sur sa chaise de paille et incapable de filer la laine blanche dont elle savait tirer de si longues traînées. La mère – une vaillante – essayait de donner du courage à sa fille : elle contait qu'elle aussi, elle avait souffert du mal d'aimer, lorsqu'elle avait dû épouser le beau Trallou, mais qu'elle ne se repentait point du sacrifice imposé à son cœur. Tout ce que le bon Dieu faisait était bien fait : elle s'était heureusement mariée à Pitois, l'un des fermiers les plus riches et les plus laborieux du pays, et son amoureux d'antan, Trallou, – un grand querelleur – avait été condamné à deux ans de prison pour s'être battu avec un cantonnier... Blanchette devait être raisonnable ; le Nègre-Combe était perdu pour elle ; on trouverait plus de vingt partis qui le vaudraient sous tous les rapports... Déjà, le fils à Leuïnard s'était présenté... Pichier, le grand Pichier, celui qui possédait les terres de la Vélette et les bois de Morebon, se mettait sur les rangs... Et François Béjeu, Béjeu le rich... On n'aurait que l'embarras du choix...

La Petiote écoutait sa mère d'une oreille distraite, avec cette pensée inexorable qu'elle était frappée au cœur et que cela ne se guérit pas.

Mathurin et Blanchette s'entretenaient de leur infortune commune :

– Vois-tu, Blanchette, le bonheur n'est pas fait pour nous... On se tue au travail... on économise... on peine toute sa vie avec l'espoir de laisser quelque chose à quelqu'un que l'on aime, et puis...

– Je souffre bien aussi, allez, père Mathurin.

– Pauvre petite...

– Et la mère Nicole ?

– Elle se mange les sangs...

– Oh ! fit la jeune fille avec un geste de terreur, si Jean savait ce qui se passe, il reviendrait au village... Oui, votre fils reviendrait...

– Mon fils ?... Plus maintenant... Je suis sans doute un homme maudit, puisque Dieu et les hommes s'entendent pour me prendre mes petits. Maudit. oui... maudit. Blanchette, ne nous pressons pas tant. Quand je rentre à la maison, vois-tu, il me semble toujours qu'il y a quelqu'un de mort.

Il avait raison, le paysan. Sa maison, autrefois si joyeuse, lui faisait l'effet d'un tombeau. C'était pitié de les voir ainsi, les rois du village de Nègre-Combe : Mathurin, assis devant un panier de châtaignes qu'il pelait d'une manière inconsciente, le regard perdu dans la flamme du foyer ; Nicole, vêtue de noir, comme au lendemain de la mort de son premier fils. Et tous deux, ils abrégeaient les veillées, d'un consentement tacite, pour ne point avoir à s'entretenir de l'éternelle question qui les torturait.

La récolte était superbe, malgré les dires des anciens du village ; les granges pliaient sous le poids des grains entassés ; mais toute cette munificence de la Nature était accueillie avec froideur par les Mathurin... Que leur faisait la fortune ?... Ils auraient toujours de quoi vivre... Après leur mort, leurs biens, amassés à force de travail et de privations, iraient à des neveux qu'ils connaissaient à peine. Les voisins, comprenant cette immense douleur, ne venaient plus frapper à la porte, et la grande cuisine où se tenaient naguère les longues réunions d'hiver était déserte ; seule, la Petiotte se hasardait à troubler le silence des deux vieillards.

A ces heures bénies, il semblait qu'un rayon de joie illuminât ces visages flétris et les ramenât à l'espoir. Tout doucement, la Nicole se dirigeait vers le bahut de la cuisine ; et là, dans un tiroir où se trouvaient sa couronne de mariée, sa jeannette d'or et son alliance, elle prenait quelques feuilles de papier soigneusement pliées entre elles.

C'étaient les lettres de l'absent.

A la clarté de la lampe de cuivre, Blanchette lisait à haute voix les lettres de son fiancé. On les savait par cœur, mais on éprouvait encore du plaisir à les entendre. Jean y parlait avec son âme : il contait la tristesse dont il se sentait envahi au milieu du luxe qui l'entourait ; il disait son affection profonde pour ses parents adoptifs, son espoir de revenir au pays, son désir si légitime de remplir ses engagements d'enfance. Il disait aussi l'amertume qui crispait ses lèvres au souvenir des joies disparues et son insouciance pour les choses nouvelles et les amitiés récentes. Son absence ne saurait durer. Le temps s'écoulait ; et, depuis plusieurs semaines, Nègre-Combe avait gardé le silence.

Mathurin et la Petiotte arrivaient à la maison. Debout sur le seuil de sa porte, Nicole attendait son homme. Quand la brave femme les vit tous deux,

aussi tristes et aussi découragés l'un que l'autre, elle n'osa souffler mot. Blanchette l'embrassa bien fort et accepta l'invitation à dîner qui lui était faite.

On se mit à table.

C'est là où il s'asseyait, dit Nicole en désignant une place restée vide.

– Comme c'est grand ici, remarqua la Petiotte.

L'homme secouait tristement la tête.

– N'est-ce pas, ma Blanchette, que tous les bruits que l'on fait courir sont faux. que tu n'es pas si pressée de te marier et que tu n'épouseras pas le fils à Leuïnard... ni Pichier... ni Térain. ni Béjeu le riche ?.

– Je ne me marierai jamais. L'autre jour, mademoiselle Marie, la fille de nos anciens maîtres, est venue à la maison. Notre demoiselle, qui m'aime bien, me disait de douces paroles, tout en me faisant comprendre que je ne pouvais pas songer à épouser le vicomte de Tinders.

– Et tu as répondu ?.

– J'ai répondu que, le jour où j'aurais perdu tout espoir, j'irais me noyer, là-bas, au trou de la Nauve.

– Malheureuse !... cria Mathurin, malheureuse !. C'est qu'elle le ferait comme elle le dit.

– Ah ! voyez-vous, murmura Nicole chancelante, c'est plus fort que moi. J'ai essayé de tenir bon pour ne pas tourmenter la fillette. Maintenant, je ne puis plus. non, je ne puis plus. J'étouffe. Laissez-moi pleurer.

Les sanglots l'étranglaient. La Petiotte se mit à genoux auprès d'elle et, se faisant violence, elle parla d'espoir.

– Non. non. soupirait la vieille, il est perdu. Il est mort pour nous. mort.

Alors, le paysan d'ordinaire si craintif, le vieux bonhomme qui, lorsqu'il parlait à un monsieur, cherchait ses phrases, se leva, irrité : il saisit une bouteille et l'écrasa sur la table :

– Je suis un lâche. une canaille. J'aurais dû lui dire, à ce comte, que le Nègre-Combe était à nous. que je lui défendais de l'emmener. Pas du tout. cela, c'est moi qui ai conseillé à Jean de suivre son père. Son père !. Et si le monsieur avait menti ?. Il y a comme cela des riches qui sont contents d'adopter des jeunes gens tout formés. nom de Dieu ! si c'était vrai

pourtant. Si c'était vrai, je prendrais ma faux et j'irai fendre le crâne du monsieur.

– Mathurin, dit Nicole, voilà que tu déraisonnes. Le monsieur était bien en règle, va.

La jeune fille s'était levée :

– J'ai confiance, moi.

Mathurin la contempla avec des yeux égarés.

– Oui, reprit-elle, je vais lui écrire. Je lui dirai que vous vous mourez ici. Il me comprendra. Il aura pitié de voire douleur et de ma faiblesse. J'irai à Paris ; je me mettrai aux genoux du comte. Je lui dirai que l'on se meurt chez nous. Nègre-Combe reviendra.

Et c'était ainsi que se terminait la conversation chaque fois que la Petiote essayait de donner du cœur aux Mathurin, ne s'apercevant pas elle-même que les roses de ses lèvres se changeaient en pâles violettes et qu'elle se courbait, tout comme une vieille femme.

Au village, les gens n'étaient pas tous bons, et ceux qui, tout d'abord, avaient semblé s'associer le plus vivement aux regrets causés par l'absence de Nègre-Combe, disaient que Blanchette était folle d'aimer un monsieur. Le temps n'était plus où les gentilshommes faisaient honnêtement la cour aux filles de la campagne... La Petiote avait tort de vouloir s'élever au-dessus de son rang...

Où se rappela qu'autrefois, elle mettait des robes magnifiques, les jours de dimanche, et qu'à l'église elle copiait les manières des demoiselles de la ville. On fut jusqu'à laisser entendre qu'il s'était passé quelque chose de mal entre les fiancés. Sans cela, la demoiselle n'eût pas refusé Béjeu le riche, un parti si avantageux.

– L'amour d'un noble ?... une belle affaire ! pensaient les gars qui lutinaient les filles. Est-ce qu'une honnête personne devait se laisser conter fleurette et continuer à écrire à un monsieur qui la planterait là et épouserait sans doute la fille d'un noble ?.

En aimer un autre ?... Blanchette ne le pouvait pas.

Aussi, elle paraissait indifférente aux commérages de ceux qui ne comprenaient pas, qui ne comprendraient jamais toute l'intensité de sa douleur. On la voyait, au milieu des chemins, la figure flétrie, se détachant

par la pensée des mille cancans du village. Elle voulait lutter. La froide raison lui conseillait de chasser de son âme le souvenir d'un homme qui, à cette heure, peut-être, la méprisait. Son amour-propre se mettait en jeu. Elle se moquait de la raison et souriait amèrement à cette idée que ses espérances étaient ridicules. C'est en vain que dans son cerveau obscurci et dans son âme troublée se présentaient les images de son vieux père et de sa mère, tous les deux la suppliant de renoncer à ses rêves insensés. Elle n'entendait rien. Elle ne voyait rien. La nuit se faisait peu à peu dans cette organisation fragile.

Il pouvait être trois heures du soir. Blanchette s'était assise sur le bord d'un pré en compagnie des enfants d'une amie de sa mère, deux mioches, une fillette de six ans et un bébé de quatre ans. Cette journée d'hiver était pleine de soleil et les paysans en profitaient pour mener bon train les travaux : on entendait le bruit des roues charriant les terres et les engrais et quelques chansons de bouviers qui se perdaient dans l'air.

– Comme tu es triste, Mam'selle ! dit la fillette.

Les familiers la nommaient la *Petiotte* ; mais, pour tous les autres, elle était *mademoiselle*.

Le petit enfant essaya de répéter la phrase de sa sœur. Blanchette ne répondit pas.

– Parle, Mam'selle ; parle-nous.

– Oui... *parne-nous... parne-nous...* faisait le tout petit effrayé par le silence de sa grande amie.

Blanchette prit la fillette sur ses genoux pendant que l'enfant se roulait sur l'herbe.

Des gars vinrent à passer. Ils revenaient du travail : c'étaient les fils à Bourlon, un gros fermier lui aussi, des cousins de Béjeu le riche, l'homme qui voulait épouser la *Petiotte*.

– Ehh dit l'aîné, voici mademoiselle Pitois.

– La vicomtesse, ajouta l'autre.

Ils marchaient, la pioche sur l'épaule :

– Bonjour, mademoiselle Blanchette.

Elle s'inclina.

– Quoi de nouveau ? reprit le grand Bourlon, une sorte de colosse aux cheveux roux et à la lèvre lippue.

– Dites., Mam'selle ? intervint le frère cadet.

– Je n'ai rien à vous dire, Monsieur.

– Comment ?... il n'écrit donc plus le vicomte, le misérable « trouvé » auquel on donnait la « brenée » des cochons, quand il criait la faim chez nous ?.

– C'est faux cela. Les Mathurin.

– Voilà, continua Bourlon jeune, qui était un peu moins brutal que son aîné, c'est votre faute aussi. Vous vous ennuyez à mourir. Pourquoi n'épousez-vous pas notre cousin Béjeu ?.

– Je ne veux pas me marier, Monsieur.

L'aîné des Bourlon eut un ricanement féroce :

– Ils sont trop verts, ma Dulcinée. Et vous êtes assez simple pour croire que le Nègre-Combe pense à vous ?

– Je le crois.

– Pauvre folle !. avec cela que Paris manque de femmes. J'ai été en garnison dans la capitale, moi. Je sais ce qui en est. Oui, mademoiselle Blanchette. il y a là-bas des femmes jolies à vous faire crever de rage.

– Comme tu as l'air méchant, Bourlon, murmura la fillette, qui se cramponnait au cou de la Petiotte et semblait vouloir la protéger contre les gars.

Blanchette se leva et prit les enfants par la main.

– Ça vous fait fuir cela, vicomtesse. Et cependant, c'est la vérité pure. Le Nègre-Combe ne pâtit pas, allez. A Paris, du moins, il n'a pas besoin de se cacher comme ici pour faire ses farces. Tout le monde sait.

– On ne sait rien. vous mentez.

– Eh ! la belle, quand vous alliez tous les deux aux carrières de Vicrampes, ce n'était pas pour cueillir des prunes, je suppose.

– Si Jean était là, vous ne m'insulteriez pas.

Le plus jeune des Bourlon prit la parole :

– Mignonne, on voudrait vous faire entendre raison. Béjeu est un honnête garçon, lui. Il est plus riche que vous. Il ne vous tromperait pas, notre

cousin, tandis que votre vicomte, voyez-vous, on ne sait pas. on ne sait pas. Réfléchissez. – C'est dit. Au revoir, Mam'selle.

Et les deux campagnards continuèrent leur route.

Blanchette se sentait défaillir. A un moment, son visage, illuminé par les rayons du soleil qui descendaient des hautes branches, eut une expression si déchirante et si désespérée, que les enfants qui jouaient auprès d'elle prirent peur et s'enfuirent au loin.

Le facteur vint à passer. Il se rendait au village ; il rencontra la jeune fille qui se tenait immobile et comme pétrifiée au milieu du chemin.

– Mademoiselle Blanchette, que regardez-vous là ?... Vous avez deviné peut-être ?... Une lettre pour vous... une lettre de Paris...

– Oh ! fit-elle avec un gros soupir d'enfant, en portant les mains à son cœur.

Et, ayant reçu la lettre, elle marcha si loin et d'un tel pas, que le facteur, lui aussi, la crut folle.

Elle était seule, enfin !... Qu'allait-il lui dire ? Son visage s'éclaira d'une joie subite... Elle était toujours la bien-aimée... Les Bourslon avaient menti... Jean lui confiait sa tristesse de toutes les heures, son impérieux désir de la revoir... Il contait à sa belle fiancée les efforts suprême qu'il tenterait pour accomplir ses engagements... Son âme stoïque l'exhortait au courage. C'était à la Petiotte qu'il appartenait de consoler les Mathurin... C'était elle qui devait soutenir Jean contre les injures et les calomnies des envieux... Tout le monde pouvait le suspecter ; elle, elle seule, n'en avait pas le droit...

Blanchette était comme transfigurée quand elle arriva chez les Mathurin.

Ce fut une explosion d'allégresse : la Nicole pleurait et riait ; le vieux Mathurin tapait dans ses mains et dansait au milieu de la cuisine.

Ce soir-là, Blanchette s'endormit, la lèvre riante.

VI

Un homme traversait seul l'avenue des Champs-Élysées. La nuit était profonde et la lumière du gaz se mourait sous l'atmosphère de brouillard qui pesait sur Paris. Tout à coup, l'homme se sentit saisi par une main invisible... Il voulut fuir... Un cri le cloua sur place... Il eut une sorte d'éblouissement et de terreur, comme si un spectre se fût dressé devant lui.

– Marguerite !...

– Tu m'as donc reconnue enfin ?...

Le promeneur essaya de voir au loin... Le silence était partout et les grands arbres, doucement battus par le vent, gémissaient. Au fond de l'avenue, une voiture marchait au pas.

– Eh bien, oui, c'est moi Pierre Ténard.. Je te croyais morte... Après ?..

– Après ?...

– Oui... finissons... je te donnerai de l'argent...

– De l'argent ?... ce n'est point cela que je suis venue chercher... Où est mon fils ?...

– Mort.

– Tu l'as donc tué ?

– Non, la maladie s'en est chargée.

– Tu mens, fit-elle avec un cri de rage. Mon fils est vivant... mon fils, c'est ce jeune homme qui t'accompagne...

– Folle...

– Folle ?... je ne suis pas folle... Depuis le jour où je t'ai rencontré dans la rue Vivienne... Tu ne te souviens pas ?. Une femme est tombée toute raide... Les passants s'attroupaient... Je n'avais pas de mal, paraît-il... tu étais pressé... Ta calèche fila au galop, malgré les supplications du jeune

homme qui était avec toi... Mon fils... oh ! je n'étais pas sûre... J'ai eu le courage de me taire... Aujourd'hui...

– Voici du monde... on peut nous voir... Suis-moi...

– Tu me tueras peut-être re... Je n'ai pas peur. Je veux voir mon fils.

– Viens.

La femme tenait le monsieur, se cramponnant à son bras, malgré lui.

Ils arrivaient à l'hôtel Tinders. L'homme congédia brusquement le valet de pied qui lui offrait ses services et il entra suivi de la femme dans un magnifique cabinet de travail.

Le feu de la cheminée répandait une douce chaleur, et la clarté des lampes accrochait çà et là des teintes d'or aux vieilles tapisseries des murs.

– Tu es chez le comte de Tinders, ma belle.

Marguerite se laissa tomber épuisée sur un fauteuil.

– Vingt ans. vingt ans de douleur.

– Pas de phrases, je t'en supplie, dit le comte. Tu ne t'es pas trompée. La redingote de M. de Tinders cache la blouse de Pierre Ténard. Mais le jeune homme dont tu parles est mon fils et non le tien. Ton enfant est mort. Je me suis remarié après m'être fait naturaliser Américain et.

Elle l'interrompit avec un ricanement plein d'angoisse :

– Marié ?.. Marié à une autre femme, quand ta femme n'est pas morte ?.
C'est faux. Tu mens, te dis-je. Mon fils est ici. Pierre, je veux mon fils.

– Pauvre femme.

– Prends garde, Ténard. C'est Dieu qui m'a conduite sur ton passage. La première fois, je craignais de m'être trompée. Une mère reconnaît. son enfant.

Les hoquets lui coupaient la parole et tout son être tremblait dans un mouvement convulsif.

Alors, le comte se mit à parler d'une manière moins dure.

– Marguerite, je reconnais tous mes torts. Je suis allé en Chine. en Amérique. j'ai fail fortune. je suis riche. riche. On m'avait écrit que vous étiez tous morts, toi, ton père, la tante Zoé, les enfants.

– Les enfants sont morts. ma tante est morte. mais, mon père est encore vivant, Dieu merci. J'ai pu rester honnête femme, grâce à mon travail.

– Désormais, tu ne manqueras de rien.

– C’est mon fils qu’il me faut, hurla-t-elle en le saisissant à la gorge.

– Je vais te faire jeter à la porte.

La femme redevint plus calme et finit par lâcher prise.

– Veux-tu, oui ou non, que je te dise la vérité ? Je me suis marié à Saïgon avec une Anglaise, et ce jeune homme dont tu parles est l’enfant de ma seconde femme.

– Tu me trompes. Tu ne pouvais te marier étant déjà marié.

– Déjà, en Cochinchine, j’avais reçu une lettre de France m’annonçant ta mort.

– Infâme.

– Laissons de côté les gros mots.

– Je te dis, moi, que je ne te crois pas.

Elle se campa devant lui :

– Achève donc ton œuvre, misérable. Tue-moi après avoir abandonné tes enfants. Oh ! je te démasquerai, comte de carton. On ne croira peut-être pas à cette épouvantable histoire. on m’enfermera dans un hospice d’aliénées ; mais Dieu, le Dieu auquel je crois et qui te maudit, aura pitié de mes angoisses et de mes terreurs.

Le comte restait assis sur une causeuse et rien dans son visage ne trahissait son émotion : c’était toujours le même masque paisible, les mêmes yeux sillonnés de fauves lueurs, le même sourire sardonique.

Marguerite le considéra quelques instants, et puis elle éclata en sanglots :

– Oh ! je L’en supplie, prends pitié de mon désespoir. Je me fais plus forte que je ne suis. ton froid regard me fait peur. J’ai bien pleuré, va. J’avais tort de dire que j’allais conter cette histoire. On crierait à la folie. Pierre, tu étais bon autrefois ; ce sont tes camarades et tes mauvaises lectures qui t’ont perdu. Tu es riche. je ne te demande rien. Mon père et moi, nous vivons en travaillant. Le père se fait vieux ; et, moi-même, je sais que mes jours sont comptés. Ténard, songe à cette existence d’amertume que tu m’as imposée. Rappelle-toi ce bal du Château-Rouge où tu te montras si généreux. Tu entrais alors dans la vie avec une bonne action. Aie pitié de ta femme, de cette malheureuse créature de Dieu qui a couché ses deux petits dans la bière. Laisse-moi voir mon fils. ou, si tu ne veux pas.

Elle eut un geste terrible.

– Tes menaces ne me font pas peur, Marguerite... Tu aurais dû déjà t'en apercevoir. Ce n'est pas ainsi que tu arriveras à me convaincre, ni à me rendre meilleur.

– Que faut-il faire alors ?

– M'oublier.

– Est-ce possible ?.

– Oui. Je suis mort pour toi, maintenant. Le Ténard d'autrefois n'a rien de commun avec le comte de Tinders qui te parle. L'un était français ; l'autre est sujet américain.

– Tu as abandonné ta patrie ?

– Parbleu !

– Tu n'es pas un homme. Tu as en toi quelque puissance diabolique.

– Peut-être...

– Et tu ne songeais pas qu'en venant à Paris, il arriverait un jour où ta femme te démasquerait.

– Toi, tu n'existes plus pour moi ; quant à mon autre femme, elle est morte à Saïgon. Je t'ai déjà dit que je vous croyais tous morts. On s'est trompé, voilà tout. Les agences françaises sont stupides. En Angleterre, de pareilles erreurs ne se seraient point produites.

– Et c'est tout ce que tu trouves à me dire, après vingt ans d'absence ?.

– Encore une fois, que veux-tu que je te dise ? . Tu n'as pas la prétention, je pense, de devenir la comtesse de Tinders ?.

– Non. mais j'ai la prétention d'obtenir justice et de prouver que le vicomte de Tinders, comme tu l'appelles, n'est autre que Jean Ténard.

– La justice te rira au nez. Nous sommes en 1880, et l'on ne croit plus à ces machines. On laisse ces histoires aux romanciers et aux dramaturges. Porte-Saint-Martin, Ambigu... tant qu'on le voudra. Hôtel de Tinders., . Jamais de la vie.

– Je sors ; et demain.

Marguerite se dirigea vers la porte.

– Eli bien, femme, demain, ton fils et moi, nous aurons quitté Paris pour ne plus y revenir.

– Mon enfant. Partir ? . Encore partir ? . fit-elle d'une voix égarée en se laissant retomber sur son siège. Oh !... non. non.

- Tu l’auras voulu.
- Sans cœur. Sans cœur...
- Tu le veux. je vais tout dire cette fois. Ce jeune homme est ton fils : mais, je ne veux pas qu’il sache que tu es sa mère.
- Oui. oui. je comprends. Il rougirait de sa mère.
- Je le conduirais plutôt au bout du monde. notre enfant...
- Oh ! Pierre, dis encore comme cela « notre enfant ». Ce mot me fait du bien. Regarde. Je pleure, je pleure de joie. Notre enfant.
- Va se marier.
- Ah ! il va se marier ? demanda-t-elle avec une intonation de bébé curieux et soumis.
- Il épouse une demoiselle noble et tu ne voudrais pas lui porter ombrage. Là, te voilà calme. A quoi te servirait-il d’aller trouver la justice ?. Et, en admettant même que l’on te donnât gain de cause, ne crains-tu pas que le vicomte ne se montrât peu flatté de retrouver sa maman pliée dans un châte de quarante sous ?.
- Alors. Il faut encore souffrir. Mais tu me laisseras voir mon fils ?.
- Oui, si tu me jures sur le crucifix que tu ne te trahiras pas. Te sens-tu assez forte ?.
- Tu me demandes si je serai forte, moi qui, depuis huit jours, vous ai suivis pas à pas, épiant dans l’ombre, doutant de moi-même et craignant toujours une méprise fatale. Oh ! oui, je serai forte., .
- Réfléchis à ceci : à la première alerte, je te signale à la police en t’accusant de folie ou de chantage. On t’enferme. J’emmène le jeune homme, et tu ne nous revois jamais.
- Jamais ?
- Jamais.
- Pierre Ténard, je suis prête à tous les sacrifices, pourvu que je puisse voir mon enfant, le suivre du regard dans la foule. Oh ! sois sans crainte, je ne vous importunerai pas. J’ai le cœur façonné à toutes les douleurs. Mais, tu m’entends, je ne veux pas qu’il parte. je ne veux pas.

Marguerite était aux genoux de M. de Tinders, suppliante, affolée. Sa face flétrie se contractait dans un spasme frénétique, et ses membres de

vieille petite femme, sous les heurts et les soubresauts de tout son corps, avaient des chocs de squelette.

– Ma chère, ne nous pardons pas en supplications inutiles.

– Tu es donc un monstre ? C'est donc Satan lui-même qui me parle ?

– Non, je suis un peu Américain, voilà tout. J'appartiens à la nouvelle école qui admet seulement les sensations et se moque des sentiments. J'ai lu quelque part – dans les œuvres d'un philosophe allemand, je crois – que toutes nos actions se ramènent à l'intérêt personnel. C'est à cette règle de conduite, règle absolue, que je dois ma fortune. Voyons, arri – vons au fait : de deux choses l'une, ou tu te retires d'ici avec un serment solennel que je n'aurai garde de te laisser oublier, ou, dès demain, tu m'entends, dès demain, tu trouveras figure de bois dans cet hôtel.

– Que faire ?

– Tu vas jurer de ne jamais révéler à âme qui vive ce qui s'est passé ici et de ne jamais te faire reconnaître par ton fils.

– Mon père eût été si heureux.

– Il ne s'agit pas de ton père. Veux-tu prêter ce serment ?

– Oui.

M. de Tinders se dirigea vers un bahut incrusté d'ébène. Il y prit un crucifix.

– Bien que je ne croie ni à Dieu ni à diable, je suis homme de précaution.

– Est-ce que tu n'as pas peur de Dieu, Ténard ?

– Pas du tout. Ce crucifix a été fabriqué par des Chinois sur mes indications. C'est un cadeau que je destine à la douairière de Lusignan, une tante de la fiancée de ton fils.

– C'est donc bien vrai, qu'il se marie ?

Bien vrai. Et, tu le vois, si l'on apprenait que tu es vivante, le mariage n'aurait pas lieu. Il épouse une demoiselle de haute lignée. Un mot de toi, et tout est rompu.

– Je garderai le silence.

– Donc, tu vas jurer sur le Christ.

– Je vais jurer.

– Lève la main. c'est cela. Tu jures de ne jamais déclarer à ton fils que tu es sa mère.

– Je le jure.
– Bien... tu es une courageuse femme.
– Je suis une vraie mère.
– Maintenant, n'oublie pas que, si tu as besoin de moi pour toi ou les tiens.

– Les miens sont morts.
– Il te reste ton père ?.
– Mon père travaille.
– Il est âgé.
– Je suis là.
– A ton aise. Souviens-toi de ton serment. J'aurais préféré de beaucoup ne point te rencontrer. Des agences imbéciles. Enfin. je compte sur toute ton énergie.

– Je suis mère, Pierre Ténard.

L'émotion contre laquelle Marguerite luttait était trop vive. L'exaltation la secoua encore dans une sorte de délire :

– Oh ! oui, je tiendrai mon serment. Je serai l'ange gardien de mon fils. Quand il passera dans sa belle voiture, il ne songera pas qu'une femme prie pour lui. Mon cœur déborde d'amour. Pierre, je ne te hais plus. Je l'aime, lui, de toute mon âme. Le jour de son mariage, je me mêlerai à la foule des mendiants qui encombrent le porche de l'église, et, lorsqu'il viendra à moi, souriant et béni, mon cœur battra bien fort ; mais mon visage ne me trahira pas ».

Le comte prit dans son portefeuille une liasse de billets de banque.

– Si ce n'est pas pour toi, que ce soit au moins pour ton vieux père. Il y a là de quoi vous mettre à l'abri du besoin.

Marguerite repoussa la main qui se tendait vers elle :

– Ne m'insulte pas. Si je ne suis plus ta femme. je suis la mère de Jean.
– Maternité platonique.

Le vent s'engouffrait dans le couloir au moment où Marguerite sortait de l'hôtel Tinders et une petite pluie fine commençait à tomber.

– Tiens, fit le comte, je n'ai pas songé à te demander ton domicile ?
– A quoi bon ? . Tu ne me verras plus. Adieu. Moi, je verrai mon fils.

Tinders respira bruyamment, comme si un poids énorme venait d'être enlevé de sa poitrine.

– Quelle rencontre !. Et dire que l'agence m'avait affirmé qu'ils étaient tous morts. Si elle allait parler ? Non. Elle est mère. Je la tiens.

Le comte regagna ses appartements, fort heureux de ne pas avoir été reconnu en compagnie de son fils, qui, ce soir-là, avait demandé à passer la soirée auprès du prince Tam-Tam.

Marguerite, mouillée jusqu'aux os, bien que son tablier fût relevé sur sa tête, arrivait à la rue Richelieu.

L'écrivain public et sa fille occupaient un tout petit entresol d'une des maisons qui font face à la Bibliothèque nationale. Ils avaient profité de l'offre bienveillante d'un marchand de curiosités qui les logeait pour rien, à la condition que M. Brénis tiendrait les livres du magasin

Le père Brénis est bien vieilli. Ses cheveux ont blanchi en ces nuits de douleurs lointaines sans doute, mais toujours présentes à sa pensée, où deux petits êtres sont morts emportés par la rougeole. Son visage, autrefois rasé de frais, est recouvert d'une barbe grisâtre et mal taillée : sur sa tête, un bonnet râpé. Le corps s'est prodigieusement engraisé dans cette inactivité physique ; le teint a pris ces couleurs jaunâtres que donne la vie passée loin du soleil. L'écrivain public reste toute la journée et souvent une partie de la nuit devant une table style Napoléon 1^{er} qui porte de lourdes serrures à tête d'aigle ; ses jambes paralysées sont enveloppées de couvertures. A droite et à gauche, un peu partout, ces mille objets bizarres, à la fois scientifiques et récréatifs, qui se trouvaient autrefois dans l'échoppe de la rue du Cardinal-Lemoine.

Marguerite Ténard est méconnaissable. Sa taille autrefois svelte et délicate s'est courbée ; les yeux se sont cernés de ces rougeurs violacées qui disent les souffrances sans nombre et les nuits sans sommeil. La femme a quarante-quatre ans : tout le monde lui en donne soixante. Les joues sont d'une maigreur affreuse, et l'on dirait même que l'être tout entier a subi une déperdition non seulement de force, mais encore de structure : les membres sont petits, le cou est frêle, la poitrine est étroite comme celle d'une petite fille.

D'ordinaire, elle sort vêtue de noir, mise avec la plus grande simplicité. Mais, pour la soirée qui vient de s'écouler, elle avait jeté sur ses épaules un vieux châle de barège et placé sur sa tête un chapeau couleur chamois, luxe des anciens jours, démodé, flétri et trop grand pour elle, puisque tout son corps revient peu à peu au néant. La jeune femme avait l'air d'une vieille proxénète.

– Rien. Je m'étais trompée. dit-elle en refermant la porte.

M. Brénis eut un soubresaut.

– Ce n'était donc pas lui ?.

– Non.

– En es-tu bien sûre, Marguerite ?

– Je lui ai parlé. Le monsieur a haussé les épaules. Et. j'ai vu que je m'étais trompée.

– C'est étrange. Tu m'avais fait un portrait si ressemblant.

Marguerite se débarrassa de son châle tout mouillé qu'elle étendit, sur deux chaises de paille, devant le brasier de la cheminée.

– C'est singulier, Margot : on dirait que tu évites mes questions ?.

– Non, père.

Et elle récita une histoire qu'elle s'était fabriquée à elle-même pendant le chemin.

– Il faut désespérer ?

– Oui.

– Et si cet homme s'était joué de toi ?... Ténard est capable de tout. un père qui abandonne ses enfants.

– Ton amitié pour moi t'égare. Je t'en prie, laissons-là cette conversation qui me peine au delà de tout ce que tu peux imaginer. Ce monsieur a dû penser que j'étais folle. Je me suis excusée de mon mieux.

Le père Brénis se remit au travail : il recopiait le manuscrit d'un roman contemporain ; et pendant que sa plume courait sur le papier, il murmurait :

– Comme l'auteur a raison de dire qu'une maison qui n'a pas d'enfant est une maison maudite. un paysage sans ciel.

La nuit de la mère se passa dans une excitation fiévreuse : elle regrettait sans doute d'avoir été obligée de mentir à son père ; mais elle avait le devoir d'obéir à son serment. Dans son cœur flétri, l'espérance rayonnait.

Ce beau jeune homme qu'elle avait vu galoper sur un cheval fringant, c'était son fils. Que lui faisait Ténard et son égoïsme terrible ?. Elle vivait soutenue par cette vision enchanteresse.

Aussi, le soir, lorsque l'avenue des Champs-Élysées s'emplissait d'ombre et de silence, elle passait et repassait devant l'hôtel Tinders, espérant toujours rencontrer son bien-aimé. A la fin du jour, si une voiture entraînée au galop fuyait au loin, deux yeux suivaient cette voiture pour y chercher la douce vision. Souvent, du côté des théâtres, sous le péristyle de la Comédie-Française, sur les marches de l'Opéra, une femme se mêlait aux crieurs de programmes, anxieuse, écoutant le bruit des voix, distinguant les coupés de maître. A la moindre alerte, l'ombre disparaissait pour reparaître un autre jour, aux abords du Bois de Boulogne, devant les glaces des cafés à la mode, aux portes des cabarets fameux. Jamais une parole, jamais un geste.

La mère voyait son fils ; et lui, il passait indifférent devant la forme humaine qui s'évanouissait à son approche, pareille à un mirage maudit.

Son secret, elle le possédait seule. Oh ! elle ne se trahirait pas. Une divination mystérieuse semblait déchirer les voiles qui recouvraient l'existence du jeune homme qu'elle suivait comme son ombre.

Lorsque Marguerite revenait à la rue Richelieu, le père Brénis avec cette force d'observation que possèdent si bien ceux dont la vue est constamment frappée par les mêmes objets, questionnait sa fille.

– En vérité, Margot, depuis quelques jours, ta physionomie change brusquement : tantôt, c'est comme un éclair de joie qui illumine tes yeux. tantôt, c'est une sorte d'abattement douloureux qui s'appesantit sur ton visage. J'ai peur que tu ne me caches quelque chose.

Elle inventait mille prétextes pour expliquer ses espoirs subits et ses craintes de tous les jours. Elle disait que certaines créances abandonnées allaient être certainement recouvrées, .. Une autre fois, elle laissait comprendre qu'elle s'était trop avancée dans sa dernière conversation.

Un jour, cependant, elle avait failli se trahir. Le vicomte Jean et son ami Armand de Boistel s'étaient arrêtés devant une exposition de tableaux du boulevard des Italiens. Mue par une force invincible, Marguerite avait suivi les deux jeunes gens et, brusquement, elle s'était trouvée face à face avec son fils.

– Voulez-vous que je lui parle, très cher ? murmura le baron de Boistel...
Voilà déjà plusieurs fois que je rencontre cette drôlesse. Quelque
entremetteuse, sans doute.

La femme avait disparu.

VII

Grâce à madame Raphaël, une entrevue allait avoir lieu entre le vicomte de Tinders et mademoiselle Lucienne de Dives-Laram.

C'était le matin. Il faisait un clair soleil d'hiver : cavaliers et amazones galopaient dans les allées dépouillées du Bois de Boulogne.

Il a des airs étranges, ce rendez-vous des Parisiens, lorsque ses arbres lèvent au ciel leurs bras de squelette ; que ses pelouses desséchées prennent des teintes d'opale et d'or, et que çà et là aux broussailles endormies s'accrochent les perles brillantes des premières gelées d'hiver. Le paysage s'agrandit. On voudrait être seul pour se croire transporté dans quelque région lointaine, et l'on a comme un regret que le luxe et la mode viennent troubler le silence de la morte Nature.

Ainsi pensait le vicomte de Tinders quand, au détour de l'Allée des Acacias, il se trouva face à face avec une amazone dont le cheval, effrayé par quelque objet invisible, menaçait de se briser contre les arbres du chemin.

Un cri de femme retentit. Le cavalier mit pied à terre, et, d'une main vigoureuse, il redressa la monture.

On le voit, l'imagination de M. Lejet n'avait pas eu fort à faire pour trouver cet expédient. Le bonhomme, pensant que les choses les plus simples sont les plus pratiques, avait simplement prié madame Raphaël de faire cabrer le cheval de son élève, au moment où elle apercevrait le vicomte.

L'amazone n'était nullement émue ; seule, sa compagne, madame Raphaël, s'escrimait en remerciements.

– Pourrais-je savoir le nom de mon sauveur ? fit la jeune fille d'un ton qu'elle essaya de rendre sérieux.

– Le vicomte Jean de Tinders, Mademoiselle, répondit l'élève de Lejallais.

Ce fut alors madame Raphaël qui, après avoir relevé le grand voile blanc qu'elle portait à son chapeau, signe distinctif de son professorat, prit la parole :

– Monsieur le vicomte, vous avez sauvé la vie à mademoiselle de Dives-Laram. Permettez-moi de vous remercier en son nom.

Cela dit, les deux jeunes femmes saluèrent le vicomte.

A son retour à l'hôtel, Jean conta à son père le petit incident du Bois. Il n'y attachait aucune importance et il affirmait même qu'il n'avait eu aucune peine à remettre en selle mademoiselle de Dives-Laram.

– De Dives-Laram ?. interrompit le comte de Tinders.. Diable, mon cher, comme vous y allez !.. Mais savez-vous que les Dives-Laram forment l'une des plus grandes familles de France ?...

– Je ne savais pas.

– Ce qu'il ne faut pas ignorer, c'est que vous avez le devoir d'aller dès demain vous enquérir des nouvelles de la demoiselle.

– On ne m'a pas donné l'adresse.

– Parbleu ! une jeune fille de bonne maison ne donne jamais son adresse ; mais un gentleman ne doit pas chercher longtemps... L'hôtel des Dives-Laram ? Boulevard Malesherbes.

– Et vous pensez, mon père, qu'il n'y aura pas d'indiscrétion.

– Non seulement il n'y aura pas d'indiscrétion ; mais, en vous abstenant, vous manqueriez à la plus simple des politesses...

– Alors...?

– Alors, demain, vers les trois heures, vous ferez atteler, et l'on vous conduira...

– Je n'oserai jamais.

– Ah ça ! dites donc, de quel bois êtes-vous fait ?. Vous avez une occasion superbe de vous poser dans le monde. Demain matin, une note sera publiée dans les Échos de tous les grands journaux de Paris. On ne parlera que de vous. Vingt ou trente francs la ligne, ce n'est pas une affaire.

– Je n’ai pas de mérite à avoir agi comme je l’ai fait. Autrefois, quand j’ai sauvé la vie à Blanchette en la protégeant contre un bœuf.

– Voilà des histoires qu’il faut oublier.

– Mais je ne puis oublier mon pays, mes parents. ma fiancée.

– Vous êtes donc fou, Monsieur ?

– Père, rappelez-vous que vous m’avez promis...

– Assez. ce que je sais, c’est que vous devez m’obéir. Vous êtes mon fils et nul autre que moi. Veuillez vous souvenir que, demain, à trois heures, je vous attends dans mon cabinet.

Le lendemain, à l’heure dite, Jean descendit de son appartement ; il rencontra son père vêtu, lui aussi, d’une grave redingote.

– J’ai réfléchi. je vous accompagne.

Ils s’installèrent dans le coupé que deux alezans dorés emportèrent du côté du boulevard Malesherbes.

Tout avait été prévu et décidé à l’avance. Madame de Dives-Laram attendait les visiteurs.

Madame de Dives-Laram appartenait à une vieille famille de la Vendée et elle avait rapporté de son pays toute la dignité et toute la morgue de sa race. Son mari était mort dans leur château de province et elle espérait trouver à Paris un bon parti pour sa fille.

Malheureusement, la dot était mince. On avait vécu largement, trop largement même, puisque l’on disait dans le quartier que les créanciers étaient menaçants et que, si la mère ne parvenait pas à marier richement sa fille, l’hôtel déjà hypothéqué allait être vendu..

Elle était presque légendaire, cette madame de Dives-Laram : il n’était pas une fête de charité, pas un concert, pas un bal, pas une soirée un peu tumultueuse où elle ne menât sa fille, avec des intentions matrimoniales fortement accusées. De son côté, la demoiselle montait à cheval au Bois, quêtait à domicile pour des œuvres pieuses, et malgré tout cela, les prétendants se faisaient rares.

On disait bien qu’un certain marquis de Lafayolle s’était présenté ; mais le malheur avait voulu que le marquis fût, lui aussi, sans le sou ; et la maman, que la nécessité éveillait aux idées pratiques, tenait ardemment à la fortune.

Au surplus, Lucienne était bien capable d'attirer les amoureux : grande, blonde comme les maïs mûrs, des yeux noirs *irrésistibles*, disait sa mère ; souple, nerveuse, svelte, comme les femmes que le bon Corot fait danser au clair de lune ; un teint diaphane, un pied mignon, des mains destinées au moulage de quelque sculpteur, un nez de Parisienne se mouvant et se dilatant tout petit et tout gracieux à la mobile rougeur de ses impressions ; sa bouche, avait dit un poète, un demi-in-32 relié en ivoire ; et de plus, une indolence de pose, des manières de chatte amoureuse, des vapeurs, des migraines légères, etc., etc.

Elle avait vingt-quatre ans ; elle en paraissait dix-huit à peine, tant son sourire était gracieux et enfantin.

La jeune fille s'était bien vite habituée à la vie parisienne, grâce aux conseils de sa mère, une Vendéenne de race, mais une Parisienne par vocation.

C'est donc avec gratilude que la mère accueillit les premières démarches de M. Lejet, auquel elle avait trouvé le moyen d'emprunter une somme assez ronde.

La dame ne contint plus sa joie quand elle apprit qu'il s'agissait du fils du comte américain dont tout Paris vantait les excentricités et aussi les rentes colossales ; elle ne pouvait en croire ses oreilles ; mais le directeur de l'agence mit tant de soin à lui expliquer la situation du comte de Tinders, de ce comte retrouvant son fils après de longues années d'absence, qu'elle crut deviner l'énigme :

– Je comprends. Il y a quelque histoire à cacher... Le vicomte est un fils naturel... Le comte l'a adopté... Si le jeune homme est bien, je ne chercherai pas les vers dans les cerises, comme on dit à la Roche-sur-Yon.

Déjà le comte de Tinders, prévenu par Lejet, s'était rendu auprès de madame de Dives-Laram. Les deux intéressés furent seuls à ignorer que l'on préparait leur union par une entrevue grosse de ficelles. Il eut paru plus simple de présenter tout bonnement le jeune homme à madame de Dives ; le comte fit comprendre qu'il avait des raisons sérieuses pour frapper ainsi l'imagination de son fils.

Mademoiselle Lucienne, à son retour au manège Lerain, fit, à haute voix, un éloge pompeux de son sauveur, et madame Raphaël, qui retirait ses

bottes, fut obligée de mordre l'une des tiges pour ne pas partir d'un beau rire.

Pendant que le comte et son fils se rendaient à l'hôtel du boulevard Malesherbes, madame Raphaël faisait son compte rendu au directeur de l'agence.

Lejet se frottait les mains.

– Ma Raphaël, ta fortune est faite.

– Écoutez... Entre nous, petit père, j'en ai assez du manège, et si je pouvais prendre ma retraite aux environs de Paris.

– Tu auras un château à Bois-Colombes...

– Oh ! mais ça m'ira très bien, Bois-Colombes...

– Tu roucouleras à ton aise...

– Certes. Savez-vous qu'il a l'air d'un gros paysan, votre vicomte ?...

– Ma petite, si tu veux le château, il faut garder pour toi tes observations...

Madame Raphaël suivait des yeux le bonhomme, qui rangeait des papiers dans de grands cartons verts.

– C'est donc sérieux ? demanda-t-elle d'une voix enjouée.

– Raphaël, je ne m'attendais pas à cette question... Tout ce qui se fait ici est sérieux.

– Vous avouerez bien que l'aventure est étrange... Que voulez-vous ! au manège Lerain, nous ne sommes pas habituées aux choses graves.

– Tu disais, cependant, l'autre jour, que, pour tout ce qui touche aux mœurs.

L'écuyère se prit à rire bruyamment..

– Sans doute... sans doute... on est à cheval sur les mœurs. Mais voici l'heure de mes leçons ; adieu, petit père, et bonne chance à votre paysan de vicomte !. Ma Lucienne va vous le retourner.

Madame Raphaël descendit précipitamment l'escalier de M. Lejet ; et, comme un omnibus traversait en ce moment la rue Montmartre, elle l'escalada, en vraie gymnaste.

Le comte et son fils venaient d'être annoncés à madame de Dives-Laram, et ils attendaient la maîtresse de la maison dans un salon meublé avec un goût exquis.

On sentait la femme dans ces draperies soyeuses aux tons bleu de ciel, dans ces sièges de velours à bois noir, au dossier très bas et fouillés dans le style Henri II. Des portraits de famille surmontaient de vieilles tapisseries de Fellelin. Au centre, une table surchargée d'albums et de livres dorés, deux statuettes en terre cuite ; une magnifique photographie de mademoiselle Lucienne, à moitié perdue dans une corbeille de camélias blancs.

– Hein ?... Elle est jolie, n'est-ce pas ? dit le comte, en montrant le portrait à son fils.

Jean semblait lutter contre une idée fixe.

– Mon ami, vous allez me faire une autre tête que cela...

– Mon père...

– Je vous en prie.

Le jeune homme essaya de sourire.

– Là... c'est mieux... Relevez un peu votre moustache... prenez un air militaire... La jambe bien droite... le corps délié, sans raideur... Ici, votre chapeau...

Madame de Dives-Laram se présenta. Elle était vêtue d'une robe noire très simple et d'un bonnet de dentelles à larges brides ; à son cou, pour toute parure, un camée de forme antique. Son visage long et osseux, encadré par de longues papillotes grises, s'éclaira d'un regard bienveillant.

D'un geste gracieux, elle indiqua des sièges aux visiteurs et prit seule place sur le divan adossé au mur.

Le comte s'inclina.

– Madame, je n'avais pas eu l'honneur de vous voir depuis la soirée de madame de Lumeau ; je suis véritablement heureux de l'occasion qui m'est offerte de vous présenter mon fils Jean.

– Le sauveur de ma fille ?... Ah ! vicomte je ne saurais trop vous exprimer ma gratitude.

Jean gardait le silence... Sous l'œil courroucé de son père, il se hasarda à balbutier quelques paroles :

– Je suis flatté, Madame. Madame.

Comme il s'embrouillait dans sa phrase, son père l'interrompit :

– Mon fils est d'une modestie excessive...

– Ce qui n'exclut pas le courage, continua madame de Dives-Laram... Lucienne est bon cavalier ; sa bête, paraît-il, a été effrayée par la vue d'un linge blanc. Enfin, grâce au vicomte, nous en avons été quittes pour la peur... – Vous habitez Paris depuis longtemps, Monsieur ?

– Non, Madame, depuis deux mois à peine. Ah ! voyez-vous, Madame, Jean est un grand chasseur devant Dieu et devant les hommes... il adore son pays du Limousin, ses grands bois, ses chasses à courre.

– L'hiver, Monsieur, doit vous paraître bien triste dans ces lointains isolements ?.

– J'ai été élevé à la campagne, Madame.

– Jusqu'ici, mon fils était trop jeune pour se hasarder dans le monde ; mes nombreux voyages en Chine, en Amérique, un peu partout, m'ont forcé à le confier à une cousine qui habite le château de Termel... Aujourd'hui, M. Jean est disposé à faire son apprentissage du monde.

– Et il ne pouvait le commencer sous de plus glorieux auspices... Savez-vous, mon cher comte, que la note publiée dans les journaux nous a attiré de nombreuses visites ?...

– Je suis véritablement désolé de tout ce tapage, madame, murmura Tinders. Et mon fils me disait encore, il y a quelques instants, qu'il en voulait aux journaux...

– Ma foi, nous eussions préféré que l'on passât nos noms sous silence ; mais nous ne devons pas garder rancune à la presse parisienne de s'occuper de notre monde, quand, d'ordinaire, elle est encombrée des prétendues prouesses de messieurs les roturiers.

– Ah ! la noblesse a bien besoin de se soutenir, soupira le comte. Du train dont marchent les choses.

Madame de Dives-Laram eut une moue :

– Moi, j'ai horreur de l'ouvrier !

– Et je partage absolument votre répulsion, dit froidement Tinders.

Le vicomte devint tout rouge.

– Cependant, mon père, l'homme qui travaille.

– Bah ! mon cher, tout cela appartient aux théories du jour... Je sais que votre bon cœur vous invite à l'indulgence ; mais votre naissance, votre nom, vous obligent à délaissé ces utopies...

– Monsieur le vicomte est royaliste, je suppose ? interrogea la maîtresse de la maison.

– Royaliste à porter sa tête sur l'échafaud, répondit le comte... Tel père, tel fils...

– En vérité, j'ai eu tort de faire une semblable question... Cependant, comte, vous êtes Américain ?...

– Américain ?... Oui, Madame... Mais républicain, c'est une autre affaire... C'est même tout ce monde d'ouvriers et d'industriels qui m'a dégoûté de mon pays. On parle de liberté, Madame... Ah ! mes compatriotes ont une jolie manière de comprendre la liberté.

L'Américain continua :

– Madame, je commence à prendre pied en France... Je viens précisément de me rendre acquéreur du château de Saint-Front, dans l'Oise.

– Vous devenez alors le voisin du comte de Berlier ?...

– En attendant de devenir son ami.

– Le comte est un homme charmant : il a une collection de tableaux qui est une merveille...

– J'aurai, moi aussi, ma petite collection.

– Vous êtes si riche... un nabab...

– Oh ! Madame. un nabab sans prétention, sans ambition politique... un nabab qui est heureux de faire le bien et de laisser un nom honoré à son fils.

– Un bon nabab, quoi...

– Oui, Madame.

– On est heureux d'être riche, continua la dame, pour faire l'aumône aux pauvres qui méritent notre compassion ; car je suis sans pitié pour les ouvriers paresseux ou libres penseurs.

Le comte prit un air enjoué :

– En principe, je me défie toujours de l'ouvrier parisien. Orateur et fainéant, voilà sa devise.

– Ma fille.

Ces messieurs se levèrent et attendirent pour se rasseoir que la jeune fille eût pris place sur le divan, à côté de sa mère.

– Lucienne, M. le vicomte de Tinders a tenu à s'assurer par lui-même que l'accident d'hier n'avait pas eu de suites fâcheuses.

Mademoiselle Lucienne se mordit les lèvres pour ne pas éclater de rire.

– Vous avez, sans doute un cheval très fougueux, Mademoiselle ? demanda le comte.

– Non, Monsieur. Black est presque toujours docile. Il a dû être effrayé par des jeunes gens qui galopèrent dans l'Allée des Acacias.

– Des cavaliers du dimanche ?. fit la mère.

– Oui, maman. des messieurs peu polis qui brandissaient des serviettes blanches au bout de leur canne.

Le comte s'étendit dans son fauteuil.

– Mademoiselle, il est regrettable que mon fils ne se soit pas aperçu de l'impolitesse de ces gaillards-là. Vous pouvez être certaine qu'ils eussent été châtiés d'importance.

Jean était tout rêveur. Il considérait longuement cette jeune fille d'une beauté exquise, et il trouvait dans ses traits une ressemblance frappante avec l'amie de son cœur, avec cette Petiotte qui devait bien pleurer là-bas, dans quelque coin du village. Seule, la chevelure d'or de la demoiselle le ramenait à la réalité. Il se représentait Blanchette vêtue, elle aussi, de cet élégant costume, et il se disait que sa brune fiancée était aussi belle et plus belle peut-être que mademoiselle Lucienne. Vraiment, le campagnard avait un air tout drôle, presque grotesque.

– Jean, à quoi pensez-vous donc ? dit doucement le comte.

Le vicomte Jean eut un sourire si béat et si ridicule, que ces dames étouffèrent un gros rire.

Tinders voulut excuser son fils.

– Le malheureux se livre depuis quelques semaines à un exercice très violent. Ici, la fatigue n'a pas d'excuse.

– Très gracieux, dit en souriant la mère de Lucienne. Vous faites des armes sans doute, Monsieur ?

– Oui, Madame, mais je ne suis pas fort.

Le comte était toujours prêt à la riposte :

– Jean tire agréablement l'épée.

– Lucienne aussi adore l'escrime.

La chose parut tellement extraordinaire au vicomte, que, malgré lui, il fit un signe de dénégation.

– Mais, mon cher vicomte, il n’y a rien d’étonnant à cela. Les jeunes filles des meilleures familles.

Tinders essaya encore de tirer son fils d’embarras :

– C’est que, voyez-vous, Madame, à Limoges, à Pensol, dans nos trous de province, les demoiselles ne prennent aucun exercice corporel, et je puis vous affirmer que tous les provinciaux trouveraient étrange qu’une jeune fille sût distinguer le coupé dégagé du parez-prime ou de la riposte au froissement de l’épée.

– Vous dites vrai, murmura madame de Dives-Laram, d’un air pincé. M. le vicomte a longtemps habité la province, il s’habituerà.

– Il ne demande que cela, Madame.

La mauvaise humeur de madame de Dives-Laram ne fut que passagère. Déjà, elle pardonnait au vicomte son ignorance des usages du monde ; elle trouvait même que M. Lejet avait chargé le tableau et qu’il suffirait d’un vernissage de quelques semaines pour faire un charmant époux du naïf campagnard. Les mines du Colorado, l’hôtel de l’avenue des Champs-Élysées, le château de Saint-Front lui chantaient au cœur : les exigences de ses créanciers, les dettes criardes, le désir de tenir son rang, tout ceci la rendait indulgente.

– C’est un paysan à décrasser, conclut la dame dans son for intérieur et elle se remit à causer en femme aimable avec le vilain.

– Êtes-vous bon danseur, mon cher vicomte ?

– Madame.

– Enfin, vous dansez ?

– Il danse, Madame, répondit Tinders. Il dansait mal ; mais, grâce à M. Drombrowski.

– Ah ! vous prenez des leçons au Polonais ?

– Oui, madame.

– Un excellent maître.

Et, comme ces messieurs se levaient pour prendre congé, madame de Divers-Laram laissa tomber ces mots :

– J’organise prochainement une petite sauterie. Nous aurons les Lumeau, les Visconti-Vernel, les Prioux. Si vous voulez bien, monsieur le comte,

accepter pour vous et monsieur votre fils une invitation à ma soirée. je vous ferai prévenir.

– Madame...

– Oh ! vous savez, tout à fait sans cérémonie. Il y aura un peu de musique pour égayer notre oncle l’amiral Rouzon, qui ne danse pas et n’aime guère à voir danser.

Madame de Dives-Laram tendit la main au vicomte :

– A l’anglaise, notre cher sauveur.

La voiture du comte reprit le chemin de l’hôtel de l’avenue des Champs-Élysées. Ces dames échangèrent leurs réflexions :

– Qu’en dis-tu, Lucienne ?

– Ce vicomte est bien paysan. bien godiche. bien nul.

– Enfin, te plaît-il ?

– Est-ce que je sais, moi ?...

– Ma chère enfant, il faut savoir. Moi, quand je me suis mariée, je n’y suis pas allée par quatre chemins. J’étais à Étretat avec ma mère au moment où l’on nous annonça que M. de Dives-Laram faisait le voyage pour me voir. On prit des bains de mer. on dina. on fit un peu de piano. on parla de Paris, on éreinta la province ; et, en six semaines, l’affaire fut bâclée.

– Le vicomte de Tinders n’a pas pris de bains de mer... Il n’a pas fait de piano. Il n’a pas parlé.

– Il t’a sauvé la vie ; ce qui, à mon sens, vaut mieux que tout le reste. Le comte m’a déjà demandé ta main pour son fils.

– Il m’a sauvé la vie !. il m’a sauvé la vie !. C’est-à-dire qu’il a tenu un instant mon cheval par la bride.

– Le trouves-tu beau garçon ?

– Il n’est pas mal. mais d’un commun.

– Un beau nom. une grande fortune.

– Les Tinders ?. Il n’y a rien de tout cela dans d’Hozier.

– Les familles américaines ne s’y trouvent pas, Mademoiselle...

– C’est juste.

– Crois-moi, Lucienne, tu ferais bien de te décider.

– Mais, maman, ce jeune homme.

– Ce jeune homme t’adore.

– Oh ! c’est trop fort. Il ne m’a pas dit vingt paroles.
– Sa timidité.
– Dis : sa gaucherie. son manque absolu d’éducation.
– Fi, Mademoiselle ! c’est bien vilain de parler ainsi. Tiens, tu ne te marieras jamais.

– Maman.

– C’est qu’il faut que tu te maries. Ce train de maison nous ruine. Comme tu serais heureuse, ma Lucienne !. Songe donc : on te saluerait comme une reine dans ce magnifique hôtel. des chevaux de sang. des toilettes superbes. une loge à l’année à l’Opéra. Les Lumeau, les Brunoy et les Prieux, toutes tes amies, en deviendraient folles de jalousie.

– Maman, je réfléchirai.

– Ala bonne heure. Viens que je t’embrasse. C’est le bon Dieu qui veille sur nous.

Et madame de Dives ajouta mentalement :

– Et cette vieille canaille de père Lejet.

Le vicomte Jean s’était retiré dans le salon qui précédait sa chambre à coucher : il examinait attentivement une photographie que Blanchette venait de lui adresser.

Elle était charmante, la Petiotte, avec son bonnet à faveurs bleues et sa robe semée de fleurs des champs. Comme ses grands yeux respiraient l’amour !. Le vicomte devenait un « monsieur » ; un jour, elle deviendrait une « madame ».

Jean en était là de ses réflexions, quand on frappa à la porte.

Francis, un groom en livrée orange à boutons d’argent, se tenait debout devant son maître ;

– M. le baron de Boistel fait demander si monsieur est visible ?

– Faites entrer.

Le vicomte replaça la photographie dans son portefeuille et se mit en mesure d’allumer un cigare pour se donner une contenance.

Le baron paraissait radieux.

– Ah ! mon cher vicomte. très pschutt. très v’lan... Je viens de mon cercle, où, soit dit entre nous, j’ai perdu cinquante louis ; mais j’ai été

amplement dédommagé par la lecture du *Figaro*... Vous êtes donc un sauveur de jeunes filles, vous aussi ?...

– Je n’ai aucun mérite.

– Qu’est-ce que cela fait, mon ami ? Tout le monde parle de vous. Franchement, vous pouviez mieux trouver que cela. Votre machine n’est pas neuve. Oh ! pas neuve du tout. Voyons, vous allez épouser mademoiselle de Dives-Laram ?

– Non.

– Voilà un manque de confiance qui me désoblige. Si je vous dis que l’incident du Bois n’est pas nouveau, c’est que j’ai essayé-moi-même pareille aventure en Périgord pour épouser une certaine demoiselle de Mersay. Je m’étais entendu avec son domestique John qui fit cabrer le cheval de sa maîtresse. J’étais là, moi aussi, pour porter secours. une déveine de tous les diables. La demoiselle était toquée d’un médecin. Elle en est morte. Le docteur doit être fou à l’heure qu’il est. Bref, c’est une petite histoire qui a égayé les dames de Lamète pendant plus de huit jours. On s’est amusé sur mon dos, l’oncle des Blastiers tout le premier. Vous, c’est autre chose. la presse vous est acquise. Et puis, à Paris, on est si gobeur. Je serai de la noce, n’est-ce pas ?...

– Je ne veux pas me marier.

– Mais monsieur votre père ne pense pas ainsi.

– Il vous a dit cela ?

– Quoi d’étonnant ? Ne suis-je pas votre camarade ?

– Sans doute.

– Et moi aussi, je me marierai si je trouve. Mademoiselle Lucienne est une jolie personne. bonne musicienne. valseuse enragée. famille noble. Pas riche !. Ceci vous est égal, monsieur le propriétaire des mines du Colorado.

Jean écoutait tout ce verbiage d’un air insouciant.

A vrai dire, il n’avait pas grande confiance dans l’amilié débordante de M. de Boistel. Parlois, dans la société du baron, il surprenait des regards ironiques et des allusions blessantes sur son peu d’usage du monde ; il avait besoin de tout son courage pour ne pas crier son histoire à cette foule de gentilshommes dépenaillés que son père lui avait donnés pour mentors.

A cette heure, des idées noires le hantaient.

Il protestait contre l'abandon dans lequel le petit prince était jeté ; il protestait contre l'autorité paternelle, lui enjoignant de vaincre son cœur. Il revoyait les femmes étincelantes de beauté que l'on jetait à son passage, pendant les fins soupers de chez Riche ou de la Maison-Dorée... Il pensait à sa nouvelle maîtresse, mademoiselle Rei ther, la comédienne ; il se disait que, pour tous et pour toutes, il était un être ridicule et sans volonté.

Armand de Boistel reprit la conversation

– Vicomte, il faut faire plaisir à votre père... Le comte n'a d'espoir qu'en vous. Car j'y songe. vous m'avez parlé d'un frère plus jeune. d'un frère à vous qui est dans cet hôtel... un infirme... un nain... un monstre, que sais-je ?... Le comte ne m'en avait rien dit... Vous devriez bien me montrer ça.

– Monsieur de Boistel, je vous défends, vous m'entendez bien, je vous défends de parler ainsi de mon frère, cria Jean, tremblant de colère.

– Tout beau, très cher, comme dit Pierre Corneille, je n'ai pas eu l'intention de vous offenser. Parole d'honneur. j'ai cru que vous alliez m'étrangler.

– Je me suis contenu, Monsieur.

– Mille grâces. Mais où donc avez vous pris ces velléités de boxeur en chambre ? Ce n'est guère de mise dans notre monde, je vous assure. Serait-ce en Amérique, vicomte ? Ce pays et ce peuple sont si étranges. En vérité, vous êtes étourdissant, monsieur l'Américain !.

Tout en causant, le bàron roulait une cigarette et se dandinait sur son siège :

– Si je contais cette aventure à votre héroïne d'hier, je suis certain que j'obtiendrais un succès de fou rire. Allons, vicomte, n'oubliez pas que je suis votre ami et que je tiens à faire de vous un gentilhomme parfait. Le comte a peut-être eu tort de me cacher que vous aviez un frère, – comment dirais-je ? – dans un état malheureux. Ces choses, voyez-vous, se découvrent toujours. Je regrette de vous avoir fait de la peine. Pardonnez-moi.

Jean de Tinders se laissa gagner par ces bonnes paroles et le baron prit soin d'égayer son ami par un entretien d'un genre tout autre :

– Une nouvelle. Je suis redevenu bon ami avec ma Pauline.

– Mademoiselle Télén, dont vous m'avez parlé.

– Oui, l’héroïne du drame de Lamète... celle qui était venue me relancer au pays natal. Savez-vous qu’elle a un succès épatant, la Télén ?

– Je suis allé à l’Opéra-Comique une fois seulement. elle ne jouait pas.

Elle chante demain le rôle de Mignon. un vrai rossignol. Nous passerons chez elle une bonne soirée, si le cœur vous en dit. Son appartement est rue Lafayette. une véritable bonbonnière. Mais peut-être que la blonde Reither.

– J’ai rompu définitivement avec elle..

– Après un gai marivaudage. très chic. Vicomte, rappelez-vous ceci : un homme se cote à Paris par le nombre de jolies femmes qu’il a possédées dans le monde des théâtres.

– C’est une singulière maxime.

– On voit bien que vous venez de la province. Avant un an, vous serez de mon avis. Que faites-vous, ce soir ? Il y a une première à l’Odéon.

– Je veux passer une partie de la soirée avec mon frère.

– C’est d’un bon cœur. Vous viendrez au cercle vers onze heures ?.

– Oui.

– Bravissimo. – Je vous parlerai de la Télén. une femme... je ne vous dis que ça. Déjà sept heures. je me sauve.

– Vous ne nous restez pas à dîner ?...

– Merci, très cher. J’ai rendez-vous. A propos, vous me rendriez service de me prêter encore quelque argent. Je suis honteux de vous importuner ainsi.

Jean ouvrit son portefeuille et, avec une morne indifférence, il demanda à son ami la somme qu’il désirait.

– Oh !. cent louis seulement. Je ne vous gêne pas au moins. vous êtes si riche.

Et, prenant à la main les deux billets que son ami lui tendait, de Boistel ajouta :

– Là. ça fait huit mille. C’est bien cela, huit mille balles. Je vous payerai sur ma ferme des Oseraies. Ces coquins de fermiers sont toujours en retard, depuis que mon oncle a quitté Lamète. Ah ! vous êtes bien heureux d’avoir des mines d’or dans le Colorado. Je n’ai que des châtaigniers en Périgord. A ce soir, au cercle, vicomte, et merci. Vous avez un cœur comme vos mines. d’or. Avec et sans calembour.

– A ce soir.

– Et bientôt, visite à la Télien. C’est Pauline qui sera contente de vous faire les honneurs de son paradis.

Armand de Boistel rejoignit le coupé de maître que, pour la circonstance, il venait de louer à la station du Grand-Hôtel.

Francis, le valet de chambre, avait attendu la sortie du baron pour remettre au vicomte une lettre personnelle qu’un commissionnaire venait d’apporter. Comme depuis plusieurs mois, le fils Tinders recevait d’innombrables demandes de secours, Jean déposa sur son bureau la récente missive, se promettant de la lire, le lendemain. Mais le vicomte eut un regret. L’écriture de l’enveloppe paraissait avoir été écrite par une main tremblante : il y avait peut-être là quelque infortune pressante à secourir. Il ouvrit la lettre et c’est en pâlisant qu’il lut ce qui suit :

« La personne qui a écrit ces lignes ne sera jamais connue de vous. Mais sachez que, dans ce grand Paris qui doit vous paraître bien vide, il y a une âme qui veille sur votre existence et qui vous aime autant qu’il est permis à une créature de Dieu d’aimer. Dans le désir, sans doute, de faire de vous un gentilhomme accompli, votre père n’a pas hésité à vous livrer aux mains du baron de Boistel, un viveur ruiné, déconsidéré et capable de toutes les infamies : vous avez le devoir de vous défier de cet homme ; mais il faut être prudent : cesser immédiatement toutes relations avec ce personnage, ce serait vous exposer à être entouré de nouveaux amis qui ne vaudraient pas mieux que votre camarade. Je n’ai pas à envisager les raisons qui déterminent votre père à vous initier à la vie de débauche ; seulement, je vous dirai de rester fort contre vous-même.

» Craignez aussi de vous engager précipitamment dans le mariage que l’on désire vous faire contracter. Allez à la soirée de l’hôtel du boulevard Malesherbes. et vous jugerez par vous-même si mademoiselle Lucienne est bien la femme que vous devez épouser. Vous êtes jeune ; vous ne connaissez rien de Paris et de ses dangers. Laissez-vous guider par la voix amie et désintéressée qui vous parle en ce moment. Votre fortune considérable vous autorise à faire le bien : continuez vos bonnes œuvres... Donnez même à ceux qui paraissent indignes de vos bontés, de craindre de passer oubliés devant les vrais malheurs.

» Au surplus, à chaque instant de votre vie, à chaque danger menaçant, vous serez prévenu comme vous l'êtes aujourd'hui, et sans que jamais vous puissiez connaître votre protecteur.

» N.B. – Pour aujourd'hui, je vous adresse ma lettre par un commissionnaire ; mais je tiens à ce que mes communications restent confidentielles. Voici ce que mon amitié pour vous m'a inspiré : quand j'aurai à vous écrire, je déposerai un billet presque imperceptible sur la grille extérieure de l'hôtel, entre la dixième et la onzième barre de fer, du côté de la rue. »

Le jeune homme relut plusieurs fois cette étrange lettre ; tout ce qu'on lui disait là, il l'avait déjà deviné. Ce baron de Boistel, il le méprisait profondément, et, s'il consentait à le suivre au milieu de ses fredaines, c'est que, tout en obéissant aux ordres de son père, il éprouvait un certain plaisir à pénétrer dans ce monde parisien, qu'il ne connaissait pas et qu'il observait, en paysan curieux et défiant.

Jeune homme, il avait sans doute tous les désirs d'un jeune homme, et il n'essayait point de se poser en moraliste, ni en ennemi du plaisir. Mais il savait gré à l'inconnu ou à l'inconnue de tresser pour lui un nouveau fil d'Ariane ; il remerciait surtout son mystérieux protecteur d'avoir si bien traduit ses sentiments à l'égard de mademoiselle Lucienne de Dives-Laram, et il jurait Dieu que, quoi qu'il advînt, la jolie amazone ne serait jamais sa femme. Peut-être lui faudrait-il abandonner l'espoir d'épouser la Petiotte ; mais il ne se rendrait pas parjure en donnant son nom à la jeune fille qu'on lui offrait avec une désinvolture qu'il jugeait odieuse et presque cynique.

Après avoir écrit une bonne lettre aux Mathurin, le vicomte se rendit auprès de son frère.

Maman Josué le voyait toujours venir avec une joie nouvelle :

– Oh ! monsieur Jean, comme c'est bien à vous de ne pas abandonner mon petit prince.

– Bonjour, grand frère, fit le nain en tendant ses bras au vicomte.

– Cher Hector, je voudrais vous voir plus souvent. Excusez-moi.

– Oh ! je ne vous en veux pas. Il faut obéir au maître. à notre père. Attendez. J'ai quelque chose pour vous. Maman Josué ?.

– Ah ! oui, dit mystérieusement mistress Jackson, le petit prince a songé à son frère. Vous allez voir, monsieur Jean. Notre Hector est un artiste.

La gouvernante ouvrit le tiroir d'une armoire et y prit un coffret sculpté,

Le vicomte ne put retenir un cri d'admiration devant cette merveille artistique. La boîte d'ébène était incrustée d'un millier de personnages microscopiques : au premier coup d'œil, on distinguait seulement les têtes d'ivoire qui semblaient se toucher et se confondre ; mais, en éloignant un peu le coffret, l'ensemble de l'incrustation représentait une mer sur laquelle naviguait un paquebot : des ivoires diversement teintés imitaient d'une manière parfaite le sillage du vaisseau.

– Que d'art et que de patience !.

– J'ai mis trois ans à fabriquer ceci... Le travail m'a empêché de mourir. Le coffret est pour vous.

– Merci, frère. Je le garderai toujours.

– Maintenant, je veux vous parler devant maman Josué. J'ai entendu dire.

La gouvernante l'interrompt :

– Hector, vos craintes sont imaginaires.

– Laisse-moi parler, maman. – Grand frère, je veux que vous empêchiez le maître de m'envoyer dans un hospice de fous.

– Dans un hospice, grand Dieu !...

– Ne le croyez pas ! cria mistress Jackson en proie à la plus vive émotion.

– L'autre jour, le maître a dit à un vieux monsieur qu'il voulait se débarrasser de moi, parce que je vous portais tort pour votre mariage...

– C'est impossible

– Le maître l'a dit, frère.

Les gros yeux du nain étaient injectés de sang ; sa tête énorme ballottait péniblement sur ses épaules chétives :

– Oh ! maman Josué ne veut pas l'avouer. je sais bien que, sans elle, il y a longtemps que le maître m'aurait renvoyé. Je ne veux pas aller dans ces vilaines maisons, moi... J'aime mieux mourir que de devenir fou.

– Je vous jure, petit frère, que vous ne vous en irez pas.

– Vous me promettez ?. Je n'ai plus peur.

Le vicomte Jean se sentait remué jusqu'au fond de l'âme.

– Ça ne vous ennuie pas, qu'on vous appelle « Le petit prince » ?...

Mistress Jackson répondit pour son cher Hector :

– Voyez, il sourit. mon petit prince. Il a lu dans un beau livre qu'autrefois, il y avait en Chine un prince Tam-Tam qui faisait le bonheur de son peuple. Il est content de porter son nom.

Les deux frères causèrent longuement et Jean rejoignit son père au salon.

– Eh bien, mon cher enfant, dit le comte d'une voix affectueuse, êtes-vous remis de votre émotion ? Elle est charmante, mademoiselle Lucienne ?

– Oui, père.

– Savez-vous que les journaux du soir ont reproduit les articles des feuilles du matin ?

– C'est là ce qui m'afflige. J'ai crainte que l'on ne se moque de moi. De Boistel m'a conté que pareille aventure lui était arrivée en Péri gord.

– A-t-il épousé la demoiselle ?

– Non.

– Le baron n'a pas su s'y prendre. Vous épouserez, vous. C'est moi qui vous le dis.

Le visage du fiancé de Blanchette prit une expression si douloureuse, que le comte crut devoir changer la conversation et parler à son fils avec une douceur inaccoutumée.

– Quand vous étiez là-bas dans votre village, ne vous est-il jamais venu à l'esprit qu'un jour Dieu vous permettrait de retrouver vos parents ?

– Oh ! si. le soir, en m'endormant, je pensais à ceux qui m'avaient abandonné. J'essayais de former dans mon esprit l'image de celle qui avait dû être ma mère ; et, lorsque vous m'avez montré l'asile consacré à sa mémoire, il m'a semblé que je revoyais encore mon beau rêve. C'était bien ainsi que je me figurais ma mère dans mon sommeil peuplé de douces visions blanches.

– Votre pauvre maman était une digne ouvrière. Si Dieu lui eût accordé de vivre, j'aurais su résister aux parents tyranniques. On me trompa, hélas !. Et votre père, sous quel aspect se présentait-il à votre pensée ?

– Je me rappelle moins. Parfois, à son souvenir, j'avais comme des frayeurs soudaines.

– Oh !.

– Pardon. Les rêves sont menteurs.

– J’ai été si malheureux dans mes excursions lointaines !.

– Cher père !.

– Vous ne sauriez comprendre ma joie, à mon retour en France, à la pensée que le maudit et le désespéré revivait dans un autre lui-même, dans un fils dont il est fier. qui le console de l’autre.

– Père, il faut aimer mon frère aussi. C’est un cœur d’or qui est caché dans ce corps misérable.

– Pourquoi me parlez-vous du monstre ?.

Le comte eut un geste si brusque et si peu en harmonie avec l’altitude qu’il avait prise au commencement de cette scène, que son fils en demeura épouvanté.

– C’est votre enfant, mon père. Et, puisque, aujourd’hui, vous avez eu pour moi de si douces paroles, permettez que je vous transmette la prière du petit prince : il a peur que vous ne le renvoyiez dans un hospice de fous.

– Si je me débarrasse de lui, c’est à cause de vous.

– J’insiste, au contraire, pour que vous le gardiez.

– Vous ne savez rien de la vie, Monsieur. Si l’on vient à apprendre qu’un tel malheur a frappé notre maison, c’en est fait de votre avenir, m’entendez-vous ?.

– Que m’importe ?

La voix du comte tremblait de colère

– Vous ne comprenez pas ?. La haine vous montera au cœur, Monsieur, lorsque les femmes, plus cruelles encore que les hommes, murmureront que la famille des Tinders n’est pas nette. A ces moments, vous deviendrez tout pâle et vous regretterez d’être intervenu.

– Vous avez été frappé d’un malheur dont vous n’êtes pas responsable.

– Est-ce que le monde s’occupe des responsabilités ? On vous pardonnerait plutôt d’avoir un frère taré, d’appartenir à une famille d’escrocs et de voleurs que d’être le frère d’un monstre. Ah ! on voit bien que vous n’avez pas été élevé au milieu des ruses et des artifices du monde. Vous marchez dans la vie avec votre cœur, Jean. Vous vous briserez.

– Je ne crains rien. Le devoir fraternel

– Donc, les insultes, les railleries habilement aiguisées, les mots drôles qui déchirent l’âme, tout cela vous est indifférent. Vous, le paysan, vous voulez supporter tout seul un poids que les plus forts et les plus aguerris n’oseraient affronter, tandis qu’il nous serait si facile d’en avoir raison, une fois pour toutes, avec les malheurs qui nous menacent ? Et vous croyez, Monsieur, que la société vous tiendra compte de cette abnégation, sublime peut-être, mais qui, pour tous, vous couvrira de ridicule ?. Où donc avez-vous l’esprit, Monsieur ? A votre âge, intelligent, beau, riche comme vous l’êtes, vous n’avez pas le courage de fuir le supplice que la nature barbare vous inflige... Vous oserez dire que cette masse informe qui gît là-haut et que moi, le père, je ne puis voir sans terreur, vous oserez dire que c’est là votre frère ?...

– Oui.

– Enfin, pourquoi vous intéressez-vous si vivement à lui ? murmura Tinders en scandant chacun de ses mots. Vous ne connaissez Hector que depuis quelques jours, et, moi, je souffre et j’attends depuis plus de douze années une séparation qui me donnerait enfin la joie de vivre.

– Hector est mon frère.

– Il existe à Paris des établissements où l’on a soin des enfants. que les familles ne peuvent pas garder avec elles...

– Des établissements où votre fils mourrait de terreur. Je vous le dis froidement, père : si Hector quitte cette maison, vous ne me reverrez jamais.

– Alors, Monsieur, attendez-vous à ce qu’un jour ou l’autre, vous entendiez parler du nain à Paris. Les journaux vont bien rire.

– Vous les avez payés, l’autre jour, pour parler ; vous les payerez maintenant pour se taire. Quant à moi, je suis prêt à tous les sacrifices. Hector est mon frère. Je ne puis pas l’oublier... Et, puisque la crainte que vous avez qu’il ne me nuise fait que vous le condamnez à vivre dans sa chambre, vous me permettrez de le voir souvent et de le consoler. Oh ! je serai joyeux, quand il m’aura été donné de rendre l’espérance à ce visage flétri... Ce pauvre petit être a. droit à toute notre affection...

Le comte, inquiet de l’exaltation de son fils, se radoucit.

– Je ne puis vous empêcher d’être bon et généreux. Agissez donc comme il vous plaira ; mais, par respect pour votre nom, gardez le secret de notre

malheur.

– Je saurai me taire...

Quelques jours plus tard, en revenant du cercle, le vicomte trouva un petit billet placé sur le mur de la grille de l'hôtel.

La lettre était courte :

« Un grand malheur a frappé la personne qui s'intéresse à vous. Un homme qui vous eût bien aimé vient de mourir. Sa vie n'a été qu'une longue souffrance. Je suis seule maintenant à vous protéger et à vous défendre. Priez pour le mort. »

Jean de Tinders se prit le front dans les mains :

– En vérité, tout ceci est étrange. Quelle est la personne dont la mort doit me causer des regrets ? Oh ! je découvrirai ce mystère..

VIII

C'est au moment où il commença à s'être un peu débarrassé de cette sorte de griserie qui l'avait envahi à son arrivée dans la capitale, que le paysan écrivit ses impressions. Bien souvent, le soir, il prenait la plume d'une main fiévreuse et il livrait au papier, ainsi qu'il le disait lui-même, tout ce qui lui passait par la tête. Ces notes jetées çà et là, au courant des observations passagères, il les intitula bravement : *Journal d'un Campagnard à Paris*.

10 décembre 1880.

Hier, à onze heures du soir, Armand de Boistel m'a conduit chez madame Pauline Télén, l'une de nos artistes lyriques les plus en vogue. Mon père m'a quitté aussitôt après le dîner : il avait, m'a-t-il dit, rendez-vous à la Légation des États-Unis. Comme je lui faisais part de la proposition du baron, il parut enchanté.

– Amusez-vous, mon cher, amusez-vous. Ce n'est pas seulement dans le commerce des gentilshommes qu'un Tinders doit apprendre la vie parisienne. La fréquentation du demi-monde donne du ressort, du brio, de l'entregent. En arri vant ici, vous aviez l'air d'un séminariste. Un peu de courage. encore un pas. vous ferez honneur à votre nom.

J'ai été accueilli avec la plus grande bienveillance par madame Télén, qui revenait tout enivrée de son succès à l'Opéra-Comique. Dans tous les coins du salon, des brassées de fleurs, et aussi sur la table de beaux écrins contenant les cadeaux du jour.

Armand m'a présenté aux invités en disant à tous :

– C’est mon excellent ami le vicomte Jean de Tinders, dont je vous ai déjà parlé.

Puis, me désignant le monsieur qui se trouvait près de moi :

– Monsieur le comte Berck de Villemont, député.

– Je crois que j’ai eu l’honneur de rencontrer monsieur au Cercle des Mirlitons, ai je fait avec une rapide inclinaison de tête.

– Madame Maria Vermont, des Bouffes, a ajouté madame Télén.

– Monsieur de Manières... qui n’en fait pas, a repris Boistel en me désignant un grand jeune homme très pâle, coiffé comme une femme et mis avec un goût excentrique... Monsieur de Manières, sous-préfet de la République...

– Et pas républicain, a dit madame Vermont, une jeune femme aux cheveux noirs frisés comme les poils d’un toutou et au nez en pied de marmite.

On a pris place autour du foyer et la diva m’a regardé en souriant :

– Nous attendions notre ami le ministre... Il ne viendra pas... Sa femme est un petit tyran. Monsieur le vicomte n’est pas marié ?

– Non, Mademoiselle.

Le député et le sous-préfet ont parlé politique. Armand s’est approché de madame Vermont et force m’a été de causer avec la maîtresse de la maison.

Peu à peu, je me suis laissé aller à admirer ses cheveux d’or fauve pareils à nos maïs mûrs, et aussi ses grands yeux bleus limpides et profonds comme nos lacs du Limousin. Une chose me choquait pourtant : c’était de voir cette douce figure s’animer de temps à autre sous un cruel sourire : il y a dans son rictus le mystère que Léonard de Vinci a accroché aux lèvres de la *Joconde*, et de plus une amertume que je n’ai rencontrée nulle part. Elle m’a charmé surtout par le timbre de sa voix : on dirait de la clochette d’argent que la Petiotte attachait au cou de sa jolie chèvre.

Il paraît qu’on la nomme *la princesse Fauvette* ; et, ma foi, on dit vrai.

– Savez-vous, a-t-elle repris, toute gracieuse, que je suis maman ? Vous m’appelez « mademoiselle »... Je vous serai reconnaissante de dire « madame »... Ce que je vous demande là, Monsieur, c’est pour moi. J’ai besoin de paraître sérieuse. Quand on reçoit des députés.

Le comte Berck de Villemont s’est tourné vers nous en souriant :

– Chère madame, je crois que vous cassez du sucre sur ma tête. On ne doit agir ainsi que pour les absents.

– Oui, j’ai dit de vous beaucoup de mal.

– Oh !

– Demandez au vicomte.

Le jeune sous-préfet ne cessait de tourmenter le député auquel il demandait son appui. J’entendais le comte murmurer : « Mais, mon cher sous-préfet, je n’ai pas d’influence. Mon oncle n’en a pas plus que moi. Si nous étions sous l’Empire.

– Nous y reviendrons, a crié l’actrice des Bouffes-Parisiens. Moi, je suis bonapartiste. Vive le prince Jérôme !.

– Voyons, Maria, pas de politique, je t’en supplie, disait Armand.

– Pas de politique. parce que tu n’as pas osé te présenter à Lamète et que c’est un inconnu qui t’a soufflé la place.

– Pas osé ?. Demande à Pauline.

– M. de Villemont a bien été élu, lui.

– Si j’avais eu un sous-préfet comme Manières.

– Manières, le leader de la candidature officielle, fit madame Télén. Mon cher Paul, vous étiez né pour vivre du temps de M. de Morny.

– Eh ! eh !. a ajouté le sous-préfet, le duc de Brévil, l’ancien président du conseil, valait Morny. Aujourd’hui, pour la candidature officielle, bernique. Nos gouvernants sont trop bêtes et trop avarés. Le chapitre XIII du ministère de l’intérieur est lettre morte pour nous.

Le baron a pris la parole :

– Enfin, comment fais-tu pour te maintenir ?

– Je suis rallié.

Le comte s’est mis alors à expliquer la façon dont il s’est fait élire député ; et, moi, paysan de la veille, j’ai compris combien les campagnards étaient simples de voter pour des candidats qui, une fois nommés, se moquent d’eux tout à leur aise.

Le comte est un homme fort élégant : il porte des favoris d’un noir de jais et il parle d’un ton protecteur au sous-préfet : il paraît que les fonctionnaires, que j’ai vus si beaux et si argentés, lors des conseils de révision, ne sont rien à côté des représentants du peuple. On a fait observer

que, sous la République, on subissait le contrecoup de l'Empire ; autrefois, les préfets avaient une influence énorme et les députés ne leur montaient pas à la cheville.

A un moment, la bonne de madame Télén – sa camériste, comme elle l'appelle, – est entrée dans le salon pour apporter la théière et les gâteaux : elle s'est aussitôt retirée. Ce sont ces dames elles-mêmes qui ont fait les honneurs, avec une grâce parfaite.

Pendant que je tenais à la main une tasse de vieil argent, la princesse Fauvette a laissé tomber ces mots :

– Je vous reçois tout à fait en petit comité. Déjà, je trouve assez facilement les expressions banales qui courent le monde et j'ai répondu avec un sourire que j'ai essayé de rendre gracieux :

– Madame, vous faites les choses d'une façon ravissante.

Tout le monde était servi, et, ces messieurs et moi, nous prenions le thé, debout, en tournant le dos à la cheminée.

On était réellement trop grave, et il me semblait bien que tout cet étalage d'austérité, si peu en harmonie avec les goûts du camarade Boistel, n'avait été établi qu'à cause de moi et de mon ignorance des usages du demi-monde. Il faut croire que cette contrainte de commande pesait beaucoup sur les habitudes de madame Maria ; car, brusquement, elle s'est sentie lasse et, avec un sans-gêne charmant, elle a étiré ses bras chargés de bracelets et notamment d'un porte-bonheur supportant un petit cochon d'argent.

– On se croirait à un enterrement de première classe.

– Es-tu bête, Maria, a fait le député que la conversation du sous-préfet commençait à exaspérer.

– Eh bien, ami Berck, conte-nous l'escapade de la femme du notaire, de ta Rosette Parent. la fille des Bérias. la Tête à l'Envers. Cela mettra un peu de gaieté. Nous en avons besoin.

– Rosette est morte... Paix aux morts !...

– Oh ! très cher, voilà presque dix ans que la pauvre est allée voir les anges. Il y a prescription. Sais-tu que tu as fait un prodige en évinçant Georges Loudois. Allons, parle-nous de madame de Magnac.

Ces paroles ont mis en verve M. de Villemont, et je dois croire que la douleur causée par le souvenir de la mort de sa maîtresse n'était pas bien

profonde ; car il s'est complu dans des détails étranges, sur certaines scènes d'orgie qui avaient eu lieu dans un appartement de la rue Saint-Honoré. Cette madame Rosette Parent était, elle aussi, une paysanne ; après avoir épousé un notaire, elle était partie pour Paris avec son amant Georges Loudois. Villemont avait pris la place du ravisseur. Toute cette histoire, narrée avec un cynisme révoltant, m'a fait peine à entendre.

Décidément, la soirée ne devait pas être folâtre : heureusement que la Télén s'est mise au piano et que je garde encore l'impression de cette voix enchanteresse.

Armand m'ayant forcé à boire un peu plus que de raison, j'ai dû chanter un air du pays, une chanson patoise :

En té soua ti qui genteï drôleï
Qu'antan vcillavan coumo noù ?.
Fasian couéiré dô choveï, dô boleï.
E mîntzdavan dô galétou ;
E mîntzdavan dô galétou !...
.....

Ces dames ont beaucoup ri de mon accent. Le patois limousin a été jugé étourdissant. On a porté des toasts en mon honneur. On a joué au baccara et j'ai perdu tout mon argent.

Où sont-ils ces beaux gaillards
Qui, l'an passé, veillaient avec nous ?
Ils faisaient cuire des marrons et des raves
Et mangeaient de la galette,
Et mangeaient de la galette.
.....

On commençait à s'amuser.

Brusquement, la Télén a eu un grand éclat de rire ; elle m'a pris le bras en me disant qu'elle était un peu toquée. que je lui étais très sympathique et que je lui ferais plaisir de revenir chez elle...

Armand m'a accompagné jusqu'à ma voiture.

- Elle est drôle, n'est-ce pas, la princesse Fauvette ?
- Très drôle.
- Une Romaine...

– ... De la décadence.

– Eh ! eh ! ce n'est pas bête... Ce sera le mot de la soirée...

J'ai pensé en moi-même que cette flatterie du baron me coûterait plusieurs centaines de louis.

12 décembre.

M. Lejet est encore venu à l'hôtel, ce matin ; il est resté longtemps dans le cabinet de mon père. Que peuvent-ils donc avoir ensemble ?... Dès que le directeur de l'agence se fut retiré, le comte me fit appeler : – Vous n'oublierez pas que, dimanche, nous allons en soirée chez madame de Dives-Laram...

J'ai voulu montrer une lettre que je venais de recevoir de la Petiote, mon père a haussé les épaules.

– Vous n'êtes pas encore guéri... Boistel est un idiot...

Comprenant que toute insistance serait inutile, je prenais congé de mon père, lorsqu'il m'a rappelé vivement.

– Il fait un peu de soleil aujourd'hui. Vous venez au Bois ?.

Le ton sur lequel ces mots étaient prononcés ne permettait guère de résistance ; je me suis incliné.

– Donnez donc, je vous prie, l'ordre d'atteler.

Le Bois était splendide. On profitait du premier soleil d'hiver... Ce qui m'a surtout charmé au Bois de Boulogne, c'est de voir qu'il y a des coins sauvages, des terrains qu'on laisse en friche, exactement comme dans mon pays. Plusieurs personnes patinaient sur le lac, brillant comme une glace : les corps délicats des dames et des demoiselles disparaissaient sous de riches fourrures... Au détour d'une allée, j'ai aperçu Armand dans la voiture de madame Télén : je trouve que c'est mal pour un homme de vivre ainsi aux dépens d'une femme. Certes, ce n'est pas ce monsieur que j'aurais choisi comme camarade... Mon père me l'impose : il faut le subir. Après tout, grâce au baron, je vois chaque jour des choses nouvelles. Je me forme, comme il dit.

J'ai senti le rouge me monter au visage quand nous nous sommes croisés avec mon ancienne maîtresse, mademoiselle Reither ; elle était plus jolie et

plus blonde que jamais. Gantée de Tyrol, elle conduisait elle-même ses deux chevaux fringants, sans souci du froid et toujours armée du sourire ingénu qu'elle sait si bien prendre, pendant que ses laquais, les bras croisés, sanglés dans leurs pardessus verts à énormes collerettes de loutre, se tenaient immobiles sur le siège de derrière. Je me suis séparé de Blanche Reither, parce qu'elle me traitait d'avare : il est vrai que, dans les premiers temps, je n'osais pas jeter, comme je le fais aujourd'hui, l'argent par les fenêtres : c'est beaucoup plus difficile qu'on ne le croit de dépenser follement, sans en avoir l'habitude. Ma brouille avec Blanche vient de ce que, lui ayant offert une parure de la rue de la Paix, elle me la renvoya avec ces mots écrits au crayon : « Vous pouvez être un vicomte de contrebande ; mais, à coup sûr, vous êtes un goujat de race. » C'était peu flatteur. Mon père dit qu'elle est en train de manger l'héritage de M. Georges d'Hauterive, un jeune attaché de l'ambassade française à Berlin.

Au retour du Bois, Armand a dîné avec nous en compagnie du capitaine Gustave Ohnel, un galant homme, fort intéressant, mais que le démon du jeu me paraît devoir conduire à sa perte... Je fis sa connaissance dans de singulières conditions. C'était au cercle. Je l'avais vu impatient, rageur, soupçonneux, croyant aux sortilèges et aux porte-veine. Sans penser à mal, pendant qu'il brassait les cartes avec une fureur croissante, je m'étais approché de la table pour lui demander de ses nouvelles.

– Sacré dieu ! fit-il, laissez-moi jouer, je vous en prie ; j'aime à sentir mes coudes libres.

Je me relirai sans mot dire, bien résolu à ne plus troubler ce farouche banquier. Le lendemain, je le saluai avec une politesse réservée : il comprit et vint à moi :

– Cher monsieur, lorsque je joue, je ne me connais plus. Veuillez excuser mon mouvement d'impatience. Le jeu rend mauvais.

Il y avait une telle expression de vérité et de tristesse dans la confidence qu'il me faisait à mi-voix, que j'ai pressé sa main loyale en disant :

– Mon capitaine, je connais des plaisirs qui valent bien le jeu.

– Vous avez raison, cent fois raison. mais, quand on est dans l'engrenage. Tenez, je voudrais que l'on nous envoyât constamment aux grandes manœuvres.

– Vous ne joueriez plus ?

– Si. mais je jouerais moins longtemps. un pas vers la perfection.

Le capitaine a une conversation charmante ; il travaille avec ardeur dans les moments que lui laisse sa folle passion. Hier, il nous a exposé tout un système de défense que ma faible instruction ne me permettait pas d’apprécier complètement, mais qui a confirmé chez moi cette idée déjà ancienne que M. Ohnel est doué d’une intelligence remarquable. C’est à lui que l’on doit l’invention des bombes lumineuses destinées à éclairer les positions de l’ennemi. Le capitaine s’occupe encore des perfectionnements à apporter à la lumière électrique, et nous admirerons ses appareils à l’exposition prochaine d’électricité... S’il pouvait ne plus jouer...

... Nous sommes allés dans le fumoir pour causer tout à notre aise... Ohnel a allumé la grosse pipe d’écume qu’il porte toujours sur lui ; j’ai pris un cigare...

Il paraissait embarrassé pour parler ; c’est d’une voix un peu sourde qu’il a murmuré, en aspirant la fumée :

– Connaissez-vous depuis longtemps le nommé de Boistel ?

– Non, capitaine.

– Ce n’est pas un ami d’enfance ?

– Je l’ai vu pour la première fois, à mon arrivée à Paris...

– C’est que...

Il hésitait à conclure ; il se décida brusquement devant mon regard interrogateur :

– C’est que c’est une mauvaise connaissance.

– Armand est léger...

– Plus que cela... Ça me peine beaucoup de dire du mal d’un de vos amis ; monsieur votre père aurait pu mieux choisir... A Paris, on n’estime guère les messieurs qui sont beaux garçons et qui en profitent...

– Madame Télén...

– Je parie qu’il vous a conduit chez elle ?

– Oui.

– Et la Télén est aussi votre maîtresse ?

– Oh ! capitaine...

– Bah !... le baron ne vous a fait inviter que pour que cela arrivât, un jour ou l'autre...

– J'ai rencontré chez la diva des gens du monde... Le comte de Villemont...

— Un fou...

– M. de Manières, sous-préfet...

– Un escroc. Joli monde !... Si je m'exprime avec cette brutalité, vicomte, c'est que je me sens pris d'une affection profonde pour vous. Votre fortune vous permet de commettre toutes les folies ; il y a une chose à laquelle il faut tenir par-dessus tout : la considération. On ne se salit pas avec les maîtresses que l'on paye, on peut se déshonorer en devenant l'ami de leurs protecteurs intéressés.

– Capitaine, mon père m'impose, pour ainsi dire, la fréquentation de M. de Boistel.

– Tant pis.

– Si vous pouviez lui faire comprendre...

– J'essayerai... Que tout ceci reste entre nous, n'est-ce pas ? J'ai accepté l'invitation de monsieur votre père par amitié pour vous, et je n'ai nul désir de brouiller les cartes... Bon ! voilà encore des expressions de joueur...

Mon père et Armand de Boistel venaient de nous rejoindre.

– Ah ! mon cher comte, s'est écrié Armand, le capitaine débauche votre fils. Vicomte, passez-moi donc la boîte de cigares, je vous prie.

Je me suis empressé de le satisfaire. Il m'a remercié en souriant :

– Capitaine, vous fumez toujours votre vieille bouffarde ?

– Toujours, a répondu Gustave Ohnel.

La conversation a été très animée ; on a parlé de la politique courante. Mon père a conté plusieurs de ses aventures en Chine et en Amérique.

Au moment où Armand de Boistel prenait congé du comte, je l'ai entendu qui murmurait :

– Vous avez un second fils. Vous ne m'aviez pas dit cela.

Mon père est devenu tout pâle, et il a répondu d'un ton dégagé :

– Un fils malade. très malade. Il ne vivra pas. Jean me console de l'autre.

Ces messieurs s'étant retirés, le comte m'a pris à part :

– Je vous avais défendu de parler du monstre. Quand on a un malheur dans la famille, il faudrait être assez intelligent pour le cacher. C'est absurde ce que vous avez fait là. Boistel va nous exploiter. question dechantage...

– Je reconnais mes torts.

– Enfin, voyez-vous ce qui pouvait arriver. Le public apprenant que la famille Tinders. Vous avez été ridicule, Monsieur.

– Père.

– Le nain ne vivra pas. Non, il ne vivra pas.

– Ne dites pas cela.

– C'est que je souffre, moi. Ah ! vous êtes un insensé de me contraindre à garder cet épouvantail dans ma maison.

14 décembre.

C'est étrange : voici au moins la vingtième fois que je rencontre cette même femme vêtue de noir sur mon passage. Ce matin, je l'avais aperçue sous les arcades de la rue de Rivoli ; ce soir, je la retrouve sur le boulevard Bonne-Nouvelle. Un jour, Boistel l'a insultée : elle s'est enfuie sans prononcer une parole. Parfois, elle me regarde avec des yeux d'une douceur inexprimable. Je saurai qui elle est et ce qu'elle veut.

15 décembre.

Comme les pauvres gens doivent être malheureux !. Il fait un froid terrible. Les passants frappent le sol pour se réchauffer. Sur les trottoirs du boulevard des Italiens et du boulevard Montmartre, j'ai aperçu des filles grelottant sous leur mince robe de couleur. J'allais rejoindre le capitaine Ohnel au café de Madrid lorsqu'une fille m'a heurté au passage :

– Monsieur. Monsieur.

Elle se cramponnait à mon bras ; j'ai rempli de pièces blanches sa main tremblante ; et, toute honteuse, elle a porté sur moi des regards étonnés :

– Tu ne veux rien, Monsieur ?

– Mais non. mais non.

Je ne l'ai plus écoutée et je suis entré au café pour retrouver le capitaine. Il buvait de l'absinthe en compagnie de ses camarades et un sourire

souffrant crispait ses lèvres.

– Mon cher vicomte, a-t-il dit, j’ai joué toute la nuit : je suis rincé comme un verre à bière.

J’hésitais à lui offrir ma bourse. Il m’a devancé :

– Pour cela, non, mon camarade. Si l’on emprunte de l’argent à ses amis, c’est pour se brouiller avec eux. Je tiens à rester en bons termes avec vous.

Son regard se perdait dans le plafond :

– Les amis, on en a toujours, quand il s’agit de leur rendre service.

Et il ajoutait, tout bas :

– Ce Boistel est une jolie canaille : il vous appelle partout : *le vicomte Porte-monnaie*.

– Le vicomte *Porte-monnaie* ?... Armand se moque de moi, parce que je ne sais rien lui refuser.

16 décembre.

Elle est enfin terminée cette soirée maudite !. Comme j’ai souffert au milieu de tous ces hommes qui se pressaient autour de moi parce que je suis vicomte et que mon père possède les mines d’or du Colorado. Que de platitudes !. Les métayers les plus humbles de mon pays ne sont pas aussi serviles que ces messieurs sans le sou qui me donnaient « du monsieur le vicomte » à bouche que veux-tu ?. Pauvre petit campagnard, te voilà bien changé. Toi, qui, autrefois, soupais d’un plat de châtaignes et de pommes de terre étouffées sous la cendre. Personne ne te reconnaîtrait sous cet habit à la Française, sous cette chemise de batiste et ces souliers à la Molière. Tout de blanc cravaté, fais appel à tes souvenirs : jadis, tu grelottais de froid sous ton vêtement de futaine, quand tu courais, pieds nus, dans les chemins et que les vieux du village te traitaient de polisson. As-tu oublié les joies folles qui envahissaient ton jeune cœur, lorsqu’à la *frairie* tu sollicitais de la Nicole quelque pièces de monnaie pour mettre en branle les *vire-vire* et escalader les chevaux de bois ?. Ces années sont-elles donc si lointaines que tu aies perdu la mémoire du mât de cocagne et du tourniquet où tu te signalas par maintes prouesses ?.

Ils sont encore là-bas, tes joyeux camarades, courageux aux plaisirs et aux travaux aussi. Et toi, il te faut vivre loin de ceux que tu bénis et du village que tu aimes !. Au moins, cette transformation de ton être sera impuissante à asservir ton âme : tu peux changer d'habits et changer de visage, ton cœur, lui, résistera à la métamorphose...

Mon père, qui est possesseur de tous les ordres étrangers connus du monde, a décidé que je porterais une décoration. Un monsieur très correct – je crois encore qu'il a été envoyé ici par l'éternel Lejet – est venu à l'hôtel prendre mes nom et prénoms ; il m'a inscrit sur un registre et il m'a aussitôt remis un diplôme. Il se charge de toutes les démarches à la préfecture de la Seine et à la chancellerie. Le monsieur avait une liste où le coût des décorations était marqué ; il va jusqu'à dire qu'il peut faire obtenir le ruban de la Légion d'honneur à mon père.

Nous paraissions surpris.

– Voici, Monsieur le comte, a fait l'homme d'un ton solennel. Je trouverai quelque piocheur qui écrira un livre sur l'Amérique ou sur la Chine : le volume sera imprimé et publié sous votre nom. Nous ferons de fortes réclames dans les journaux, surtout dans les revues sérieuses ou réputées telles. On verra les chefs de division. le cabinet. le ministre. on aura des apostilles de députés influents. Tout cela demandera peut-être plus de vingt-cinq mille francs. A quarante mille, je réponds du succès. Veuillez réfléchir, Monsieur le comte. Je reviendrai prendre votre commande.

Il m'est impossible de croire aux affirmations de ce rastaquouère.

Soit dit sans fatuité, pendant la soirée de madame de Dives-Laram, c'était sur moi que se dirigeaient tous les regards.

Des jeunes filles vêtues de satin blanc ou rose, des dames en toilette décolletée étalaient des pauvretés de contours inimaginables. Madame de Dives-Laram avait une robe en velours frappé, couleur de feuille morte ; au milieu d'un groupe apparaissait rayonnante mademoiselle Lucienne ; elle était vêtue de blanc et ne portait aucun bijou. Pour seule parure, un camélia rose dans ses cheveux. Mon amazone souriait à ses compagnes, en montrant de temps à autre le piano, un grand piano à queue auprès duquel se tenaient debout trois ou quatre artistes aux longs cheveux et aux barbes noires. L'un

d'entre eux fixait les cordes de son violon ; un autre disposait des cartons de musique.

Dans la salle voisine dont les portes étaient ouvertes, quelques messieurs se promenaient, le claque à la main ; d'autres se disposaient à prendre place aux tables de jeu.

Après avoir salué la maîtresse de la maison, nous nous sommes inclinés devant chaque groupe. Mon père m'a présenté à M. Rouzon, le contre-amiral, un vieux de la vieille, qui m'a toisé de la tête aux pieds.

– C'est votre fils, mon cher comte ?. Il est superbe, mille tribords. Un produit exotique, sans doute ?.

– Non, amiral, mon fils est né en France.

– Tous mes compliments, nom d'un tonnerre.

– Monsieur Jean commence son entrée dans le monde.

– Mille millions de Brest. quand on est ficelé comme cela.

Ce vieux loup de mer ne peut prononcer trois paroles sans les accompagner d'un juron.

On annonça le baron de Boistel. L'accueil fut glacial. Armand se sentit tout troublé et salua assez gauchement la mère de mademoiselle Lucienne ; j'eus pitié de son embarras, et j'allais à sa rencontre au moment même où l'oncle de madame de Dives-Laram, le chevalier Péraldi, recevait Boistel en ces termes :

– Ah ! vous voilà, vous ?

Et le chevalier tourna les talons en simulant un léger haussement d'épaules. Le baron reprit son assurance et nous nous assîmes l'un à côté de l'autre. Je ne voulais pas l'interroger ; c'est lui qui commença la conversation :

– Quel goujat, ce Péraldi !

– Vous le haïssez ?

– Je le méprise. Un drôle qui a été condamné à deux ans de prison en Italie.

– Vous en êtes sûr ?.

– Aussi sûr que de mon existence.

Une main s'est posée sur l'épaule du baron : c'était celle du chevalier. Armand a tressailli.

– Que disiez-vous donc à ce cher vicomte ? a fait Péraldi en tortillant sa rude moustache.

– Mais rien qui puisse vous intéresser, Monsieur.

Le chevalier se dandinait sur ses jambes de fer ; sa voix est devenue stridente :

– Vicomte, il ne faut rien croire de ce que vous dira Monsieur.

– Monsieur.

J’ai cru que le baron allait se fâcher ; il a timidement courbé la tête, et Péraldi a continué :

– Vous pouvez lui prêter de l’argent. Mais vous avez le devoir de ne pas faire de Monsieur votre ami.

Le sang me montait à la face. Armand détournait lâchement la tête, pendant que le chevalier murmurait à mon oreille en scandant chaque mot :

– Vous vous étonnerez, peut-être, que ma cousine invite ce monsieur-là ? A Paris, voyez-vous, il existe des gens qu’il faut craindre, bien qu’ils soient lâches. La langue est un terrible instrument. Ne vous brouillez pas avec Monsieur.

Sur ce, Péraldi a tourné les talons, et de Boistel m’a dit :

– C’est un fou. Si je ne m’étais pas retenu.

Que de platitudes, grand Dieu !.

Fort heureusement que le concert a commencé et que nous avons laissé là toutes ces vilénies.

Vaillant, le baryton de l’Opéra, a chanté un morceau de *la Coupe du roi de Thulé* : « Il avait vingt ans. il souriait au printemps. » Puis est venu le tour de Tassard de la Comédie-Française, qui a dit quelques vers d’une manière merveilleuse.

C’est à peine si l’on applaudissait les artistes : ces dames avaient des hochements de tête et la plupart de ces messieurs faisaient le simulacre de frapper dans leurs mains.

– Je comptais sur la Nestori, a fait à l’une de ses voisines, madame de Dives-Laram.

– La Nestori est bien malade, a répondu un grand monsieur nommé Victor de Lumeau.

– On parle beaucoup de la Télien.

L'amiral Rouzon s'est levé avec enthousiasme :

– La Télén, une grande artiste, nom d'un.

– Quoi ? a crié le chevalier Péraldi.

– Petit bonhomme !.

– Voilà qui est gentil.

– C'est un juron d'eau douce, mon cher chevalier.

– Je n'aime pas les mets trop salés, a conclu une jolie blonde que Péraldi dévorait des yeux.

Mon père s'entretenait gravement avec la maîtresse de la maison.

On allait danser ; madame de Dives-Laram est venue vers moi :

– Vicomte, vous invitez ma fille.

Les frères de Pressac, deux blondins qui sont à Saint-Cyr ; Georges de Félières, un jeune homme distingué que l'on destine aux ambassades ; Ambroise de Rivesaltes, un gros trapu, qui fait de la Bourse ; Lionel de Fontanges ; Marcel de Jamaye, Armand de Boistel et beaucoup d'autres jeunes gens dont j'ai oublié les noms, ont offert le bras à ces dames et à ces demoiselles.

On jouait une polka russe, une manière de polka où l'on glisse avec des mouvements de tout le corps, en tenant à peine la taille de sa danseuse. Mon professeur, M. Dombrowski, m'avait bien enseigné cette danse ; mais, comme c'était la première fois que je l'exécutais en public, mon cœur battait très fort. Mademoiselle Lucienne, légère comme une gazelle, semblait s'éloigner de mes doigts pour revenir encore et repartir toujours. Je la touchais à peine. Ce n'est pas une danse, cela.

Mon père m'ayant affirmé qu'il est dans les usages du monde de dire quelques mots à sa danseuse lorsqu'on lui a été présenté, j'ai hasardé des phrases dans le goût de celles-ci :

– Le salon de madame votre mère est ravissant.

– Votre toilette est délicieuse.

– Quel excellent orchestre.

– Cette musique est enivrante !.

– Le charmant homme que M. le chevalier Péraldi.

– On consentirait à danser toute une semaine.

A chacune de mes banalités, la jeune fille souriait avec grâce, mais elle ne parlait point. J'avais eu l'extrême délicatesse de bâtir des phrases qui n'exigeaient pas absolument une réponse.

Ma danseuse m'a rendu le même service.

– Vous ne connaissez pas encore ces demoiselles ? en rose et bleu, mademoiselle Zélie de l'Angle-Rochade ; en rose et blanc, Marthe de Lumeau, une de mes camarades du manège Lerain ;. à côté de nous, au bras de M. de Fontanges, Louise de Saulnier, une amie de pension ;. la demoiselle blonde que fait danser M. de Boistel. la vicomtesse de Denoist ;. la jeune femme en velours cerise que nous venons de croiser., Madame veuve de Lescure.

Au fur et à mesure que mademoiselle Lucienne me donnait ces indications, je m'inclinai légèrement. La polka continua encore quelques minutes. Nous ne parlions plus. J'accompagnai ma danseuse jusqu'au siège qu'elle venait de quitter et je me délivrai avec ces trois mots : « Mille grâces, Mademoiselle. » Si ce sont là toutes les émotions qu'on éprouve dans le monde. le monde est stupide.

Un buffet était dressé dans la galerie ; j'ai rencontré l'amiral Rouzon, qui m'a frappé sur l'épaule :

– Un petit mariage à la voile, tonnerre de Brest !. Mes compliments, vicomte.

Je ne répondais pas. M. Rouzon a repris :

– Mais ça n'a pas l'air de vous faire plaisir, nom de nom, ce que je vous dis là.

Mon père nous rej oignait. Il s'est penché à l'oreille de l'amiral :

– Les vrais amoureux sont toujours discrets.

– Ventre-bleu ! vous avez raison. ventrebleu !.

Il n'est pas jusqu'à Armand qui ne m'ait touché du coude :

– Veinard, va !

J'ai riposté :

– Et la vicomtesse de Benoist ?

– On me fait une réputation infâme. Tout le monde s'entend pour me perdre.

Triste garçon !... triste soirée !.

18 décembre.

Madame Télien a été sensible aux fleurs que je lui ai envoyées hier à l'Opéra-Comique : il est vrai qu'une paire de brillants accompagnait le cadeau. La diva a chargé son habilleuse de me prévenir qu'elle nous attendait dans sa loge. Armand m'a pris sous le bras et, après mille difficultés, nous avons pu pénétrer dans les coulisses. Comme c'est laid un théâtre vu de près !...

Pauline était charmante dans son costume du premier acte de *Mignon*. Elle se tenait debout devant une grande glace, les épaules recouvertes d'un manteau noir ; son habilleuse, madame Adhémar, une sorte de géant en jupons, allait et venait dans la loge, remettant en place les objets destinés à la toilette... L'odeur des flacons épars et du linge chaud montait dans l'atmosphère et me prenait à la gorge... Je me sentais mal à l'aise.

Mignon vint à moi, toute radieuse :

– Vous êtes gentil, vicomte... Je suis à vous à l'instant.

Elle avait à la main l'écrin qu'on venait de lui remettre ; et, tout en accrochant les diamants à ses oreilles, elle fredonnait l'air des « Bijoux » de Faust.

– *Faust* ?... a-t-elle fait vivement. Mon premier succès à Rennes... Autres temps... autres mœurs.

Si j'osais seulement
Me parer un moment
De ces pendants d'oreilles.
.....
Je ne fais de mal à personne.

D'un revers de main, elle avait jeté bas la fourrure soyeuse qui la recouvrait. Elle était jolie dans ce costume de bohémienne, les cheveux étalés sur ses épaules, sa simple chemisette boutonnant haut, son jupon court pareil à ceux de nos paysannes... Je la regardai tout ému : elle avait éveillé en moi les vieux souvenirs et je sentais les larmes envahir mes yeux ; sa voix d'or emplissait mon rêve :

Je ne fais de mal à personne...

Et Armand avec sa grosse voix :

– Ni moi non plus...

Pauline soupira :

– *Pauvre garçon* !.

Et, tout en se dandinant, *Mignon* me dit :

– Vicomte, il faut que je vous embrasse.

Ses lèvres brûlèrent mes joues :

– Une fois, pour un pendant... une autre fois, pour un autre pendant... et maintenant, pour mon compte personnel... La, êtes-vous satisfait ?

Je me laissais faire avec cette douce pensée que naguère la Petiotte m'embrassait ainsi.

Armand portait sur nous des yeux troubles :

– Tu ne me dis rien, Pauline ?

– Serais-tu jaloux, baron ? demanda la Télén. T'es pas assez bête pour cela, mon gros.

On appelait pour le « un » : la Télén m'interpella de nouveau :

– Je ne jouerai que pour vous, monsieur Jean.

Pendant la représentation, Armand de Boistel a eu un mauvais rire :

– Pauline vous aime.

– Allons donc !.

– Je le sais, moi.

Armand, lui ai-je dit, quand cela ne serait que par considération pour vous, jamais...

– Est-ce que l'on a de la considération pour moi ?... Vous êtes riche ; je suis pauvre. Voyez-vous : tout est là.

Boistel parlait avec animation :

– Oui, je l'aime. je l'aime. et c'est pour cela que je vous ai conduit chez elle. Je veux que Pauline ait tout le luxe dont elle a besoin pour vivre. Si je pouvais satisfaire moi-même ses appétits ruineux, je ne serais pas allé vous chercher. Je ne puis pas. Je me suis ruiné pour elle. Je me déshonorerai, s'il le faut. Elle a besoin de quelqu'un. Autant vous qu'un autre.

– Je ne vous comprends pas.

– Vous ne voyez pas ? . vous ne comprenez pas ? . Je suis un de ces êtres malheureux qui s’attachent à une femme et qui en meurent. Le chevalier Péraldi vous a conté que j’étais infâme. Il a eu raison de vous le dire. Je fais un métier ignoble et je mesure froidement toute l’étendue de mon abjection. Mais ce que le monde ne sait pas, c’est que je suis guidé par un amour infernal. Cette femme peut me conduire au bagne. Je l’aime à un tel point, que je suis prêt à tous les sacrifices, à toutes les douleurs, à toutes les hontes.

– Boistel, je vous plains de toute mon âme...

– Ah ! oui, je suis à plaindre. Si vous saviez combien je souffre de la voir adorée par d’autres que moi. Si vous pouviez comprendre ce que les applaudissements du public me causent de haine. Eh bien, il n’y a qu’une chose qui me domine et m’annihile : le divin sourire de cette femme. Le monde me méprise. Je me ris du mépris. Je vais chercher les adorateurs, comme j’ai mendié les premiers bravos. Pauline me cracherait au visage que je baisserais encore la tête. Je l’aime. Et ceux qui ne savent pas le secret terrible que je porte en moi, se figurent que la spéculation y joue son rôle. que je veux m’enrichir aux dépens d’une fille à la mode...

– Si la Télien savait que vous l’aimez avec une telle passion.

– Elle me mettrait pour toujours à la porte en me disant que je suis grotesque.

20 décembre.

... J’ai longuement réfléchi à la confession d’Armand. S’il dit vrai, il me paraît presque excusable. Feràis-je pour Blanchette ce qu’il fait pour Pauline ? Le milieu où j’ai vécu est si différent de celui dans lequel s’agite la passion sensuelle de Boistel, que je ne me sens pas capable de résoudre la question.

Mon père est entré ce matin dans ma chambre. Je lisais les journaux que mon groom Francis venait d’apporter. Le comte s’est assis auprès de moi :

– Si vous saviez combien je suis heureux de voir que vous vous habituez à votre nouvelle existence.

– Je m’étourdis.

– C’est précisément ce qu’il faut.

Le comte était radieux. Il m’a quitté très satisfait de ma conduite. Il me croit heureux !...

Eh bien, non, je n’ai pas encore trouvé le bonheur ni même l’oubli. En ce moment même, je suis très inquiet au sujet des communications étranges de la bonne âme qui veille sur moi avec tant de sollicitude. La personne mystérieuse semble deviner et prévenir toutes mes incertitudes : elle me met en garde contre des décisions trop promptes et me signale chaque jour de nouveaux dangers. Mais j’ai la ferme croyance que mon correspondant inconnu ignore le mystère de ma naissance... On me parle, par exemple, de la vie que j’ai passée à l’étranger ?... On pense peut-être que j’ai vécu avec mon père en Chine ou en Amérique... De là des contradictions singulières dans les conseils qui me sont si généreusement donnés... Sans doute, la tâche serait plus facile, si je pouvais éclairer mon bon génie... A mon tour, je vais écrire et je déposerai ma lettre à l’endroit même de la grille où je suis allé tant de fois prendre des conseils, des encouragements et des espérances...

IX

Voici la lettre que le vicomte Jean adressa à sa mystérieuse protectrice... Il se rendit parfaitement compte, le lendemain, que son billet avait été enlevé, car il put lire ces mots écrits à la hâte sur un morceau de papier : « Prenez courage ; je vous répondrai. »

Paris, 20 décembre 1880

« *A une inconnue.* »

» Dois-je vous appeler « mère », vous que je ne connais pas et que déjà j'aime de toute mon âme ? Oui, une mère peut seule trouver dans son cœur les trésors d'infinie bonté que je découvre dans chacune de vos lettres... Que dis-je !... je ne sais pas qui vous êtes et je ne le saurai jamais, sans doute, puisque un soir que je voulais vous surprendre, l'ombre que je poursuivais s'est évanouie à mon approche... Mais, tout m'engage à croire que, si vous n'êtes pas ma mère, vous êtes une femme, une noble et digne femme, et j'ai comme un secret désir de saluer en vous cette ombre bénie que j'ai rencontrée si souvent sur mon passage... Au moins, cette inconnue m'a procuré la joie de contempler ses traits : son doux visage m'est apparu quelquefois heureux et plus souvent inquiet et tourmenté... Laissez-moi donc vous confondre avec elle dans un même sentiment de reconnaissance et d'amour filial... Madame, laissez-moi vous nommer « ma mère » : cette douce fiction me permettra de m'épancher avec plus d'abandon et d'amour. Je vous parlerai, comme je le faisais autrefois à la paysanne dévouée qui a pris soin de mon enfance et qui pleure là-bas, désespérant de me voir

revenir au pays. Si je me trompe, s'il ne m'est pas donné d'approfondir le mystère qui pèse sur ma naissance, j'aurai du moins cette consolation de vous avoir exprimé tous mes sentiments de respect et de gratitude.

» Aussi loin que je puisse me rappeler et jusqu'au moment où un riche seigneur est venu m'arracher à ma vie de campagnard et aux joies que j'avais rêvées, je n'ai jamais connu d'autres parents que les Mathurin, de braves paysans qui habitent le village de Nègre-Combe, situé dans l'une des contrées les plus belles du Limousin. Je me suis élevé avec la pensée que j'étais le fils légitime du paysan laborieux qui me dressait aux travaux manuels et de la mère affectueuse qui m'avait bercé avec ses chansons. Ce n'est que plus tard, lorsque j'ai grandi et que la raison est venue, que j'ai appris l'histoire de ma naissance et de mes premiers mois de vie.

» Mathurin, lui, ne voulait pas me confier la chose ; il disait que l'on avait toujours le temps de me faire de la peine. C'est le curé de la paroisse qui a conseillé à la Nicole, ma mère nourrice, de ne pas attendre que des étrangers m'apprirent que j'étais un enfant abandonné. Je me souviens comme d'hier du soir où la confidence me fut faite : j'avais fréquenté l'école de M. Gauffier avec beaucoup d'assiduité, on parlait déjà de faire de moi un instituteur. Ce soir-là, tout ému, les yeux troubles, je regardais M. Feuillard, le maire de la commune, qui causait gravement avec notre curé. Ce fut ce dernier qui prit la parole. Il me raconta en termes si touchants le voyage de la mère Nicole à Limoges, son retour au pays avec un nourrisson de l'hospice, les discussions que les deux paysans avaient dû soutenir contre leurs voisins pour garder un être tout chétif, prêt à rendre l'âme, que je restais là sans pouvoir ni pleurer ni parler, anéanti sous le poids d'une incompréhensible angoisse.

» – Tu resteras notre fils ! s'écria Mathurin, les yeux pleins de larmes.

» – Oui. oui. notre fils, répéta Nicole, pour toujours.

» Mon instruction était bien supérieure à celle de mes camarades. je lisais des ouvrages de science et de littérature ; le dimanche, je ser vais la messe au curé, qui, après vêpres, me donnait une leçon de latin ; mais, tout cela ne m'empêcha pas de devenir un gars laborieux et .d'aider à l'augmentation du bien-être de mes parents adoptifs. Je dois tout dire, mère : là-bas, je me sentais mal à l'aise ; il me semblait que j'étais né pour faire autre chose

qu'un paysan. J'avais des rêves de fou. Parfois, au milieu du jour, sifflant mes bœufs haletants sous la traînée, je me prenais à penser quelle pouvait être la famille qui m'avait abandonné. Mes parents ?. Des ouvriers malheureux ?... Mon père, un viveur peut-être ?. Ma mère, une marquise coupable d'adultère. Pardon, une fille de rues ?. Somme toute, des êtres infâmes qui m'avaient jeté à l'hospice. Je ne savais pas. Je ne voyais pas. Je ne comprenais pas.

» Tout près de moi grandissait une jeune fille dont les sentiments étaient empreints d'une délicatesse que je ne remarquais pas chez ses compagnes. Elle appartenait à une famille qui l'avait pour ainsi dire élevée en demoiselle. Elle était belle ; elle est belle, ma mère. nous nous aimons ; je lui ai promis de lui consacrer ma vie, et l'autorité paternelle s'oppose à ce que j'accomplisse des engagements librement contractés. Blanchette est une paysanne. Pourquoi n'arriverait-elle pas, elle aussi, à prendre le genre de notre monde ?. Je m'habitue bien, moi, dont la vie s'est passée au grand soleil et dont les mains conservent encore les marques glorieuses des durs labours.

» On crierait à la mésalliance ? Mais mon père lui-même m'a conté que, dans cette foule d'hommes parés de noms illustres, il se mêle parfois des individus issus des plus humbles familles qui se composent un historique à leur façon. On m'a dit aussi que les grands noms s'en allaient peu à peu ; que les seigneurs ruinés s'estimaient très heureux de s'allier aux filles du peuple, et qu'il était bien peu de nobles en France dont les malheurs ou les fautes n'eussent pas encore abattu la fierté. Moi, ma mère, je suis heureux de ne plus être orphelin ; mais je vous affirme qu'il m'eût été indifférent d'apprendre que j'avais pour père un paysan ou un ouvrier, au lieu d'un monsieur titré et riche à ne savoir que faire de ses millions. C'est même son nom, son éducation, sa fortune qui me le rendent moins excusable.

» Dans ce récit émouvant que le comte a fait de la mort de ma mère et de son obligation de se débarrasser de moi pour ne pas encourir le blâme d'une famille, – imaginaire, sans doute, puisque jamais, depuis cette époque, il n'en a été question entre nous, – je cherche à me rendre compte de la légitimité de son acte et je ne parviens pas à me l'expliquer. Tout d'abord, il a dit qu'il pensait que j'avais suivi ma mère au tombeau ; qu'un sien parent,

s'était chargé du soin de me placer dans un asile départemental ; que ce n'est que vingt ans plus tard et par un hasard providentiel qu'il avait appris mon existence ; que sais-je encore ? C'est un dédale de contradictions dans lequel ma raison se perd.

» Ah ! il faut que l'affection que j'éprouve pour vous soit bien grande pour que je découvre ainsi à une inconnue les plaies qui font saigner mon cœur ; pour que je dise que, sous ces vêtements auxquels mon corps arrive à s'habituer, il y a une âme qui est lasse de cette vie d'incertitude et de mensonges. Vous êtes ma mère, n'est-ce pas ? Vous aurez pitié de moi.

» Oui, j'ignore les raisons qui ont autorisé mon père à me laisser sans protecteur. L'histoire du parent était un mensonge. C'est lui, c'est bien lui, c'est mon père, Madame, qui a jeté son fils à la porte d'un asile... Il a excusé sa conduite, en me disant qu'à cette époque, il était très malheureux et que les charges de la famille l'eussent empêché d'arriver à la fortune. Il a marché dans la vie sans entraves. Il est riche. Et je pouvais mourir, moi. Que me fait sa fortune ? Et maintenant, plus de douces conversations depuis le jour où il me conduisit dans la modeste chambre toute de blanc parée que protège le souvenir de ma mère : « C'est là, dit-il, que je viens me fortifier pour les batailles de la vie. C'est là que je pleure la morte. »

» Le comte n'a jamais tenu sa promesse, Madame ; jamais il n'est venu prier pour ma mère. Un jour, j'ai essayé de ramener son esprit sur ce pieux souvenir. Il m'a regardé avec étonnement, et puis ses lèvres ont eu un sourire de pitié qui m'a fait froid au cœur.

» Tout cela me trouble plus que je ne saurais le dire. Et alors, entendez-vous, ma mère, si vous êtes cette femme qui me voit passer, la lèvre riante, le regard reposé, ne vous méprenez pas sur ce calme apparent et sur cette joie factice. Au milieu de ces amusements que l'on jette sur mon passage ; au milieu de ce monde qui est pour moi obséquieux et qui se moque du campagnard mal éduqué, il me monte des bouffées de colère et de haine. Ce n'est pas tout, Madame. Quand je vois cet homme qui se dit mon père regarder sans souffrir mon plus jeune frère, un enfant disgracié de la nature, auquel on refuse, pour ainsi dire, la lumière du jour, sous le prétexte qu'il porterait tort à la famille ; quand je le vois, appelant l'heure bénie où son enfant rendra l'âme et lui refusant toute bonne parole, je voudrais écraser à

mon tour son égoïsme farouche. Il m'aime, moi, parce que je suis grand et fort ; il torture mon frère parce que cet enfant est laid et difforme...

» Et pensez-vous, ma mère, que tous ces raisonnements ne soient pas capables de me faire haïr un jour celui qui m'abandonna et qui ne me reprit avec lui que parce qu'il sentait bien que toute sa fortune ne pouvait le suivre au tombeau !. En vérité, l'affection ne s'impose pas. Que me fait, après tout, cette vie de désœuvrement si peu en harmonie avec mes habitudes passées, si, pour la soutenir, je dois perdre l'amitié et la considération de ceux qui m'aimaient pour moi-même ?. Aux premières heures, je le confesse, j'ai été ébloui, fasciné. Cette métamorphose de mon être s'accomplissait sans que j'y prisse garde, sans même que je songeasse à m'y opposer. Le courant m'emportait... La griserie du nouveau, une soif ardente d'inconnu, les tourbillons de ce grand Paris et surtout ce levain d'orgueil que chaque homme porte en soi, me faisaient délaisser peu à peu les vieux souvenirs et les anciens dévouements. Pauvre fou !. Au sortir de ces soirées magnifiques où le cœur tient si peu de place, je me suis enorgueilli d'être, ou plutôt de paraître quelqu'un. J'avais comme une satisfaction de voir ces grands seigneurs, que je ne connaissais que par les légendes que l'on colporte dans nos villages, me traiter d'égal à égal. Je les regardais : c'étaient des hommes comme moi. Moi, le chétif, *l'abandonné*, que les petits bourgeois de chez nous considéraient avec dédain, je pourrais écraser de ma grandeur et de ma puissance tous ceux qui, naguère, me donnaient leurs ordres impérieux. Pour cela, il suffisait de promener ma rusticité d'un salon à l'autre, de la froter aux hommes et aux choses, de la fatiguer et d'arriver enfin à l'user tout à fait. La chrysalide devenait papillon. Le paysan se faisait gentilhomme.

» D'une noblesse peut-être contestable, je trouvais à m'allier à l'une des grandes familles de France : .. J'étais un seigneur, un homme arrivé !. Eh bien, non, il ne peut en être ainsi ; je comprends ce qu'il me faudrait faire pour cela, et je m'y refuse. Mère, il me faudrait ne plus revoir ceux qui m'ont reçu tout petit ; il me faudrait laisser mourir de honte et de douleur ma douce fiancée. Je ne le puis pas. Je me trouve déjà trop vieux pour accomplir ces choses. Il fallait que mon père s'y prît plus tôt. L'enfant a grandi. Sans doute, s'il eût vécu longtemps au milieu du monde dans lequel

on l'a précipité, il aurait fait fi de ce que l'on appelle ses préjugés de paysan. Son cœur se serait façonné au contact des forts, et il aurait appris à étouffer les sentiments généreux qui dans ce moment l'étouffent lui-même. Là-bas, au contraire, entouré de l'affection de ceux qui n'étaient rien pour lui, il s'est habitué à croire que le cœur humain n'était pas un vain mot et qu'on ne pouvait le détruire sans écraser l'homme lui-même. Dans ce village où les paysans ne sont pas tous bons, le déshérité qui vous parle a eu le bonheur d'être élevé par une famille pauvre qui n'a reculé devant aucun sacrifice, ni devant aucune douleur. C'est d'une manière simple et honnête qu'il a appris à aimer une jeune fille digne de son amour.

» Et l'on voudrait, mère, que ce jeune homme qu'un hasard élève tout à coup au-dessus de ses amis d'enfance, oubliât les premières années de sa vie et qu'il regardât d'un œil sec les visages vieillis de ceux qui l'ont empêché de mourir ?. Que serait-il advenu de moi, grand Dieu ! si ma mère adoptive m'ayant donné son lait avait remis son *placement* à l'hospice ?.

» Sans doute, comme tant d'autres, j'aurais traîné la misère sur le pavé des villes. Je serais peut-être allé à l'étranger ainsi que mon père l'a fait lui-même. Et mon père eût-il été conduit sur ma route, lui dont l'existence a été si tourmentée qu'il lui faut un effort de mémoire pour se rappeler le nom de ma mère et la nuit profonde où il dut m'ensevelir ?. Non. non. Je ne puis pas briser le cœur de ceux qui m'ont élevé à l'éclat du soleil et à la clarté de l'honneur. Je ne le puis pas. je ne le veux pas.

» Déjà, là-bas, les lettres se font rares. C'est ma faute aussi. Je n'ai pas retrouvé dans mes écrits l'affection qui m'animait autrefois. On me considère comme perdu pour toujours. Et je suis vicomte. On me nomme le vicomte de Tinders ; naguère, on m'appelait *Jean* tout court. Les anciens me donnèrent le nom du village et je devins *Jean Nègre-Combe*... Je n'ai jamais été aussi fier de ma vie.

» Pardon, Madame, de vous avoir dit si longuement mes angoisses et mes terreurs. Je ne suis qu'un paysan, un être sans expérience. Mais je ne veux pas devenir un malhonnête homme, moi. Oh ! Madame, si vous êtes ma mère, si vous avez connu ma mère, donnez-moi encore des conseils. J'ai peur de Paris. Je garderai le secret qui vous empêche de venir à moi. Je relirai vos lettres et je me sentirai plus fort. Le paysan naïf qui promène son

rêve à travers les fièvres parisiennes a besoin d'être fort, car ce qu'il voit et ce qu'il entend, est si étrange et si douloureux, qu'il en a l'âme empoisonnée. Je vous salue, Madame. Je vous aime.

» JEAN ».

23 décembre.

...La réponse à mon envoi s'est fait attendre deux jours : elle est courte, mais si affectueuse et si maternelle, que je me sens tout remué. C'est ce matin seulement que j'ai aperçu le petit bout de papier à l'endroit convenu. Il pleuvait ; et mon mystérieux correspondant avait pris soin d'envelopper sa lettre dans un morceau d'étoffe noire :

« Cher enfant, ne cherchez pas à connaître celle qui a juré de vous consacrer sa vie... 1 Sachez seulement qu'il y a au monde une femme qui ne vit que pour vous et n'est, heureuse que par vous. Vous lui avez montré la délicatesse de votre cœur et rien ne pouvait lui causer tant de joie... Laissez faire les événements... Peut-être qu'un jour Dieu aura pitié de son humble servante... Je vous aime, mon bien-aimé. »

... Les larmes me montent aux yeux... Je ne puis plus écrire...

24 décembre.

Armand de Boistel est absent de Paris depuis quelques jours... Il est parti sans laisser son adresse... Gustave Ohnel, peiné de me savoir seul, est venu passer la journée avec moi... Quel excellent homme que ce capitaine... Il ne sait rien de mon histoire ; il ne m'a rien demandé...

– Savez-vous, me dit-il, que je vous estime beaucoup... Je vous aime, laissez-moi l'avouer, jusque dans vos défauts... Je suis un homme du Nord, moi, et, comme tous les Septentrionaux, je me défie des gens du Midi : beaucoup d'entre eux ne valent que par la surface. Vous n'êtes pas ainsi, vous. Cette exubérance que vous avez rapportée du pays natal est pleine de franchise et de cordialité. Si vous n'avez pas la réserve souvent exagérée de mes compatriotes, vous vous tenez dans un juste milieu. Un peu trop confiant peut-être. un peu trop porté à croire que tout ce qui vous intéresse

doit forcer l'intérêt de vos auditeurs : cela vient de ce que vous avez vécu en province et très probablement avec des gens moins intelligents que vous...

– Capitaine, vous êtes trop indulgent...

– Non, je vous ai étudié : vous parlez et vous agissez avec le cœur... Là-bas, dans vos villages, n'est-ce pas ? on observe moins que dans les grandes villes ; on se laisse vivre... Vous arrivez à Paris avec vos fraîcheurs et vos naïvetés... Vos impressions n'en sont que plus vives et plus vraies. Ce qui nous fait sourire, nous, les habitués du boulevard et des premières, doit fatalement vous émouvoir. Les Parisiens ne veulent pas être gobeurs, et c'est ce qui explique la multitude de choses et de faits qui échappent à leur entendement... Pour être forte, voyez-vous, l'observation ne doit pas avoir la pudeur de l'ignorance... On veut tout connaître avant d'avoir appris... De là, la supériorité incontestable des hommes méthodiques et réservés qui, sans admettre absolument le système de Descartes et faire table rase des connaissances acquises, affrontent résolument l'examen attentif des notions reçues et des observations nouvelles...

Le capitaine s'est arrêté en souriant :

– Ce sont là de bien grandes phrases, n'est-ce pas ? Je parle avec franchise, moi aussi. Oh ! je ne me pose pas en Mentor, ni en moraliste. Vous êtes jeune, vous êtes riche. Je vous blâmeraï de faire de votre existence l'objet d'une étude de philosophie spéculative. Vous auriez grandement tort de ne pas goûter au plaisir ; vous êtes assez sage pour n'y compromettre ni votre santé ni votre fortune. et moi, je suis assez sûr de vous pour affirmer que vous n'y éteindrez pas votre cœur.

...J'étais bien ému... Jamais personne ne m'avait tenu un si beau langage. J'ai pris ses mains dans les miennes.

– Capitaine, j'ai foi en vous. C'est vous qui me conseillerez.

Ohnel a porté sur moi un regard plein de tristesse :

– Vous ne savez donc pas que l'homme qui vous parle est un homme maudit ? Vous ne savez pas que je suis un joueur et qu'un joueur a sa vie damnée ? Le jeu. oh ! le jeu. On s'en moque. On dit : « Les histoires de joueurs, nous les connaissons : elles sont vieilles comme le monde. C'est un catéchisme rebattu, affirme-t-on : tous les hommes sont joueurs ; tous les

joueurs sont les mêmes. » Ces vieilleries ont peuplé tous les livres ; c'est affaire aux romanciers de bâtir leurs plans avec des racontars ressassés ; on a tout dit sur le démon du jeu. Quelle sottise !. Shakespeare, le plus grand génie de l'humanité, a écrit des merveilles ; mais aucun poète, aucun philosophe n'a fait une étude complète du joueur. Et ce n'est pas possible. Le temps manquerait à l'homme le mieux doué : on peut fouiller le cœur humain dans tout ce qui touche aux autres passions ; le jeu, lui, les renferme toutes.

Le capitaine s'exaltait en parlant. Il me saisit le bras et sembla diriger lui-même mon regard vers l'objectif mystérieux qui se dressait devant lui. Sa voix était saccadée : c'était comme un râle qui sortait de sa poitrine.

– Voyez-vous cet homme qui est accroupi devant ce tapis vert ?. Jeune ou vieux, sur sa face ridée par un sourire souffrant, l'idiotie commence. Il attend les cartes avec plus d'émotion qu'un amant n'attend sa maîtresse. Il les glisse légèrement entre ses doigts, avec un coup d'œil défiant sur son voisin. Il ne faut pas croire aux joueurs impassibles. L'œil a des reflets de dompteur. Les jetons d'ivoire lui donnent des flamboiements étranges. Ce sont des visions extatiques. L'être tout entier tressaille ; et plus l'homme paraît maître de lui, plus son cœur est déchiré, lentement, péniblement, lorsque la fortune l'abandonne !. Encore ! encore !. Il n'y a plus de famille, plus d'honneur, plus de patrie. Son cerveau subit des tensions qui ailleurs le feraient craquer, mais qui ici décuplent sa force. Le bonheur lui en veut. La vision se transforme. Ce sont des rêves qui, pendant quelques minutes, le bercent et l'enivrent. Il s'enhardit. Encore !. encore !. C'est un tourbillonnement de pensées exquises. Il a pour les jetons entassés devant lui et que tout à l'heure il va changer contre de l'or bien sonnante, une surveillance qu'il n'aurait pas pour sa femme infidèle ; il les caresse du regard comme il n'a jamais caressé son fils ; il les contemple avec un respect qu'il n'aurait pas pour son père. La déveine apparaît ; il lutte, lutte avec une énergie que ne connaîtra jamais l'homme que les flammes vont dévorer ou que l'eau s'apprête à engloutir. Toutes ses connaissances, toutes ses facultés sont mises en éveil : il est là, attentif, intelligent, entendant tout ce qui se dit sans paraître l'entendre ; voyant tout ce qui se fait et ne paraissant rien voir. Parfois, il a des héroïsmes farouches, un entendement

jusqu'alors inconnu. Sans qu'on s'en aperçoive, il met dans son œuvre une force géniale énorme ; il déploie devant le sommeil qui voudrait le terrasser une résistance sublime... Voici venir la chance ! Il est jeune, aimant ; s'il ne parle pas, sa voix pourrait murmurer des paroles d'amour comme il n'en eût jamais trouvé devant sa tendre fiancée. Il a le regard du général qui commande et l'autorité de l'homme responsable. Il croit à l'honneur ; il croit à la vérité. Le tableau s'efface... La fortune se rit de lui. Cette fois, ses yeux ont des défiances terribles et ils prennent les teintes ensanglantées des yeux qui désespèrent. Encore !. encore !. Tout s'acharne à sa perte. Cet homme placé devant la table est son bourreau : ce visage tranquille lui fait mal. Huit !... Neuf !. C'est un voleur, peut-être : on ne gagne pas comme cela. S'il osait !... Il lutte... il lutte toujours... Tout est fini...

Alors, dans son cerveau obscurci passent des images de mort... Il sourit, et au dedans, il pleure, il pleure de rage. Il est environné, cerné : il succombe. Pas un rayon d'espoir ne se présente à sa vue. C'est un homme chez lequel l'homme est mort... S'il ressuscite ce soir, il reviendra demain pour mourir encore. Aussi, dans les actes de la vie ordinaire, soit au foyer, où sa compagne l'a attendu paisible et confiante, soit devant le berceau riant du petit être qu'il devrait adorer, il ne voit, il n'entend, il ne vit que pour sa chimère : le jeu. le jeu.

– C'est horrible.

– Oui, horrible. Un joueur passe par toutes les sensations de douleur et de joie : il a, pour son idole, amitié, respect, amour, dévouement même ; et c'est pour cela que les choses de l'existence de chaque jour, les plus modestes comme les plus sublimes, ne lui apparaissent que comme des comparses. La beauté d'une femme aimée, le sourire d'un enfant, l'amitié d'un père, la patrie et ses légitimes espoirs ne le laissent pas insensible peut-être ; mais tous ces grands et éternels sentiments ne peuvent le prendre tout entier : son âme est ailleurs. Et parfois, voyez-vous, lorsque la malechance vous accable, on devient mauvais. Cette habitude d'impassibilité farouche et seulement apparente que l'on a contractée au jeu vous suit partout. On reste insensible aux émotions qui bouleversent les hommes. On voudrait rire, aimer, oublier. Une voix chante le rappel du souvenir. C'est la main du Commandeur qui se pose sur l'épaule de don

Juan et le fait tressaillir. Il faut fuir le joueur, de crainte de prendre son mal. Heureusement, il a un masque : cet œil vitreux, soupçonneux, ce front qui s'est ridé avant l'heure, cette bouche au sourire défiant et contraint, autant de stigmates indélébiles. Le jeu englobe l'homme, l'annihile, en fait sa chose. Maintenant, voulez-vous que je vous dise ?. Ce qui fait que tant d'hommes ont cette folie, c'est que le jeu donne en une nuit des impressions subites, des joies délirantes, des colères, des haines, des extases muettes qu'on mettrait dix ans à ressentir dans la vie ordinaire. L'homme se perd ; mais il vit.

Gustave Ohnel se radoucît tout à coup :

– Je vous ai ennuyé peut-être, mon ami, avec mes longues tirades ; eh bien, je n'ai pas tout dit. L'homme qui pourra disséquer l'âme d'un joueur sera le prodige le plus étrange de la terre. Tenez, vous n'êtes plus un enfant, n'est-ce pas ? Quelques mois avant la guerre, je causais avec le docteur Knauss, l'un des plus grands savants de l'Allemagne, qui me disait : « Il y a dans l'humaine nature, deux stigmates sur lesquels je ne me tromperais point : l'un physique, l'autre moral : lorsqu'un malade se présente à moi et que le caractère de sa maladie n'est pas bien marqué, je pense toujours à la syphilis ; si un homme m'apparaît sous le poids d'une angoisse indéfinissable, je pense toujours au jeu.

– Vous ne jouerez pas, vous ? m'a dit brusquement le capitaine.

– Jamais.

– Je suis heureux ; je n'ai pas perdu mon sermon.

Ohnel a tiré sa montre :

– Cinq heures ; je me sauve.

– Si vous nous restiez, capitaine. Nous ferions le réveillon de Noël ensemble.

– Non, a-t-il fait, tout perplexe. Je vous remercie. Je soupe rarement.

J'allais insister.

– Je veux être franc. Au cercle, il y a une partie superbe. Après tout ce que je viens de dire, vous me trouvez bien misérable, n'est-ce pas ?. Je ne serai jamais chef d'escadron.

– Si vous pouviez ne plus jouer.

– Oh ! je jouerai très peu d’argent. Je suis superstitieux. Donnez-moi quelque chose ?.

– Ce que vous voudrez.

– Tenez.. un de vos gants... la main gauche. Vous souriez ? . On est bête, quand on est joueur... au revoir et merci... C’est la dernière fois que je joue ; mais, en l’honneur de la fête de Noël, je ne puis pas m’empêcher d’en tailler une petite.

Pauvre capitaine !...

...Mon frère a été malade. J’ai passé la nuit à son chevet, malgré le refus opposé par sa gouvernante dévouée. Le docteur Delangle a examiné le corps de l’enfant avec une curiosité qui me faisait mal.

26 décembre.

Mon père est venu dans la chambre, et puis il est sorti dans le couloir pour causer avec le docteur. Je restai seul avec mistress Jackson.

On entendait un bruit de voix :

– C’est étrange, disait M. Delangle, voici un jeune homme qui subit toutes les affections du premier âge... Des poumons de nouveau-né... la mère était d’une mauvaise constitution sans doute. Elle a dû enfanter sous les étreintes d’une fièvre pernicieuse. atrophie musculaire. Pauvre petit bonhomme. Il lui faudrait, de l’air et du soleil.

Dans la soirée, le prince a demandé à boire : il se sentait mieux. mistress Jackson et moi l’avons aidé à se mettre dans son fauteuil. Il était là, tout triste :

– Le maître veut que je meure, répétait-il lentement.

Ah ! cette fois, la colère m’a dressé :

– Non. non. tu ne mourras pas, mon frère, c’est moi qui te sauverai. Je parlerai à notre père.

Alors, je suis descendu au salon. Le comte était occupé à écrire :

– Père, Hector a un peu plus de force aujourd’hui. Voulez-vous me permettre de l’emmener dans les environs de Paris ?.

– Le docteur n’a point ordonné cela. Enfin, si vous y tenez. Faites. le pauvre enfant est condamné. Rien ne peut le sauver. Il faudrait un miracle.

– Dieu fera ce miracle.

– Allez... allez. Veillez à ce que personne n’aperçoive le monstre. Ce serait la ruine de votre avenir.

– On couchera Hector dans le landau bien fermé. On ouvrira le landau, dès qu’on aura dépassé l’enceinte de Paris.

– Monsieur, c’est votre malheur que vous désirez ?.

– Je veux la justice et l’humanité.

– C’est bien. Mais soyez prudent. Si l’on venait à savoir.

J’ai couru à la chambre du malade :

– Hector. maman Josué. je vous emmène tous les deux. loin, bien loin, dans la plus belle voiture.

Le prince battait des mains, tant il était joyeux du résultat de ma démarche. Dans le landau, maman Josué l’a enveloppé de chaudes couvertures. Et il était heureux !. et il souriait. Au milieu du flot de voitures et de piétons, personne ne pensait à nous. Les stores étaient baissés ; mais, de temps à autre, j’aidais l’enfant à les relever. Tout ce qu’il voyait était nouveau – pour lui et lui suggérait mille réflexions charmantes. Nous avons pris la route de Mesnil-le-Roi et nous sommes allés en pleine campagne. Il se sentait renaître à la vie, ce cher frère, et le soleil, qui est bon, semblait briller d’un éclat sans pareil pour réchauffer son corps transi. Ah ! la bonne et belle journée et comme je suis content de moi-même !...

28 décembre.

Hector est en parfaite convalescence maintenant. Nous sortirons souvent ensemble dans la grande voiture. nous faisons des projets pour le printemps prochain. Le petit prince viendra avec moi à Nègre-Combe, et je jure Dieu qu’en ma présence, personne ne rira de lui. Je l’aime, mon frère ; je l’aime de toutes mes forces. Oh ! pourquoi Dieu donne-t-il tout aux uns et se montre-t-il si barbare pour les autres ? Que lui avait fait ce pauvre petit pour venir au monde et être l’épouvantail de son père ! Je l’aime... je l’aime, à cause même de son malheur. Grâce à moi, il n’ira pas dans cette maison

maudite que ses rêves d'enfant ont imaginée si horrible. Il me dépeignait d'une manière si vraisemblable la grande cour toute nue où il devait être enfermé avec des monstres, ses pareils, que parfois le frisson me prenait et que je le suppliais de ne plus parler. Depuis que je sais que Dieu m'a donné un frère si malheureux, mon souvenir s'est reporté aux exhibitions des foires de Pensol et de Limoges. Aux jours de frairie, les camarades et moi, nous entrions dans les baraques de la place et nous nous amusions beaucoup des êtres placés sur l'estrade. Il y avait là des bossus, des enfants à trois jambes, des fillettes moins hautes que des poupées, des monstres odieux auxquels les farceurs de la bande posaient des questions toutes drôles. Le général *Tom-Pouce*, le vieux *Marloc*, la petite *Banban* nous montraient des tours grotesques. Monstres et nains paraient à la queue-leu-leu ; c'était épouvantable ; mais on riait aux larmes. Je sais bien, moi, que je ne rirai plus...

29 décembre.

Oh ! le joli billet tout parfumé !... Signé *Pauline Telien*... Je me sens attiré vers cette femme... Mais, Armand ?... Armand m'a conté, il y a quelques jours, que tout ce qu'il m'avait dit au sujet de sa jalousie était un gros mensonge... Ma foi, elle me tient au cœur, la belle fille... Elle est adorable !... Comme je suis sot de confier toutes ces choses au papier...

30 décembre.

Ce qui prouve bien que jamais aucune femme ne prendra dans mon cœur la place de Blanchette, c'est que je sors victorieux du terrible combat livré par mes sens à mon amour et à mon honneur... Je n'ai pas voulu être plus prude qu'un autre. Pauline m'avait écrit d'aller l'attendre à la sortie de l'Opéra-Comique. J'ai bravement accepté... Boistel me pardonnera-t-il cette... tromperie ?... Le capitaine Gustave pense que le baron s'est éloigné pour me laisser le champ libre... Oui, je suis un homme digne de ce nom : l'épreuve était dure : je n'ai laissé dans le boudoir ni mon courage ni ma fierté... Et cependant, tout ce qu'une femme peut avoir en elle de luxure et

de désirs, elle l'a mis en œuvre... Je ne suis pas un blasé, moi, – et les gens me trouveront naïf de parler comme je pense, – eh bien, j'ai été grisé de longues heures par cet adorable démon... Elle a pu éveiller en moi des passions jusqu'alors inconnues... Elle a pu porter l'incendie dans mon imagination en délire : une nuit a eu raison de ma folie... Aujourd'hui, calme et froid, je me dis qu'une autre me possède tout entier : celle-ci, elle est simple et naïve... Et, à cette heure, je rougis d'associer son nom à celui de la diva. Je me tais...

31 décembre.

Voici Armand de retour. Il a eu l'air de 'ne pas s'apercevoir que j'étais devenu l'amant peu mystérieux de madame Télén. Il revenait, m'a-t-il dit, de Beauvais, où l'avaient appelé ses affaires... Je n'étais pas encore levé, quand il est entré dans ma chambre.

– Demain, le jour de l'an... quelle scie !... s'est-il écrié en se jetant sur un fauteuil... Eh ! eh !... onze heures... Vous vous levez, Jean ?... Boistel a déjeuné à la maison...

Mon père était d'humeur joviale en prononçant ces mots.

– Vous savez, Jean, que vous avez le devoir de porter une poche de bonbons à madame de Dives-Laram... C'est l'usage... Quant on a été invité à dîner par une maîtresse de maison et qu'il n'y a pas de mari auquel on puisse rendre la politesse, on offre des dragées...

Armand s'est penché à mon oreille :

– D'une pierre vous ferez deux coups... vous achèterez aussi un petit sac pour Pauline... Prenez chez Boissier...

J'ai rougi jusque dans le blanc des yeux : le comte a continué :

– Monsieur de Boistel, vous étiez hier au concert du Trocadéro ?

– Oui, mon cher comte...

– Vous avez vu la toilette de mademoiselle Lucienne ?...

– Ravissante...

– Est-ce aussi votre avis, Jean ?... Vous paraissez tout rêveur...

— Pardon...

– Nous disions donc que mademoiselle de Dives-Laram est une jeune personne très élégante et très distinguée...

– Oui, mon père...

– Eh bien, très cher, a fait Boistel avec un gros rire, c'est la première fois qu'un homme trouve jolie la femme qu'il doit épouser...

Après le repas, j'ai pris Armand à part et je lui ai confessé que mademoiselle Lucienne ne me plaisait que médiocrement et qu'elle ne serait jamais ma femme... A table, j'avais gardé le silence, de crainte de contrarier mon père.

Le baron s'est frotté les mains.

– Ah ça, mais, c'est donc comme pour le reste... On est toujours le dernier à s'apercevoir qu'on se marie ?... Vous vous mariez, vicomte, Vous vous mariez...

– Je ne me marie pas, Monsieur...

– Savez-vous que ce n'est pas gentil, de faire le mystérieux avec bibi ?... Le papa m'a conté toute l'histoire. Je vous assiste en qualité de témoin avec cet animal de capitaine.

3 janvier 1881.

Hier, j'étais allé à l'Hôtel des Ventes. Après avoir acheté quelques tableaux dont je ne connais certainement pas la valeur, je me suis mêlé au public nombreux qui stationnait dans la salle des Pas-Perdus. Dans la rue Drouot, en face même de l'hôtel, la sainte femme qui veille sur moi se tenait immobile, attendant sans doute de me voir paraître... Invinciblement, je me sentais attiré vers elle... Tout à coup, son regard s'est porté sur moi, et j'ai compris que je devais me contraindre... J'ai suivi la rue me rendant du côté de l'Opéra... Je me suis retourné pour la voir encore, et il m'a semblé que ses grands yeux ne pouvaient se détacher des miens. Quelle torture !... Elle m'a fait promettre de ne point la questionner, et je dois tenir ma parole...

... Mon père, lui, ignore ces mystérieuses relations... Il ne voit pas... Il ne sait pas... Et moi, j'attends l'heure où il me sera enfin permis de parler...

5 janvier.

J'ai beau me faire des raisons : la conduite de mon père me paraît inexplicable. Hier, encore, il est venu dans la chambre d'Hector, et il a parlé à son fils avec une douceur inaccoutumée. L'enfant, tout craintif, se laissait caresser par le comte, qui lui disait :

– Tu es mon fils aussi, Hector, et j'ai pour toi beaucoup, beaucoup d'affection. Tu es un enfant souffreteux. une pauvre âme endolorie. oui, je t'assure, je t'aimerai ; je tâcherai de te rendre la vie moins pénible. Embrasse-moi.

Mistress Jackson était ravie.

Mais, comme le prince tendait ses petits bras à son père, le comte s'est éloigné brusquement :

– C'est plus fort que moi, je ne puis pas. je ne puis pas... Je voudrais t'aimer... Tu me fais horreur... horreur... Va-t'en... Va-t'en !...

Oh ! tout cela est affreux...

... J'ai écrit aux Mathurins. J'ai écrit à Blanchette. Pas de réponse. Que doivent-ils penser de moi, là-bas ? . Cependant, je disais que ma nouvelle existence n'avait modifié en rien mes sentiments et que je reviendrai un jour à Nègre-Combe.

Ils comprennent peut-être que je ne suis plus maître de moi et qu'une volonté implacable me courbe et me façonne à sa guise. C'est bien cela ! Mon père désire que j'épouse mademoiselle de Dives-Laram ; et déjà le chevalier Péraldi a songé au dîner des fiançailles. On se rit de mes scrupules de campagnard amoureux et de fils trop tendre. On fait de moi un jouet. L'année est aux expériences scientifiques. On parle d'inventions surprenantes. Je suis sans doute pour mes expérimentateurs un sujet physiologique tout aussi curieux, dans son genre, qu'une expérience de la *Salpêtrière*, et l'on considérera ma métamorphose, à l'instar d'un perfectionnement Edison. Il s'agit seulement de savoir si j'ai fait abandon de ma qualité d'homme libre...

7 janvier.

En vérité, il faudrait que je fusse dénué de bon sens pour ne pas apercevoir les railleries dont je suis l'objet... Le comte s'est-il imaginé que

mes nouveaux amis croyaient un seul mot des fables qu'il débitait sur mon existence passée ?... Est-ce que j'ai l'air d'un châtelain, moi ?... La lecture des livres et des journaux m'a donné peut-être la clef des banalités que l'on répète à tout venant ; tout comme les autres, je puis fredonner, à l'occasion, les airs rebattus des théâtres lyriques, lancer avec emphase les périodes ennuyeuses des classiques, citer du Jean-Jacques ou du Paul-Louis, fumer des cigares énormes, m'enfouir dans une fourrure soyeuse, dire du mal des ministres et du gouvernement, me pavaner sur les boulevards, avec un pardessus court, affirmer que mon patois est de l'espagnol, tutoyer les *boudinés* du *afé* de la Paix... Je puis faire tout ceci et tout cela...

Mais la fatalité veut que la transformation soit graduée et ne s'accomplisse pas au toucher de la baguette d'un magicien. Aussi, il m'arrive de poser des questions si étranges à Boistel, que malgré son intérêt évident à rester en bons termes avec moi, le baron a de francs éclats de rire : mon camarade n'est pas ma dupe, el, s'il se lait, c'est que je le paye pour qu'il garde le silence. Les dames de Dives-Laram et leurs domestiques se moquent du campagnard... Blanche Reither prétendait que je lui donnais des nausées ; et, mieux que personne, l'astucieuse Pauline Télén devine qui je suis et qui j'ai été. Seul, un pauvre petit être me retient à Paris : sans moi, que deviendrait Hector...? Mistress Jackson serait-elle assez forte pour résister au comte, qui nous parle de mettre l'enfant dans un hospice ?.....

Le comte veut que je devienne le mari de mademoiselle Lucienne, et, comme il a eu raison de toutes mes résistances, il ne met pas en doute qu'il n'arrive encore à me plier... Ce mariage fera le malheur de ma vie ?... Que lui importe ?... Est-ce que l'homme qui regarde froidement mourir un de ses enfants a souci du bonheur du frère aîné ?... Ah ! c'en est trop, cette vie de désœuvrement me tue à petit feu. Il y a en moi une sorte de lassitude générale... Tout apparaît à mes yeux comme un ensemble d'erreurs et de mensonges... Plus de lettres du pays... Plus de lettres de la sainte femme qui veillait sur moi... Je veux savoir enfin...

14 janvier.

Le comte a encore menacé Hector de l'envoyer chez les fous et le nain est retombé malade... En contant ceci, les larmes m'oppressent... Cher frère !. Il était là, étendu dans son lit d'ébène. Nous l'avons veillé trois grandes nuits. De temps à autre, sa tête se tournait vers nous ; il contait qu'il voyait passer les anges dans son rêve, et que ses protecteurs chassaient les diables grimaçants qui voulaient l'emporter.

A un moment, je me suis approché de lui :

– Venez. venez plus près de moi, grand frère.

Le médecin avait ordonné une potion calmante, et il était impossible à maman Josué de faire accepter ce breuvage au malade. Le petit prince craignait d'être empoisonné sans doute ; car toutes les fois que je lui présentais la tasse, il secouait tristement la tête : « Le maître. liqueur mauvaise. veux pas. » Et, masquant son visage avec ses mains, il essayait de se dresser et il murmurait d'une voix déchirante : « Je suis si petit, mon Dieu !. je suis si laid !. Pourquoi est-ce que je souffre tant ?. Mon père. Le maître. Le nain va mourir, enfin !... »

Il retombait, la face contractée et les mains jointes. J'ai bu devant lui plusieurs gorgées de la potion : il m'a regardé sans paraître comprendre. Je le priais. je l'implorais.

. Il voulait, et son courage ne venait pas. Ses mains crispées repoussaient les miennes et Dieu restait sourd aux prières de mistress Jackson qui sanglotait dans un coin de la chambre. Tout à coup, j'ai entendu le bruit d'un pas derrière la porte. Mon père était là, causant tout bas avec un domestique :

– Père. père. venez !...

Le comte m'a regardé d'un air surpris.

– Votre fils se meurt, ai-je crié tout en larmes. Je vous en supplie, venez avec moi.

– Eh ! le maître. poison. veux pas. Petit prince mourra tout seul. tout seul.

Nous écou lions, tout pâles, la voix qui s'en allait. Je reculai d'effroi. Les yeux du moribond démesurément ouverts se dressaient devant moi.

– Grand frère, ne me quitte pas ! ne me quitte pas !.

Sur mon âme, je crois que mon père a perdu l'esprit. Non. non. Dieu ne m'aurait pas donné un monstre pour père. Le comte ne m'avait jamais parlé

comme il vient de le faire aujourd'hui : on s'étonnait à Paris de le voir s'enfermer presque tous les jours à la Bibliothèque nationale, compulsant les livres anciens, annotant les traités philosophiques et gardant son travail avec un soin jaloux. Il s'est ouvert à moi et il a fini par me déclarer que très prochainement, il publierait un grand volume sur une idée à lui, une idée qui devait bouleverser le monde.

A un moment, ses yeux se sont éclairés d'un feu étrange :

– Savez-vous à quoi je rêve ? Ecoutez, et vous allez juger par vous-même que je suis un être pratique et doué d'une ténacité peu commune. Il y a plus de vingt ans que, pour la première fois, j'ai conçu un projet immense : Mettre en application la loi de Malthus, ou plus exactement, apporter une modification à cette loi. J'admettais en principe que la France, bien qu'elle soit une des nations les moins fécondes en enfants, est de beaucoup trop peuplée ; mes recherches m'ont amené à constater que l'État essayerait en vain d'employer la contrainte pour limiter l'accroissement de la population. Il fallait chercher ailleurs : j'ai trouvé. L'association seule est capable de remédier au mal. On créera une immense pouponnière en dehors de l'enceinte de Paris ; – pour le moment, je restreins mon système à la capitale ; – les enfants riches ou pauvres y seront placés sous la surveillance d'administrateurs spéciaux, au moment de leur naissance.

Il a continué :

– Est-ce votre histoire que je conte là ? Non. Les hospices ne reçoivent que des fils de pauvres gens, et l'argent manque pour permettre de tenir compte des dispositions des adultes... Mon système comprendra une base d'impôts frappant indistinctement tous les contribuables et créant par cela même des ressources constantes... Les philosophes précédents abolissaient le mariage. Je le maintiens, moi, comme règle nécessaire aux bonnes mœurs. Au surplus, je n'envisage que la question des enfants et la nécessité de remédier à l'encombrement. *L'association doit prospérer là où l'individualité meurt.* Tout est là. En somme, la loi promulguée et étendue à la province, tous les Français seront pères ; tous les enfants seront superbes, la Seine devant remplacer le Gange en ce qui touche les idiots et les infirmes.

Je regardai le comte avec stupeur. Il se promenait fièvreusement dans la chambre, froissant les dernières feuilles qu'il venait d'écrire.

– Autrefois, l'argent me manquait pour exposer ma loi philosophique et sociale. Aujourd'hui, les mines d'or m'aideront à propager mon idée... Vous verrez : ce sera superbe... Grâce à mes livres, j'aurai un nom dans l'histoire, moi.

... Mon père a encore passé toute la nuit au travail et mes exhortations n'ont pu le décider à prendre du repos...

19 février.

L'autre jour, j'étais presque heureux de penser que le comte, en exposant ses singulières théories philosophiques, n'avait plus la responsabilité de ses paroles et de ses actes ; il me faut chasser cette idée : le comte est un mauvais homme... Sa vie n'a été qu'un long égoïsme... Je ne puis m'empêcher de frémir en l'entendant proclamer que, pour être fort dans la vie, il est nécessaire de se dégager des entraves de la famille... Alors, il me vient à l'esprit de terribles pensées. Peut-être le philosophe a-t-il commencé déjà à mettre en pratique ses réformes sociales ?...

Quoi qu'il en soit, je veux quitter Paris. Je veux revenir au village... Parfois je me sens remué par des révoltes que le respect filial pourrait bien être impuissant à conjurer... J'aurais voulu savoir cependant le secret qui plane sur mon existence et que la femme bénie que je vénère a toujours refusé de me dire... J'ai eu beau fouiller Paris en tous sens, m'adresser à la Préfecture de police, payer des agents spéciaux, . il m'a été impossible de découvrir l'adresse de ma protectrice...

Oui, je veux revenir chez mes parents adoptifs : j'en ai assez, de cette existence maudite... Blanchette, ma douce fiancée, me possède tout entier... Le comte disait, l'autre jour, que madame Télén me tenait au cœur... Jamais la cantatrice n'est montée jusque-là. Le vicomte de Tinders n'est plus... le Parisien est mort... Je redeviens Jean Nègre-Combe ; et bientôt, de toutes ces étranges choses que j'ai vues en moins de cinq mois, il ne me restera qu'un peu de lassitude et beaucoup de dégoût...

X

Le comte de Tinders s'était rendu chez le directeur de l'agence de la rue Montmartre pour traiter du mariage de son fils en compagnie du chevalier Péraldi. M. Lejet se frottait les mains de contentement.

– Et que l'on vienne dire maintenant que les agences ne servent à rien.

– Bah ! faisait Péraldi, je suis comme saint Thomas, j'ai besoin de voir.

Monsieur Lejet a raison, intervenait Tinders. Le mariage aura lieu dans six semaines, au plus tard...

– Et si votre fils résiste ?.

Le comte se redressa :

– On ne me résiste pas, Monsieur.

– Parole d'honneur, mon cher comte, vous êtes un homme surprenant et un savant aussi. J'ai écouté avec un intérêt très vif votre argumentation sur la loi de Malthus. Le monde est aux savants.

Le père Lejet eut un gros rire :

– Le monde est aux intermédiaires !...

– Messieurs, fit le comte, vous n'avez raison ni l'un ni l'autre. La véritable force consiste à ne pas se laisser émouvoir par les situations ; en un mot, à être maître de son cœur.

– Mais alors, objecta le chevalier Péraldi, si l'on arrive à détruire les sentiments ou tout au moins à les maîtriser, il faut dire adieu aux joies de ce monde.

– N'est-ce pas déjà quelque chose que de pouvoir se rire de toutes les douleurs.

– Sans doute ; mais un homme insensible est un être de trop dans une société bien organisée. Malheur à l'homme seul !.

Le comte eut un geste si violent, que le chevalier Péraldi changea aussitôt la conversation :

– Donc, mon cher comte, vous ne prévoyez aucun obstacle au mariage de ma petite Lucienne.

– S’il y a des obstacles, monsieur le chevalier, l’homme seul ne craindra pas de les briser.

Pendant que les trois interlocuteurs signaient des engagements réciproques au sujet du mariage projeté, mistress Jackson entra dans le salon du vicomte.

Jean était si pâle et si défait, que la bonne dame hésita à parler.

– Vous êtes souffrant, Monsieur le vicomte ?

– Oui. très souffrant, Mistress.

– Je voulais vous dire., continua-t-elle d’un ton embarrassé. Je n’ose pas. Ce que je fais est mal peut-être.

Le vicomte porta sur la gouvernante un regard plein de bienveillance :

– Mistress, j’éprouve pour vous la plus grande estime. Parlez.

Maman Josué jeta un coup d’œil dans l’antichambre et dans le couloir pour s’assurer que personne ne pouvait l’entendre et elle revint doucement auprès du jeune homme :

– Il est arrivé une lettre pour vous. Une lettre du village.

– Oh ! enfin !...

– Monsieur le comte m’avait défendu de vous remettre vos correspondances, fit-elle en lui tendant la lettré. J’ai pensé que cela venait de vos parents adoptifs ; et, comme vous êtes si bon pour mon petit prince.

A peine le vicomte eut-il commencé à lire qu’un flot de sang lui monta au visage. Il sanglotait, la tête entre les mains, et la gouvernante essayait en vain de le consoler :

– Mon père est un malhonnête homme, Mistress.

– Monsieur le vicomte.

– Oui. Je savais bien qu’il interceptait mes lettres. On ne pouvait pas m’oublier là-bas. Il faut que tout cela ait un terme. Il le faut.

La lettre disait :

Village de Nègre-Combe, le 1^{er} mars 1881.

» Jean, j'accepterais sans me plaindre la séparation cruelle qui m'est imposée, si j'étais certaine que tu agis librement ; mais tous ici pensent avec moi que ton père a défendu que nos lettres te fussent remises... Tu ne peux imaginer notre douleur à tous, quand la lettre du comte est venue nous apprendre que tu te mariais à une demoiselle noble et que c'en était fait de mes rêves et de mes espérances... On nous dit qu'à Paris le cœur des hommes arrive facilement à se corrompre et que les mauvaises fréquentations brisent les meilleurs cœurs...

» Jusqu'à ce jour, je t'ai soutenu contre les suspicions des voisins jaloux. J'ai proclamé partout que tu étais un honnête homme... Mais, vois-tu, maintenant, les heures se font longues et les raisons des autres commencent à ébranler ma croyance... Oh ! si tu voyais la tristesse de tes parents adoptifs, tu ne pourrais retenir tes larmes : Mathurin, si obligeant autrefois, a d'épouvantables colères ; la Nicole est sur le point de perdre la raison.

» Reviens, Jean, reviens au pays. Si ce n'est pas pour ta fiancée, qui t'aime de toute son âme, que ce soit au moins pour ceux qui t'ont empêché de mourir à l'hospice. Les autres peuvent désespérer. moi, j'attends encore. Rien ne m'ôtera de l'idée que tu es resté l'homme vaillant et honnête que j'ai aimé et que j'aimerai toujours, de toute mon âme.

» BLANCHETTE PITOIS. »

La lecture achevée, le vicomte Jean se sentit réconforté.

– Oui. oui, disait-il, je reviendrai au village. j'épouserai Blanchette et j'emmènerai dans ma famille adoptive le pauvre frère que le malheur a conduit sur mon chemin.

A dater de ce jour, Tinders n'eut qu'une idée : se débarrasser de son jeune fils en le plaçant dans une maison de santé.

La loi de juin 1838, que nos législateurs vont bientôt réformer, favorise des séquestrations arbitraires. Avec un simple certificat de médecin, on peut envoyer dans un hospice d'aliénés un malheureux être qui pourrait recouvrer la raison dans le calme de la famille et que la fréquentation des fous va éloigner pour toujours de la société : Tinders savait tout cela.

Il obtint sans peine un certificat du docteur Delangle ; et, comme il tenait à ce que la chose ne s'ébruitât pas, il résolut de conduire lui même le nain à la maison de santé de la rue de Picpus.

Ce jour-là, le petit Hector s'était dérobé à toutes les recherches. Mistress Jackson allait et venait dans l'hôtel, inquiète, désespérée ; et, de temps à autre, la vieille dame accusait son maître, lui criant à travers ses sanglots qu'il jouait une comédie infâme et qu'il avait emmené le prince dans une maison de fous.

Jean était absent. Son père s'était entendu avec Armand de Boistel pour que celui-ci retînt le vicomte à déjeuner.

– C'est vous, Monsieur, c'est vous qui serez la cause de la mort de cet enfant, continuait la gouvernante. Mais je dirai tout à M. Jean ; nous irons trouver la justice.

Et, comme Tinders haussait les épaules, la vieille dame parcourut, affolée, tous les appartements de l'hôtel.

Le comte rentra dans son cabinet de travail.

Il s'accouda sur sa table et parut profondément réfléchir,

A un moment, un soupir d'enfant le fit se retourner. Il regarda. Derrière le canapé, – tout près de la panoplie, – la tête du nain apparaissait, grimaçante, effrayée.

Le père courut à lui :

– Ah ! te voilà ?., . Nous te cherchons partout.

– Ne me touchez pas. ne me touchez pas.

Et, pendant que Tinders dérangeait le canapé, le nain se blottit encore.

– Le maître !... j'ai peur.

– Voyons, Hector, je ne veux pas te faire de mal.

– Ne me touchez pas.

– Allons viens !.

– Je ne suis pas fou. je ne suis pas fou.

– C'est le moment d'en finir, gronda le comte.

Et, s'approchant d'un cornet acoustique, il donna ses ordres.

– Hector, reprit-il plus doucement, il faut être gentil. Nous allons nous promener ensemble en voiture. dans la belle voiture.

– Non. non. j’ai entendu ce que vous disiez au vieux monsieur, hier au soir, vous voulez me faire mourir...

– Idiot !...

– Non... pas idiot.

– Il est temps.

Alors le comte, renversant brutalement le canapé, se trouva face à face avec son fils. Le nain poussa un cri de terreur : et tout aussitôt, la détonation d’un pistolet retentit. Depuis plus de deux heures, l’enfant tenait cette arme entre ses mains : la balle passa à quelques centimètres de la tête de Tinders et s’écrasa dans le mur de face.

L’hôtel s’était empli de bruit ; la gouvernante et les domestiques accouraient :

– On a tué le prince !. on a tué le prince !.

Tinders s’était précipité sur l’enfant, quand une main vigoureuse s’appesantit sur son épaule et le fit chanceler.

Le vicomte était là.

– Qu’y a-t-il ? qu’y a-t-il ?.

– Il y a que le fou a voulu tuer son père. je jure Dieu qu’il ne restera pas ici.

– Mon père, calmez-vous. Vous savez bien qu’Hector est malade.

– Il est fou, vous dis-je.

– Fou ?. reprit la gouvernante. Il est fou, parce que vous êtes un mauvais père.

– Taisez-vous, Mistress. Je vous défends. Le nain disait, les mains jointes :

– Je ne suis pas méchant. Le maître voulait me tuer.

– Père, reprit Jean, laissez-moi un moment avec lui ; je vais essayer de le calmer.

– Calmez-le. Mais, dès ce soir, il partira pour la maison de fous. la camisole de force. les douches... les coups de fouet auront raison de lui. Ah ! tu verras, gredin !.

– Misérable, misérable, vociféra mistress Jackson, tout en pleurs.

– Allons, Mistress. Assez !.

Les deux frères restèrent seuls.

- Il est parti, frère ?. Le maître est parti ?.
- Oui.
- Je tremble.
- Remets-toi !... tu n’as plus rien à craindre.
- Oh ! quand tu es là.
- Pauvre petit, tu as failli commettre un crime. le plus grand des crimes.
- Tu ne sais pas toi, frère, il m’a battu, ce matin. Le maître est méchant.

Regarde.

Et le nain découvrit son bras gauche couvert de meurtrissures.

Jean ne put retenir un cri d’horreur et de pitié.

L’enfant continua :

– Je voulais le tuer... j’avais pris le pistolet qui est toujours sur la cheminée de sa chambre.

– Le tuer, malheureux ?. tuer ton père ?.

Hector ouvrit de grands yeux inquiets :

– Tuer ?... Qu’est-ce que cela veut dire *tuer* ?...

Le soir même, une voiture fermée emmenait le petit prince à la maison de santé de la rue de Picpus.

XI

Huit jours s'écoulèrent, huit jours de deuil et de souffrance pour mistress Jackson et pour le vicomte pleurant le petit être qu'on avait arraché de leurs bras. Ils allaient, tous deux, rendre visite au prisonnier enfermé dans la maison de fous.

C'étaient de désolantes scènes. La gouvernante obtint du directeur de l'établissement, l'autorisation de soigner elle-même Hector. L'exaltation du nain se calma peu à peu.

Chaque fois que Jean venait le voir, le petit prince se mettait à ses genoux, et les mains jointes, il lui disait :

– Ne m'abandonne pas... Si maman Josué mourait, je serais seul au monde... Emmène-moi dans ton beau pays... je ne serai plus fou...

C'est en vain que le vicomte supplia son père d'accéder à ses vœux, affirmant que le séjour de la campagne rendrait la raison à son frère Hector.

Le père fut inflexible.

Les doctrines de Tinders le hantaient à toute heure... Une partie de son programme de philosophie allait recevoir exécution... Oui, oui, il était bien l'homme fort, le maître de son cœur, l'Américain de Paris, ainsi qu'il le disait lui-même... Le sens moral avait disparu de cette organisation diabolique...

Désormais, le nain ne serait plus là pour lui reprocher par sa présence un mariage funeste, le châtiment de sa vie. Seule, la femme qu'il avait abandonnée pourrait lui jeter son crime à la face ; mais cette femme s'était liée elle-même par un serment surhumain : l'amour maternel répondait d'elle.

L'important était de marier son fils aîné au plus vite.

Dans la rue de Picpus, tout près de la maison de santé, une femme vêtue de noir venait de s'approcher du vicomte : elle lui remettait un papier. La femme enveloppa le jeune homme d'un long regard, et puis elle disparut. Un cri s'échappa de la poitrine de Jean :

– Ma mère !...

Mais déjà la douce vision s'était en allée :

Jean ouvrit la lettre et lut ce qui suit :

« Allez demain au bal de madame de Dives-Laram, et faites semblant de souscrire aux projets de votre père. »

C'était tout.

Le vicomte revint à l'hôtel ; et, comme son père lui demandait :

– Êtes-vous moins souffrant ?... Croyez-moi, le bal sera superbe... Vous me ferez bien plaisir de m'accompagner...

– A une condition, mon père

– Dites ?

– C'est que vous me permettez d'emmener Hector chez les Mathurin ?

– Vous avez ma parole.

Et, tout en sifflant un air à la mode, Tinders, . bien serré dans sa redingote, murmura : .

– Mademoiselle Lucienne sera charmante. Cette fois, je le tiens.

Le bal de l'hôtel du boulevard Malesherbes était dans toute son animation, au moment où un valet de pied annonça :

– M. le comte de Tinders. – M. le vicomte Jean de Tinders.

Un murmure approbateur courut dans la salle.

Lejet, le baron Lejet – il était baron depuis hier – se pencha à l'oreille du chevalier Péraldi.

– Les voilà, enfin !...

Madame de Dives-Laram les accueillit avec son plus aimable sourire. Ça et là, des sénateurs, des généraux, des députés et surtout beaucoup de ces gens à mine équivoque recrutés on ne sait où, qui se disent espagnol ou

portugais, des messieurs avec des noms de cigares – et que l’on nomme : rastaquouères.

On les voyait, moustaches en croc, paradant sur le seuil d’une porte, faisant cercle autour de la table d’écarté, se donnant des allures de militaire, obséquieux ou insolents, selon la bourse des gens auxquels ils s’adressaient.

Le chevalier Péraldi, le marquis de Santa-Molès, le comte Lorezzi, le colonel Médiatino, le vicomte Cuntchas vinrent, à la queue-leu-leu, pour féliciter Jean de Tinders.

Jean ne comprenait rien à ces politesses inaccoutumées ; Armand de Boistel le tira d’embarras :

– A quand la noce, vicomte ? fit-il brusquement.

L’orchestre préludait. Le comte toucha son fils du coude.

— Invitez donc mademoiselle de Dives-La-ram...

– Mon père.

Plusieurs groupes de valseurs passaient à ce moment ; mademoiselle Lucienne, en ravissante robe rose, était au bras du marquis de Santa-Molès.

– Maladroit, ricana Tinders. Le marquis vous a devancé.

– Vous n’êtes pas galant pour votre fiancée, continua Boistel.

– Mademoiselle n’est pas ma fiancée.

Mais déjà Tinders entraînait son fils dans le petit salon qui précédait la grande salle des fêtes.

– Venez. J’ai à vous parler.

Ils s’assirent tous deux, et, pour la première fois, le campagnard osa regarder fixement le comte.

– Monsieur, dit-il, il se joue ici une comédie dont je vais hâter le dénouement : je n’épouserai pas mademoiselle de Dives.

– Et pourquoi, s’il vous plaît ?

– Parce que je ne l’aime pas et que j’en aime une autre.

Le comte se leva et prit les mains de son fils dans les siennes :

– Jean, il m’en coûte de vous faire de la peine ? mais j’ai une nouvelle fâcheuse à vous annoncer.

– J’attends...

– Mademoiselle Blanchette se marie...

– C’est faux. c’est faux.

– Voulez-vous la preuve ?..

– Je n’ai besoin d’aucune preuve, Monsieur. Vous avez supprimé toutes mes lettres ; mais, Dieu merci, j’ai pu tromper votre vigilance. Une lettre du pays met à néant toutes vos allégations. Demain, j’aurai quitté l’hôtel.

– Silence. Voici mademoiselle Lucienne. Remettez-vous. remettez-vous.

La jeune fille entra en riant :

– Je viens réclamer mon danseur ; car M. de Tinders a l’air de m’avoir oubliée.

Jean balbutiait :

– Mademoiselle. pardonnez.

Le comte lui coupa la parole :

– Daignez excuser mon fils, Mademoiselle. Jean est un peu timide, mais qui ne le serait pas devant vos beaux yeux. La gaucherie du vicomte disparaîtra peu à peu : il restera seulement un gentleman instruit et honnête qui consacrera sa vie à être digne de vous.

Cela dit, le comte s’inclina.

– Je vais rejoindre madame votre mère, fit-il avec une grâce exquise.

On entendait les sons de l’orchestre.

Lucienne et Jean étaient seuls.

A un moment, la jeune fille devint grave. Toute sa coquetterie avait disparu. Elle s’approcha doucement du vicomte :

– Monsieur, commença-t-elle d’une voix émue, vous paraissez contrarié. bien contrarié. Voyons, voulez-vous que nous nous disions du fond du cœur ce que nous pensons l’un de l’autre ?

Jean releva la tête.

– Je vous écoute, Mademoiselle.

– Vous serez aussi franc avec moi que Je vais l’être vis-à-vis de vous ?

– Oui, Mademoiselle.

– Eh bien, Monsieur, asseyez-vous là.

Et, lui désignant un siège, elle prit place en face de son interlocuteur.

– Monsieur, on veut nous marier à tout prix. Nous ne pouvons nous aimer puisque nous nous connaissons à peine. Vous êtes riche ; je suis pauvre.

– Mademoiselle.

– Oh ! laissez-moi continuer, Monsieur. Ma mère désire ce mariage ; elle le désire surtout pour réparer la brèche énorme faite à notre fortune.

– Cette franchise.

– Vous étonne ? Il devait en être ainsi. Le monde dans lequel on vous a jeté brusquement n'est guère habitué à de pareils aveux. Tant pis ou tant mieux, peu m'importe. La vérité vraie, c'est qu'à cette heure, nous sommes deux comparses ; la grande comédie est jouée par ma mère et par le comte votre père, est-ce vrai ?

– C'est vrai, Mademoiselle.

– Eh bien, pendant que les personnages principaux se figurent que nous préparons l'intrigue. Laissons-les de côté et causons de nous, voulez-vous ?

– Je veux bien, Mademoiselle.

– Vicomte, je suis une Parisienne ou plutôt une écervelée venue de son trou de province. Depuis trois ans, ma vie se passe à chercher un mari. J'ai beaucoup de défauts. Je suis frivole, un peu tête à l'envers ; mais je possède deux qualités précieuses. Ce sont sans doute les seules. elles me sont chères : Jamais de ma vie je n'ai dit un mensonge et je suis reconnaissante du bien que l'on me fait. Je vais donc vous juger avec ma franchise habituelle. Tenez, je parierais cent contre un que, dans votre existence, il y a quelque roman mystérieux. A première vue, j'ai trouvé en vous quelque chose d'étrange, de farouche même. La seconde fois, je vous ai mieux examiné. Mon professeur, madame Raphaël, n'était plus là pour m'imposer le sentiment de ma mère et j'ai reconnu que, sous vos apparences. comment dirai-je pour ne pas vous blesser ? campagne. il y avait un cœur vaillant, une volonté ferme, un quelque chose qui vous distingue des autres hommes. un quelque chose qui commande le respect. Ce qui fait que, lorsqu'on m'a demandé si je voulais devenir votre femme, j'ai dit oui, tout de suite. Maintenant, je comprends que vous ne serez jamais mon mari. Sans avoir à connaître les événements de votre existence passée, je sens que vous n'êtes pas heureux. que vous avez souffert. que vous souffrez peut-être encore. Je devine en regardant vos yeux rouges.

Lucienne lui tendit la main :

– Voici ma confession, Monsieur : elle est sincère. Voulez-vous être mon ami ?.

– Oh ! Mademoiselle, merci, fit le vicomte en serrant affectueusement la main toute mignonne que la demoiselle lui présentait. Moi aussi, je veux être franc avec vous. Si je vous contais mon histoire, je courrais risque d’être bien long et de ne pas vous intéresser. Tout ce que je veux vous dire, c’est que je suis fiancé à une jeune fille que j’aime. C’est que je suis un paysan et non pas un gentilhomme. C’est que ma vie est peuplée de contradictions et de mensonges.

Le chevalier Péraldi les rejoignait en fredonnant :

Ne troublons pas les amoureux...

– Vicomte, votre bras ?...

Jean et Lucienne entrèrent au salon.

Les danses avaient repris ; quand, tout à coup, les invités reculèrent d’effroi.

Une femme du peuple entra au salon, éloignant de la main les gens de service qui voulaient s’opposer à son passage.

– Qui êtes-vous, Madame ? interrogeait madame de Dives-Laram...

– La bonne plaisanterie ! faisaient tous ces messieurs. Un travesti... idée originale...

– C’est une gageure...

– Parbleu ! c’est la reine Pomaré, intervint quelqu’un.

– Allons, François, Gérôme, jetez cette audacieuse à la porte, cria la maîtresse de maison.

L’inconnue se dirigea vers le comte de Tinders, et, rabattant le voile qui lui couvrait la face.

– Mon heure est venue, Pierre Ténard...

Et, le montrant du doigt :

– Cet homme est un misérable...

Le comte s’était dressé :

– Cette femme est folle... Il faut la chasser d’ici... Madame... madame de Dives-Laram, éloignez tout le monde, je vous en prie... Une méprise

fatale...

Les invités se retirèrent dans les salons.

Le vicomte Jean était resté auprès de son père.

Alors, la femme oubliant toute sa haine, se pencha doucement sur l'épaule de son fils ; sa tête s'y reposa comme si depuis longtemps elle avait cherché ce soutien ; elle murmura :

– Embrasse-moi bien... Je suis ta mère...

Jean l'enveloppa dans ses bras et la couvrit de douces caresses.

– Elle ment... Je vous dis qu'elle est folle, hurla le comte en essayant de les séparer.

– Je mens ?... Il dit que je suis folle ?... Mon fils bien-aimé, regarde cet homme... C'était, il y a vingt ans, un simple ouvrier... La misère régnait à la maison... Vous étiez trois pauvres enfants mourant de faim, votre père vous a quittés... Toi seul, tu me restes encore, mon fils... Oh ! ne m'abandonne pas... J'ai tant souffert !.

Tinders essaya un dernier effort :

– Jean, vous voyez qu'elle déraisonne. Une ressemblance funeste...

– Parlez, Madame...

– Je t'ai cherché longtemps... Ton père t'avait jeté dans un hospice...

– C'est bien cela... oh ! c'est horrible...

– Assez... assez, malheureuse, faisait Tinders l'œil plein de flammes.

Le vicomte se dégagea de l'étreinte :

– Je sais tout ce qu'il faut savoir...

Et, regardant le comte :

– Et vous êtes mon père, Monsieur ?...

– Elle ment !... elle ment !...

– A votre tour, silence, Monsieur !...

Jean ouvrit brusquement les portes du salon :

– Entrez... entrez tous, Messieurs !...

– Décidément, la scène tourne au tragique, soupira Armand de Boistel.

– J'adore les drames, continua Lejet. Le comte est un lutteur de premier ordre...

– C'est d'un ridicule, observa madame de Dives-Laram... Je vais faire jeter tous ces gens-là à la porte.

On avait, fait cercle autour de la femme.

– Messieurs, cria Jean, le comte de Tinders est un malhonnête homme... Il mérite votre mépris... Je suis son fils et je n'ai pas le droit de le souffleter autrement... Venez, ma mère...

Et, le regard haut et fier, le campagnard traversa les groupes des gentilshommes dépenaillés qui ne riaient plus.

Le surlendemain, Armand de Boistel demanda *le Figaro* au café de la Paix. Ses yeux tombèrent machinalement sur le milieu de la première feuille :

A TRAVERS PARIS

« Il n'est bruit en ce moment que de la subite disparition du richissime comte de T***, de ce nabab plus étrange que tous les nababs du monde... Le magnifique hôtel de l'avenue des Champs-Élysées va être mis en vente très -prochainement... On se perd en conjectures. Le comte de T*** habitait Paris depuis un an à peine : il avait voulu implanter en Europe les mœurs de l'Orient, et déjà il s'était rendu célèbre par ses excentricités. On se souvient de la demande qu'il présenta au conseil municipal et au préfet de la Seine pour devenir acquéreur de l'Arc-de-Triomphe et l'illuminer...

» En dernier lieu, le comte travaillait à un grand ouvrage sur la *loi de Malthus*... L'illumination de l'Arc-de-Triomphe et la publication du livre sont sans doute indéfiniment ajournées... *Sic transit gloria mundi*... »

Le baron sentit un bourdonnement dans les oreilles ; et, comme il aperçut le capitaine Ohnel qui traversait la place de l'Opéra, il courut à lui, le journal à la main :

– Capitaine, vous savez ?...

– Oui, fit Ohnel ; le vicomte ne perdra rien en supprimant votre camaraderie.

– Capitaine...

– J'ai dit, Monsieur.

Armand de Boistel n'insista pas. Ce grand diable de militaire, cet infernal joueur si bienveillant pour les autres, l'avait toujours durement traité... Le baron prit une voiture, se fit conduire à l'hôtel Tinders, vérifia le fait et se disposa à conter l'aventure à Pauline Télien.

M. Lejet et madame Raphaël se prirent de querelle au sujet de leurs engagements réciproques. Madame de Dives-Laram, façonnée aux déceptions matrimoniales, eut le mot de la fin en ce qui touchait le vicomte :

– C’était un paysan ; et un paysan ne se dégrasse jamais.

XII

Pierre Ténard s'était retiré à Londres. On le vit dans les clubs et dans les meetings essayant d'amener des adeptes à ce qu'il appelait : la nouvelle école philosophique et dont la synthèse pouvait se traduire ainsi :

« *Pour être fort dans la vie, il faut faire abstraction des sentiments.* »

La doctrine n'était point absolument nouvelle : déjà Kant avait émis cette idée que toutes nos actions peuvent se ramener à l'intérêt personnel.

Quoi qu'il en soit, Ténard se disait philosophe et les événements de son existence passée attestaient qu'il avait prêché d'exemple. Il rêva de phalanstères, et le malthusien d'antan courut encore une fois le monde, organisant des conférences dans les principales villes de l'Europe, écrivant des livres qui devaient assurer le bonheur de l'humanité.

Mais, peu à peu, l'homme se sentit moins fort. Le conférencier devenait la risée de ses auditeurs. Cet être étrange sembla près de défaillir : la solitude qu'il avait tant aimée devint pour lui un épouvantement.. Il brûla ses livres et confia désormais au papier les déchirements de son âme :

« ... Être seul !.. N'avoir pas une main amie qui se repose dans la vôtre... se dire qu'un jour il faudra mourir et que la mort est déjà venue par le vide fait autour de vous... Être seul !... Regarder la foule qui passe, voir des fronts radieux et des visages courbés sous la désespérance, et se dire que les joies et les douleurs des autres ne sont pas notre chose... N'avoir ni le droit de pleurer, ni le droit de sourire. Être partout l'étranger emporté comme une feuille morte au vent de l'exil !.... »

C'étaient des notes éparses où criaient ses rébellions et ses rancœurs.

« ... Mais dresse-toi donc, Pierre Ténard... Homme infernal, montre à tous que ton rêve était sublime... C'est plus fort que moi, je ne puis pas...

L'ouvrier avait muré son cœur sous une plaque de fer : le gentilhomme millionnaire l'a recouvert d'un lingot d'or ; et voilà que le fardeau l'écrase...

». Autrefois, j'étais un vaillant et je savais faire danser un marteau, quand les énormes clartés de la forge illuminaient l'atelier... ma femme me donnait du courage... maintenant les miens vivants sont morts pour moi... »

» ...Être seul !... L'autre nuit, dans une chambre d'hôtel, j'ai été pris d'une syncope : on disait que j'allais mourir... En me réveillant, je regardais autour de moi... Pas un objet de famille où mon regard pût s'arrêter... rien que des visages indifférents, des médecins et des valets inquiets pour leur salaire ; l'hôtelier ennuyé du discrédit qu'un cadavre allait jeter sur son établissement... Alors, dans une lueur désespérée, j'ai revu les petits anges que la mère a couchés, il y a vingt ans, dans leur cercueil... J'ai revu mon fils Jean, qui me jetait à la face le poids de mes opprobres et de mes lâchetés... Le nain aussi était là, terrifié à mon apparition... Que devenir ?... Je voudrais laisser ma fortune à ma femme et à mes enfants... Ils refuseront... Ils me diront comme cette mendicante qui courait les rues de Londres et à laquelle je jetais une pièce de monnaie dans un mouvement de colère :

» – Ton argent doit porter malheur ; je n'en veux pas.

»... Je prends Dieu à témoin pourtant que j'ai essayé de lutter contre mes penchants funestes : il y avait en moi quelque chose que je ne sais pas qui me commandait d'agir... »

Pendant que Ténard maudissait sa vie, la joie régnait à la ferme de Nègre-Combe.

On causait dans la cuisine, en attendant le repas du soir ; une énorme flambée de bouleau mettait des flammes claires aux cuivres et aux vieilles faïences des dressoirs..

– Vois-tu, Blanchette, disait Jean à sa jeune femme, il me semble que j'ai fait un mauvais rêve... Toutes ces histoires de Paris s'en vont peu à peu en fumée... Maintenant que ma mère et mon frère sont avec nous, j'oublie tout le reste pour ne penser qu'à notre bonheur...

Et Blanchette avec son joli rire :

– Tu es un vicomte pourtant...

Le nain, vêtu d'un charmant costume de campagnard, venait doucement auprès d'eux :

– Comme c'est bon de vivre à la campagne...

– Vous verrez, petit prince, tout sera bien plus beau au printemps...

– Au printemps, il y aura des fleurs, des oiseaux... O mon Dieu, que je vais être heureux. Maman Josué sera de retour.

– Hector s'arrêtait brusquement :

– Pourvu que je ne redevienne pas fou.

– Vous n'avez jamais été fou, Hector, intervenait Marguerite. Ce sont les mauvais traitements qui vous rendaient malade...

– Oui ; mais, si le maître revenait, il me semble que je perdrais la tête.

– Il est parti pour toujours, dit la mère Nicole.

– Pour toujours, soupira Marguerite...

Les domestiques de la ferme, qui avaient déposé leurs outils dans les granges, entraient dans la cuisine. Mathurin n'était pas avec eux ; il était resté un peu en arrière pour dire un mot aux Pitois et les convier au dîner de dimanche.

On fit cercle autour du foyer. Sept heures sonnaient à la grande horloge de la cuisine.

– C'est drôle tout de même que notre homme tarde si longtemps, murmurait Nicole en disposant le couvert... La chouette a chanté, la nuit dernière, j'ai mauvaise idée...

– Dites donc, monsieur Jean, fit Leuïnard, le maître de labour, on parle de vous nommer maire de la commune aux prochaines élections...

En face de la maison, adossé à un châtaignier, un homme regardait cette scène.

Le mois de janvier 1883 touchait à sa fin. Il faisait froid. Les rayons de la lune, qui le mettaient en pleine lumière, semblaient gêner l'inconnu. L'homme fit quelques pas en avant ; puis il s'arrêta, le visage défait. Une sueur glacée coulait de son front ; ses membres grelottaient...

Mathurin, la hache sur l'épaule, avait pris le sentier des Borderages. Depuis un moment, il regardait cette ombre mouvante qui s'éloignait de lui. Le paysan hâta le pas et les deux hommes se trouèrent face à face.

– Lui !.. lui !.. hurla Mathurin.

Et il leva sa hache. L'inconnu ne broncha pas.

Alors, le vieux paysan, fou de colère, courut à la maison et il ouvrit violemment la porte de la cuisine.

– Père. père. qu'y a-t-il ?.

– Ah ! je disais bien, faisait Nicole : un malheur...

– Un chien enragé !. Un chien enragé !...

– Un chien enragé ?.. Vite, les fusils !...

Tous les domestiques étaient debout. Jean avait décroché son arme du manteau de la cheminée. Mathurin l'arracha des mains de son fils :

– Pas toi. pas toi.

– On entendit une voix lamentable qui disait :

– Tue-moi donc !.. Vous voyez bien que je souffre trop.

– Pierre !. cria Marguerite en joignant les mains.

– Le maître !. le maître !. fit le nain épouvanté.

Et l'enfant tomba évanoui entre les bras de Nicole et de Blanchette. Mathurin arma son fusil.

– Grâce !. grâce !. demanda la mère de Jean. Ne le tuez pas. C'est mon mari. Vous n'avez pas le droit de le tuer.

– Silence, malheureuse !. Il vient encore nous voler nos enfants. Il faut en finir.

Marguerite barra le passage :

– Vous me tuerez aussi.

L'homme se tenait sur le seuil de la porte : il était si pâle que Mathurin lui-même en fut épouvanté.

– Entre ! dit Marguerite.

Les domestiques s'étaient découverts :

– Couvrez-vous, mes amis... Celui qui est – devant vous n'a pas droit à vos saluts.

Ténard s'affaissa sur une chaise.

– Votre main, Jean ?

Le fils s'éloigna de son père.

Il y eut un long silence.

– Mathurin, dit Ténard, à dater de ce jour vous êtes propriétaire de cette ferme ; je m’en suis rendu acquéreur au nom de mes enfants : voici les titres de propriété.

– Je refuse. Ah ! monsieur le comte se figure que nous accepterons ses libéralités. Nous quitterons la ferme, les gars, continua le vieux paysan en s’adressant à ses domestiques. Vous m’entendez : il est des gens qu’il ne faut pas servir...

– Mathurin a raison, fit Leuïnard.

– Il a raison, répétèrent les gens de labour, en se rangeant autour de leur maître.

– C’est bien. c’est bien.

Alors, on vit venir le nain qui s’était remis de sa frayeur ; des larmes tremblaient dans ses gros yeux. Il s’approcha de son père, et, lui prenant les mains :

– Le maître n’est plus méchant. plus méchant du tout. Il pleure. Il faut pardonner.

– Oh ! c’est horrible ! cet enfant dont j’ai été le bourreau. Laisse-moi. laisse-moi.

– Tu n’es plus méchant, père. Je veux te garder. La vie est si triste, quand on est tout seul. Reste avec nous. nous t’aimerons bien.

Pierre Ténard demeura sourd à toutes les prières. Sa résolution était prise. Il partait pour un long voyage. un long voyage. Il avait voulu revoir les siens. Maintenant, la route serait moins pénible.

– Puisque nous te pardonnons, dirent encore Marguerite et Jean.

– Non. non. J’ai voulu être seul ; désormais, je vivrai seul. Ma présence au milieu de vous rappellerait le passé et le passé est mort.

La mère de Jean fit le signe de la croix.

– A genoux. prions pour lui.

« *Au nom du Père.* »

Les femmes agenouillées et les paysans debout, chapeau bas, regardèrent longtemps un monsieur qui s’en allait par la route blanche.

Mais de retour à l’auberge de chez le Hallier où il avait laissé ses chevaux, le comte eut un petit rire sec. Le visage de l’homme reprit sa placidité tragique.

– Attalez, dit-il à son domestique. Nous prenons le train à Limoges et nous rentrons à Paris.

Et puis, se frottant les mains, il alluma un cigare et murmura :

– J’ai été stupide. Est-ce que l’Américain va devenir *gaga* ?... On ne joue plus les Juifs-errants en 1883... Laissons les attendrissements et les sensibleries à cette vieille Europe qui se croit forte avec sa *civilisation*, – la civilisation, le fruit des convulsions séniles des peuples !. Au pays de France, surtout, la terre est usée et le sang est pauvre. Qu’ils crèvent de misère tous ces ouvriers, tous ces patriotes qui font des grèves et des révolutions pour rire, parce qu’ils sont lâches, parce qu’ils ont peur du sang et de la mort !. qu’ils crèvent de misère aussi, tous ces artistes, peintres, sculpteurs, qui venaient lécher les bottes du rastaquouère : les œuvres de tous ces beaux messieurs sont insignifiantes. J’ai payé sans compter ; mais, comme je n’aime pas les bagages inutiles, au moment de mon départ, je briserai leurs statues et je ferai flamber leurs toiles. Pauvres petits Français !. Avant dix ans, les hommes du Nord auront conquis la Gaule ; et il restera de Paris ce qu’il est resté de Carthage !. Que m’importe !. Je suis du pays des Yankees !. Je ne crois à rien. Tous ces paysans de France ne valent pas la corde avec laquelle je voudrais les pendre et les Parisiens sont aussi bêtes que les paysans... Du vieux monde tout ça. En attendant l’ère nouvelle, je reviendrai en Amérique pour faire la fête avec les femmes. Dollar et revolver, voici mes dieux !. Vive la vie !. Millionnaire et sans cœur, tu es le roi du monde !...

FIN

NOUVEAUX OUVRAGES EN VEN

Format in-8°.

duc de Broglie f. c.		MADAME DE	
RIC II ET MARIE-THÉRÈSE , 2 vol. 15 "		LETTRES , 2 vol.	
VICTOR HUGO		ERNEST RE	
EMADA , 1 vol. 6 "		INDEX GÉNÉRAL DE L'	
A. BARDOUX		CHRISTIANISME , 1 vol.	
ITE DE MONTLOSIER ET LE GALLI-		SOUVENIRS D'ENFANCE	
SME , 1 vol. 7 50		NESSE , 1 vol.	
BENJAMIN CONSTANT		JULES SI	
IS A MADAME RÉCAMIER , 1 vol. 7 50		DIEU, PATRIE, LIBERTÉ , 1	
LORD MACAULAY		THIER	
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRA-		DISCOURS PARLEMENTAIRES	
E , 1 vol. 6 "		VILLEMA	
L. PEREY & G. MAUGRAS		LA TRIBUNE MODERNE , 2 v	
ÈRES - ANNÉES DE MADAME D'É-			
Y, SON SALON ET SES AMIS 1 vol. 7 50			

Format gr. in-18 à 3 fr. 50 c. le volume

J. J. AMPÈRE vol.		EUGÈNE LA	
EN ÉGYPTE ET EN NUBIE 1		THÉÂTRE COMPLET	
TH. BENTZON		MADAME LEE	
OLLE 1		UN HIVER AU CAIRE	
duc de Broglie		PIERRE L	
RET DU ROI 2		FLEURS D'ENNUI	
F. BRUNETIÈRE		MARC MON	
MAN NATURALISTE 1		UN DÉTRAQUÉ	
CHARLES-EDMOND		MAX O'RE	
CHERONNE 1		JOHN BULL ET SON ILE ...	
G. CHARMES		E. PAILLE	
INISIE 1		LE THÉÂTRE CHEZ MADAME	
GEORGES ELIOT		GEORGES P	
L DERONDA 2		M. DUFAURE, SA VIE, SES	
O. FEUILLET		A. DE PONTM	
RE D'UNE PARISIENNE 1		SOUVENIRS D'UN VIEUX CRI	
ANATOLE FRANCE		P. DE RAY	
ME DE SYLVESTRE BONNARD 1		LES CORRESPONDANTS DE J.	
J. DE GLOUVET		G. ROTH	
MILLE BOURGEOIS 1		L'AFFAIRE DU LUXEMBOUR	
GYP		LA POLITIQUE FRANÇAISE	
RA DU MARIAGE 1		GEORGE S	
LUDOVIC HALÉVY		CORRESPONDANCE	
S CONSTANTIN 1		DE SÉMEN	
ETTE 1		SOUS LES CHÊNES VERTS...	
ICOMTE D'HAUSSONVILLE		JULES SIM	
VERS LES ÉTATS-UNIS 1		LE GOUVERNEMENT DE M.	
PAUL JANET		E. TEXIER ET L	
AUTRES DE LA PENSÉE MODERNE ... 1		LE TESTAMENT DE LUCIE...	
		LOUIS ULB	
		CONFESSION D'UN ABBÉ...	

Collection de luxe petit in-8°, sur papier vergé

LUDOVIC HALÉVY vol.		CAMILLE SE	
MARIAGES 1		LES DERNIERS JOURS DE H	
MILLE CARDINAL 1		JULES SIMON	
J. RICARD		L'AFFAIRE NAYL	
OUN! 1		***	
		LA VIE PARISIENNE SOUS L	



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Un Américain de Paris, par Dubut de Laforest

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6576758t>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et

fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale

la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Table des matières

1. Page de titre
2. UN AMÉRICAIN DE PARIS
 1. Chapitre I
 2. Chapitre II
 3. Chapitre III
 4. Chapitre IV
 5. Chapitre V
 6. Chapitre VI
 7. Chapitre VII
 8. Chapitre VIII
 9. Chapitre IX
 10. Chapitre X
 11. Chapitre XI
 12. Chapitre XII
3. À propos de cette édition numérique